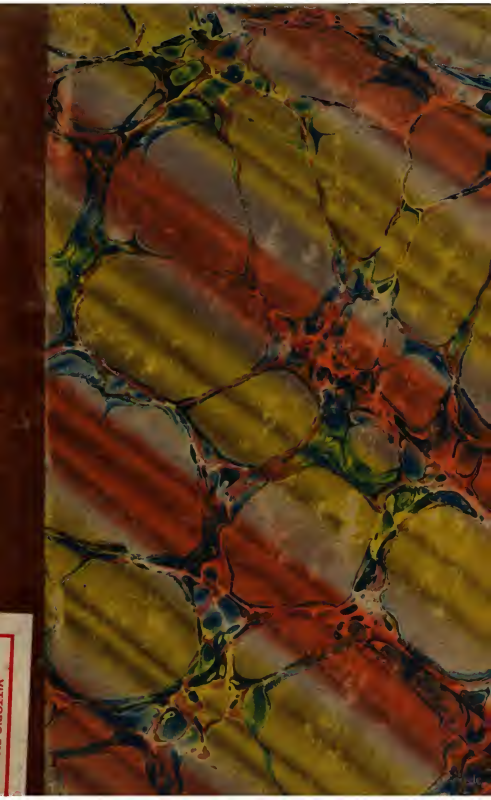


SUITE

DU TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

TOME SIXIEME.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION,

COMPARÉES

AU SYSTÈME DE L'EMPEREUR NAPOLÉON;

Faisant suite au Traité des Grandes Opérations militaires;

PAR LE GÉNÉRAL BARON DE JOMINI,

Employé à l'État-Major de S. M. L'EMPEREUR.

DEUXIÈME ÉDITION,

Accompagnée d'un Atlas militaire, augmenté de Cartes et Plans de batailles.

DEUXIÈME PARTIE.





A PARIS,

CHEZ MAGIMEL, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DE THIONVILLE N° 9.

1811.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
CAMPAGNES DE LA RÉVOLUTION.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1794. — PREMIÈRE PÉRIODE

Jusqu'à la retraite des Autrichiens derrière la Meuse.

CHAPITRE XVI.

Ouverture de la campagne. Plan des deux partis. Siége de Landrecies. Diversion de la Flandre; Batailles de Turcoing et de Tournay. Opérations sur la Sambre.

La France était toujours dans l'anarchie; les gouvernemens de l'Europe semblaient décidés plus que jamais à mettre un terme aux fureurs de ses chefs; mais ils ne prenaient aucune des mesures qui auraient pu leur faire atteindre ce but.

L'hiver s'était passé sans grands événemens ; il avait été employé de part et d'autre à des préparatifs, qui furent formidables du côté des Français, et très insuffisans du côté des alliés : ceux-ci méconnurent tellement leurs vrais intérêts, qu'ils avaient entrepris en même temps le partage et l'occupation de la Pologne. Malgré cette faute, ils auraient encore pu réussir, si les cabinets eussent voulu prendre la peine de juger la nature de la guerre qu'ils avaient entreprise, et les moyens décisifs qu'ils devaient mettre en action, dès le commencement, pour lui donner une tournure avantageuse.

L'Autriche et la Prusse, qui avaient seules cent mille hommes de cavalerie et près de 450 bataillons sur pied, n'en mirent pas en campagne plus de 200, et encore les employèrent-elles de la manière la plus fautive.

A la fin de mars, les troupes françaises tenaient toujours la longue ligne, depuis Strasbourg à Dunkerque, par plusieurs armées.

1°. Celle du Rhin, d'environ 50,000 hommes, sans compter la division du Haut-Rhin, composée de garnisons;

2°. Celle de la Moselle, composée de 40,000 combattans;

3°. Celle des Ardennes de 30,000;

4°. L'armée du Nord, qui seule en formait trois, depuis Maubeuge jusqu'à Dunkerque, comptait

près de 150,000 hommes répartis dans plusieurs camps vers Lille, Bouchain, Landrecies, Cambray, Guise, Avesne, et Maubeuge. La moitié de ces troupes venait d'être levée, les soldats avaient à peine des armes, et les cadres d'officiers et de sous-officiers n'étaient ni plus aguerris, ni plus expérimentés que les soldats.

Les Autrichiens et les Emigrés tenaient toujours le Haut-Rhin sur une longue ligne, depuis Basle jusques vers Mannheim : on en portait le nombre à 55,000 hommes, avec les troupes des cercles (1). Le duc de Saxe-Teschen commandait en chef toute cette armée.

Les Prussiens étaient vers Mayence, avec un corps autrichien sous les ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg, leur force était de 65,000 combattans, y compris les auxiliaires.

Un corps de 18,000 hommes était vers Luxem-

(1) Un état de situation du mois de septembre 1794, portait encore cette armée à 55,179 hommes d'infanterie, et 9,190 de cavalerie, ce qui ferait 64,000 hommes, non compris le corps de Hohenlohe-Kirchberg, qui se trouvait avec l'armée prussienne. La totalité des forces sur le Rhin, depuis Mayence à Basle, peut donc être estimée à 120 ou 125,000 hommes, avec l'armée de Moellendorf.

bourg, sous les ordres de Beaulieu. Le général Blankenstein couvrait Trèves.

Une autre division couvrait Namur et Charleroi, sous les ordres du prince de Kaunitz, elle était de 16 à 18,000 hommes.

L'armée principale, divisée en trois corps, avait sa droite à l'Escaut, le centre au Cateau et Valenciennes, et sa gauche au Quesnoy; sa force était de 90 bataillons et 112 escadrons, faisant près de 90 à 100,000 hommes, en comptant les troupes légères. Un corps aux ordres de Clairfayt formait l'extrême droite, il devait couvrir Tournay, Courtray, Ypres et la Westflandre; il était de 25,000 hommes, divisés en trois camps à Moucron, Tournay et la Leine-d'or, les Hessois à Denain, une division hanovrienne à Menin.

On avait peur, comme dans les années précédentes, de laisser une route à découvert; comme si l'art de la guerre consistait à garder des chemins, et qu'il fût bien important de couvrir Ypres, quand on voulait marcher sur Paris.

L'emploi fautif que les généraux coalisés avaient fait de leurs forces, au lieu de profiter du moment décisif pour accabler les restes de l'armée de Dumourier, et les résultats singuliers des efforts de ces puissances, dans la campagne de 1793, devaient faire présager la mauvaise tournure que prendraient les opérations dans celle de 1794. En effet, le bon moment était passé, et les circonstances

bien changées : la France avait eu le temps de créer six armées, d'assurer le moral de ses nouvelles levées par plusieurs victoires, ainsi que celui des généraux, par l'expérience qu'ils avaient acquise du caractère pusillanime de leurs adversaires.

Les fautes commises par les princes de Cobourg, de Brunswick, d'Yorck et par Wurmser, le défaut d'ensemble et d'union dans leurs plans et dans leurs mouvemens, prouvaient assez aux généraux français qu'ils pouvaient lutter, à chances égales, contre ces hommes auxquels la renommée, si souvent injuste, avait fait une réputation colossale : leur confiance s'en accrut, et cette circonstance ne contribua pas peu aux premiers succès de cette campagne mémorable, dont les suites eurent une influence décisive sur les destinées de l'Europe.

Toutes les versions n'ont pas été d'accord sur les premiers plans des deux partis dans cette campagne. Il paraît que les Français se bornèrent d'abord à vouloir défendre de front la longue ligne depuis Strasbourg jusqu'à Dunkerque. Au moins a-t-on prétendu, que le mouvement par les deux flancs sur la Sambre et sur la Lys, avait été dicté par les circonstances, et l'événement semble assez justifier cette assertion.

Les coalisés crurent devoir commencer leurs opérations par le siége de Landrecies, afin de se porter sur la Picardie, aussitôt qu'ils auraient pris cette place, qui se trouvait la dernière sur la route

directe de Valenciennes par Guise sur Laon : alors ils voulaient continuer ce qu'ils appelaient leur pointe sur Paris; tandis qu'un petit corps d'élite autrichien, réuni à 20,000 Anglais et Hessois, aux ordres de lord Moira, devait faire une puissante diversion en débarquant dans la Vendée. Le plan de cette pointe sur Paris fut attribué à Mack, et de tous ceux qu'il a conçus, ce serait, sans contredit, celui qui lui ferait le plus d'honneur; le plus grand reproche qu'on pût lui faire, serait de ne pas l'avoir entrepris un an plutôt, après la bataille de Famars, ou du moins après la prise de Valenciennes.

Mais si le fond du projet était bon, le choix de la base, la direction de la marche, la coopération que l'armée prussienne aurait dû exécuter sur la Meuse, et qui n'y fut traitée que comme un faible accessoire, enfin les fautes inconcevables qui déroutèrent son exécution, font aisément juger que si Mack avait formé un bon plan, c'est plutôt au hasard qu'à des principes fixes et solides qu'il faudrait l'attribuer. En effet, l'art de la guerre consiste à battre, à poursuivre et mettre hors de cause les forces organisées que l'on a devant soi; les invasions, les conquêtes viennent ensuite d'elles-mêmes: il était donc ridicule de vouloir se promener à Paris, sans penser auparavant à livrer une bataille décisive aux armées qui pouvaient s'y opposer, tandis que ce grand coup aurait pu se porter, dès

le principe, à la faveur de la position centrale des alliés.

Dans le fait il serait difficile de déterminer, s'il y avait possibilité de combiner un mouvement général des troupes qui se trouvaient sur le Rhin, de concert avec la grande armée de Flandre, ou si la politique tortueuse de la Prusse aurait mis des obstacles à cette combinaison, de peur de trop fatiguer l'armée du maréchal de Moellendorf, qui devait jouer le rôle de protecteur de l'empire, en couvrant le Rhin, mais que l'on ne parut pas se soucier d'engager en France une seconde fois.

Quoi qu'il en soit, si ces 115,000 hommes qui se trouvaient répandus depuis Basle à Coblence, en avaient laissé 35,000 vers Manheim et Mayence, et que le reste se fût dirigé par Luxembourg sur Sédan, pour opérer de concert avec l'armée de Cobourg; les alliés auraient eu ainsi 220,000 hommes, entre Valenciennes et la Meuse, qui auraient pu se réunir dans deux marches, frapper *des coups décisifs*, et combiner ensuite les siéges et les invasions qu'il leur eût convenu d'entreprendre. Si ce mouvement, qui pouvait s'effectuer encore bien mieux dans la campagne précédente, après l'affaire de Famars, avait été exécuté à cette époque, les alliés auraient pu s'emparer de Sédan et de Maubeuge, dès 1793, pour opérer alors à l'ouverture de la campagne, avec une base aussi avantageuse, sur la ligne qui conve-

Le général Mack avait été au mois de février à Londres, pour y concerter la part que les Anglais, les Prussiens et les Hollandais, devaient prendre à son projet de pointe sur la Picardie. Il avait aussi écrit au maréchal Moellendorf, pour lui dire en quelque sorte ce que l'armée prussienne devait faire, afin de concourir à ce beau projet; il demandait que cette armée portât 50,000 hommes à Trèves, et couvrît la droite de la Meuse, conjointement avec les corps autrichiens qui se trouvaient vers Luxembourg ; ce qui valait sans doute mieux que ce qui fut fait, mais qui n'était néanmoins qu'un demi-moyen. D'ailleurs, n'était-il pas ridicule d'attendre à la fin de février pour décider, à Londres, ce que tous les gouvernemens devaient faire pour renforcer leurs armées et pour se mettre en état d'opérer, tandis que l'on prétendait les faire agir dès les premiers jours d'avril? Les alliés avaient eu cependant assez de temps depuis le blocus de Maubeuge (octobre 1793) pour concerter et exécuter, pendant l'hiver, les mesures que chacun d'eux avait à prendre, pour commencer la campagne avec des moyens suffisans, et pour subordonner les mouvemens, non pas à un plan fait six mois d'avance, mais à un seul général en chef qui pût les ordonner sur les lieux.

Le résultat fut tel que l'on devait l'attendre de semblables conceptions. Moellendorf répondit le 4 mars, qu'il ignorait la part que son gouvernement

pouvait avoir prise au traité; que les renforts, dont on lui parlait, n'étaient pas plus arrivés que les recrues qui devaient porter ses corps au complet. Il avouait que le plan renfermait de bonnes vues, et qu'il aurait pu s'exécuter si on s'y étoit pris à temps; mais dans l'état des affaires il voyait des inconvéniens à tout ce qui était proposé, et il ne marcha point à Trèves, de peur de compromettre Mayence, qui était certainement bien à l'abri de toute tentative.

Premières opérations.

Siége de Landrecies, bataille de Trois-ville.

Malgré ces contre-temps, les trois corps de la grande armée du prince de Cobourg devaient se rassembler sur le centre, dès les premiers jours d'avril, afin d'attaquer les troupes françaises qui se trouvaient entre Cambray et Landrecies, et d'investir ensuite cette place, mais le mauvais temps et l'attente de l'empereur d'Autriche, qui n'arriva que le 14, firent remettre l'opération au 17.

L'armée se trouva rassemblée le 16 au soir dans les plaines de Cateau : le quartier général était à Engle-Fontaine.

Le lendemain, les alliés attaquèrent le centre de l'armée du Nord, sur huit colonnes. Ils semblaient déjà las d'avoir leurs forces réunies : chacune de ces

colonnes prit une direction divergente (en éventail). La première passa la Sambre à Ors et Catillon; la 2e. se dirigea par Massinguet, Fémi et Oisy; la 3e. avec le quartier-général de l'empereur, marcha par Wassigny sur les hauteurs de Grandpleu; la 4e. sur Vaux et Bohain; la 5e. sur Maret et Premont; la 6e. sur Crèvecœur; la 7e. par Beauvé, sur Cambray, et la 8e. sur Naves; tandis que l'on aurait dû, au contraire, profiter de la réunion de ces forces pour livrer une grande bataille, et prendre des positions d'investissement, après avoir poursuivi l'armée battue.

Le résultat fut conforme aux dispositions. Le corps français qui se trouvait sur ce point, et qui aurait dû être accablé ou enlevé, ne rencontra que de faibles colonnes et put se retirer sans grandes pertes. Landrecies fut investi par le corps du prince d'Orange; les armées des princes de Cobourg et d'Yorck, prirent des positions d'observation, la première à gauche vers Guise, la seconde à droite vers Cambray.

Quelques jours après, les Hollandais, réunis au corps autrichien du général Otto, attaquèrent et emportèrent de vive force le camp retranché de Preux-au-bois, sous les murs de Landrecies. Les gardes suisses et le régiment de Hesse-Darmstadt se couvrirent de gloire dans cette journée, qui en général fit honneur aux troupes du Stathouder.

Lorsque ces événemens faisaient présumer la

chute de la place, Pichegru prenait tous les moyens qui lui semblaient propres à la secourir. Il serait difficile de dire, si c'est à lui qu'il faut attribuer l'idée de l'invasion de la Flandre, ou bien si c'est au comité de salut public. On ne peut pas même affirmer l'époque à laquelle elle fut résolue. On a assuré que Pichegru, après les premières tentatives infructueuses de son centre, l'avait ordonnée de lui-même comme le seul moyen de réussir.

Quoi qu'il en soit, il me paraît que l'on ne doit pas trop se disputer cette combinaison. Il s'agissait de faire, avec 50,000 hommes, une diversion de Lille sur Courtray, pour attirer l'attention des alliés sur ce point et dégager Landrecies. C'était, dans tous les cas, hasarder beaucoup, pour un résultat très-mince, car cette colonne devait filer entre la mer du Nord, et une armée qui pouvait rassembler 120,000 hommes, et qui aurait pu facilement lui faire payer cher, une entreprise conçue contre tous les principes des lignes d'opérations. On a fait beaucoup de bruit de cette diversion, qui réussit par les fautes inouies de ceux qui avaient tous les moyens pour la déjouer. Je reviens à son exécution.

Pichegru ordonna à son centre, qui était vers Cambray et Bouchain, de faire une démonstration en faveur de Landrecies, et pour cacher le mouvement qui commença quelques jours après. Des attaques furent dirigées les 19 et 23 à la gauche sur

Haspres et Denain, le 21 sur l'armée d'observation de Cobourg vers Wassigny; le 24, sur celle du duc d'Yorck vers Villars en Cauchie; toutes furent repoussées.

Le 26 avril était destiné à un mouvement plus général et plus décisif.

Le général Chapuis, commandant le centre de l'armée française, avait rassemblé environ 30,000 hommes près de Cambray, et attaqua le duc d'Yorck à Trois-ville; tandis qu'une force à-peu-près égale attaquait le prince de Cobourg vers Priche et Faye-la-Ville, et que l'aile gauche, aussi forte que tout le reste de l'armée, exécutait la diversion projetée et envahissait la Flandre à 30 lieues de là. L'événement répondit à la combinaison, la moitié de l'armée française, qui donna contre toute la masse des alliés, fut battue, l'autre moitié, qui ne trouva que les corps morcelés de Clairfayt, fut victorieuse, cela pouvait-il être autrement?

L'affaire de Trois-ville, ou de Catillon, fut vive et sanglante, l'infanterie du duc d'Yorck attendit les troupes du général Chapuis, dans une position masquée, où elle était protégée par des batteries retranchées. Lorsque les Français arrivèrent près de ces retranchemens, ils furent reçus vigoureusement par cette infanterie, et tournés par le prince de Schwarzenberg à la tête des cuirassiers de Zeschwitz, soutenu par les gardes anglaises et un régiment de chevaux-légers. Le corps du général

Otto, les déborda en même temps sur leur flanc, et acheva de les mettre en déroute. Les Français perdirent sur ce point 35 pièces de canon, leur général Chapuis et 4000 hommes; ils furent poursuivis jusqu'à Ligni et Cambray. La colonne du centre, qui n'était qu'accessoire, fut attaquée par la division Schmerzing, et repoussée avec perte. L'attaque de droite ne fut pas plus heureuse, les divisions d'Alvinzi, de Bellegarde, Kray et Kinsky, y présentèrent une réunion de forces, contre laquelle tous les efforts des Français vinrent échouer. L'archiduc Charles y déploya sa valeur ordinaire, en défendant le village de Priches et en faisant tourner, par sa cavalerie, un corps ennemi entre l'Elpe et le village. Enfin une 4e. colonne se présenta au soutien, lorsqu'il n'en était plus temps, elle fut repoussée comme les autres.

Un événement assez remarquable, c'est que les généraux coalisés trouvèrent, sur le général Chapuis, des dépêches du général Pichegru, qui leur apprirent son projet de diversion sur la Flandre. Ce projet qui menaçait l'existence du corps de Clairfayt, et qui exigeait des moyens rapides et décisifs, fit assez peur aux ennemis pour les décider à renoncer à l'invasion de la Picardie, mais ne leur en fit pas assez pour les engager à envoyer sur le champ des forces suffisantes à Tournay. Ils se bornèrent à détacher, le soir même de leur victoire de Trois-ville, le général Erskine, avec

sept bataillons et six escadrons, pour courir à marches forcées au secours de Clairfayt. Tout le reste de l'armée demeura devant Landrecies, qui capitula quatre jours après (30 avril.)

Diversion de la Flandre.

Pendant que ces événemens se passaient au centre de la ligne générale, les Français avaient rassemblé à leur extrême gauche, la division de Souham, forte de 30,000 hommes, celle de Moreau forte de 20,000, et une partie de la garnison de Lille. Le 23 avril on fit des démonstrations sur Denain, pour donner le change; le 25 au soir, ces divisions avaient passé la Lys et le canal de Loo. Le général Souham se dirigea le 26 sur Courtray, et Moreau sur Menin.

Nous avons déjà vu qu'un corps hanovrien tenait Menin; une autre division commandée par le général Wangenheim occupait Moucron. Le général Clairfayt trompé par les fausses attaques sur Denain, ou en ayant reçu l'ordre, se dirigea sur cette ville avec la majeure partie de son corps, et repoussa le 23 les Français qui avaient emporté le poste d'Haspres. Ce ne fut que le 26 avril, que Clairfayt s'aperçut qu'il avait donné dans le piége et qu'il avait peu de monde devant lui; il se hâta de retourner à Tournay. Il eût bien mieux valu qu'il eût rejoint l'armée, ou qu'il eût attendu à Denain les corps qu'on devait envoyer à son soutien.

D'ailleurs il arriva trop tard, Souham après avoir accablé le même jour la division Wangenheim à Moucron, s'était déjà emparé de Courtray. Le général Moreau avait investi le général Hammerstein dans Menin. Renforcé de quelques bataillons, et affaibli au contraire des deux divisions hanovriennes qu'il s'agissait de secourir, Clairfayt avait campé le 28 avril avec 18,000 hommes à Moucron et aux moulins de Castel, pour menacer les communications de Souham avec Lille. Mais 50,000 hommes ne s'inquiètent guères d'être menacés par 18,000; les généraux français attaquèrent Clairfayt le lendemain dans sa position avantageuse, et après un combat assez long, ils le forcèrent à se retirer sur Tournay, avec perte de 1200 hommes et 30 pièces de canon; le général Walmoden se retira avec les Hanovriens à Deynse.

Les faux calculs des coalisés avaient ainsi fait tourner contre eux, une manœuvre dangereuse, qui aurait pu être bien fatale à la gauche de Pichegru. Le mal était grand, et pouvait être augmenté par la prise de la division hanovrienne qui se trouvait bloquée dans Menin et vivement bombardée; le général Hammerstein, qui la commandait, était heureusement un brave, il résolut de se faire jour, et sortit dans la nuit du 30 avril avec 3,000 hommes, culbuta le cordon ennemi, lui tua et prit du monde, enleva même quelques pièces de canon, et parvint sans perte à Bruges.

La nouvelle de ces désastres, si bien mérités, arriva au prince de Cobourg au moment où il entrait dans Landrecies; il se borna à faire partir le duc d'Yorck, avec son corps, pour marcher sur Tournay; la postérité aura peine à croire que le reste de l'armée autrichienne demeura vers Landrecies, pour remettre cette place en état de défense; tel fut au moins le grand motif que toutes les relations allemandes, ont donné à ce séjour.

Pichegru, voyant réussir complètement ce mouvement hasardé, qui sans les fautes de ses adversaires eût compromis son armée, fut confirmé dans la singulière opinion que la Flandre était le seul point où il pût réussir : il divisa son centre; le général Bonneau lui amena 20,000 hommes qui campèrent à Sanghien et lièrent le général Souham avec Lille, en lui servant en même temps de soutien. Ce dernier campait vers Morselle, la droite à Menin, et la gauche à Courtray; le reste de l'aile droite aux ordres du général Desjardins, avait marché sur la Sambre pour s'y réunir avec l'armée des Ardennes.

Les fautes des coalisés ne se bornèrent pas à un si mauvais emploi de leur masse centrale, et à une direction si fautive des opérations; l'exécution offrit la même incohérence. Tandis que le duc d'Yorck campait à Lamain vers Tournay, Clair-

fayt fit isolément de nouveaux efforts pour arracher Courtray aux Français. Il marcha le 8 mai, de Peck à Harlebeck au nord de Courtray.

Le même jour toute l'armée impériale était en mouvement sans but fixe et sans grand plan. Six mille Hanovriens s'avancèrent à Iseghem, sous les ordres du général Hammerstein. Le corps principal de cette nation se rapprochait au contraire du duc d'Yorck à Tournay. Le général Werneck, parti du centre (de Landrecies), releva à Denain les Hessois qui marchèrent alors à Orchies. Le lendemain un contre-mouvement eut lieu, Werneck partit pour la Sambre, comme si on n'avait pas pu y envoyer un autre corps, et les Hessois durent revenir à Denain.

Les alliés ne pouvaient plus rester à Landrecies, depuis que le général Bonneau était parti avec le centre, pour Lille, et le général Desjardins avec la droite, pour se réunir à l'armée des Ardennes vers Charleroi. Ils se décidèrent enfin à mouvoir leur armée, mais ce ne fut que pour la morceler plus qu'elle ne l'était déjà. Le prince d'Orange marcha du 7 au 10 mai avec son corps, celui du général Latour, et une partie de la réserve d'Alvinzi, pour renforcer le prince de Kaunitz sur la Sambre Le général Kinsky se porta avec 8 bataillons et 10 escadrons à Denain (11 mai) joignit 4 bataillons aux Hessois et marcha avec eux à Tournay, laissant le reste de sa division à Denain. L'archiduc Charles,

avec un corps plus nombreux, s'approcha de Saint-Amand.

Au moment où toutes ces opérations décousues s'exécutaient, Clairfayt, comme nous l'avons déjà annoncé, y mettait le comble en attaquant seul les divisions françaises campées sur la Lys. Il fit les plus grands efforts le 10 mai pour s'emparer de Courtray, se logea jusques dans le faubourg de Bruges et s'empara du village de Neuwelghem, qui coupait la communication de Courtray avec Menin. Cette attaque fut facilitée par un mouvement que la division Souham faisait au même instant sur Dottignies, pour attaquer de concert avec la division Bonneau, le duc d'Yorck, campé vers Lamain et Marquain.

La division Bonneau, qui vint de Lille par Pont-à-Tressein et Besieux, fut vigoureusement reçue et repoussée avec perte, tandis que Souham, qui n'était arrivé qu'à Dottignies, fut rappelé au secours de Courtray, vivement pressé par les Autrichiens. Souham revint le 11 mai au matin; alors, Pichegru ordonna qu'il fût fait un effort combiné sur le corps de Clairfayt, pendant que Macdonald, passant la Lys vers Menin, le prendrait à revers.

Ce combat, qui commença à 5 heures du soir, fut du nombre de ceux qui firent le plus d'honneur aux deux partis. Clairfayt avait pris une fort bonne position, aboutissant par ses deux ailes aux chaussées de Bruges et de Menin; on ne pouvait y arriver

que sur deux points battus par toute son artillerie. Les Français débouchèrent deux fois avec courage, parvinrent à se former et furent deux fois chargés et culbutés. A la troisième attaque ils réussirent à s'établir contre la gauche des Autrichiens. On combattit néanmoins jusqu'à 10 heures du soir avec acharnement; Clairfayt, voyant alors qu'il avait à faire à trop forte partie, se retira dans la nuit sur Thielt. Ce combat coûta 4,000 hommes aux deux partis.

Ainsi, pendant un mois entier, on se battit depuis Luxembourg jusqu'à la mer du nord, avec un acharnement qui offre peu d'exemples. Jamais l'histoire moderne n'offrit des mouvemens plus multipliés et des scènes de carnage avec d'aussi tristes résultats : une armée battait sur un point, était battue sur l'autre, et les divisions des deux partis couraient sur toute la ligne, pour réparer les échecs que l'on n'aurait point essuyés, si les généraux en chef avaient connu ce qu'on appelle la grande guerre.

Des événemens non moins sanglans se préparaient sur le même théâtre, par l'approche tardive d'une partie de la grande armée autrichienne, qui se trouvait, le 15 mai, répandue sur une longue ligne depuis Saint-Amand par Tournay, jusqu'à Thielt. Avant d'en rendre compte, il faut donner un aperçu des opérations sur la Sambre, trop étroitement liées avec celles-ci pour en être séparées.

Passage de la Sambre par l'armée des Ardennes, et une partie de celle du Nord. Affaire d'Arlon et de Dinant.

L'armée des Ardennes avait passé l'hiver aux environs d'Avesne, Philippeville et Givet; elle était aux ordres du général Charbonnier, et avait devant elle le corps du prince de Kaunitz.

Jourdan commanda au mois d'avril l'armée de la Moselle, vers Longwi et Bouillon; les 17 et 18 avril, il attaqua, avec le gros de ses forces, le corps de Beaulieu, près d'Arlon, tandis que sa droite, liée avec une division de l'armée du Rhin, attaquait les Autrichiens à Merzig, près de Trèves. Ces positions furent, pendant plusieurs jours, le théâtre de scènes sanglantes, qui font plus d'honneur aux troupes qui les exécutèrent, qu'aux gouvernemens ou aux chefs qui ordonnèrent des entreprises accessoires, aussi contraires à tous les principes de l'art.

La première attaque, sur Arlon, fut repoussée; la seconde, du 18 avril, eut un meilleur succès, les Français emportèrent les retranchemens avec courage; quelques jours après Beaulieu surprit la division Championnet, et la rejeta jusques vers Longwi. Ces succès variés durèrent jusqu'à la fin de mai, et n'eurent aucune influence sur les grands résultats.

Au commencement de juin, Jourdan eut ordre de marcher par Dinant, pour se réunir sur la Sambre, aux armées de Desjardins et de Charbonnier. Ce mouvement fut, sans contredit, le mieux conçu de toute la campagne, et son résultat produisit une masse de près de 100,000 hommes, établie près de Charleroi, menaçant par Namur la seule communication directe que l'armée impériale eût avec le Rhin, par Liége et Maestricht; ce furent en effet les succès des Français sur cette ligne, qui décidèrent de toute la campagne.

Dans le temps où l'armée de la Moselle disputait ainsi Arlon à Beaulieu, que les alliés, vainqueurs à Landrecies, étaient battus vers Courtray, le général Charbonnier, commandant de l'armée des Ardennes, avait pris part à l'attaque générale que Pichegru avait ordonnée pour le 26 avril, et qui, suivant le système du jour, devait avoir lieu depuis Givet jusqu'à la mer. C'est ce qu'on appelait un agrandissement de l'échelle des combinaisons.

Le général Charbonnier repoussa les postes avancés du prince de Kaunitz, à Walcourt, Bossut et Florennes. L'infanterie française chargea la cavalerie autrichienne à la baïonnette, dans la plaine de Bossut. Après cette affaire, l'armée des Ardennes fit sa jonction avec une division de celle du nord

près de Beaumont, et passa la Sambre à l'abbaye de Lobbes; mais elle la repassa bientôt après.

Le 11 mai, les représentans Saint-Just et Lebas ordonnèrent un second passage vers Thuin, et l'armée prit position à Fontaine-Lévêque. Le prince de Kaunitz ayant été renforcé le lendemain, par le corps du prince d'Orange, contraignit les Français à repasser la rivière. Une nouvelle tentative fut faite le 20 mai. Saint-Just réussit même à faire investir Charleroi; mais Kaunitz et le prince d'Orange réunis, l'attaquèrent le 23, le culbutèrent pour la troisième fois au-delà de la Sambre, avec perte de 3,000 hommes.

Les 25, 26, 27 mai, de nouvelles tentatives eurent le même résultat, jamais on ne vit d'acharnement semblable, ni des victimes plus malheureuses que celles de l'impéritie de Saint-Just.

Le 29 mai, un effort plus vigoureux encore fut tenté, le passage eut lieu vers Marchiennes au Pont, et à Châtelet, au-dessus et au-dessous de Charleroi, qui fut investi, et où l'on jeta même des bombes; mais on commettait toujours la faute de former un siége, et un corps de blocus, avant d'avoir battu l'armée qui couvrait la place. On était donc attaqué pendant cette opération, et l'armée ainsi divisée ne pouvait manquer d'être défaite.

Mouvement tardif des alliés sur la Flandre. Bataille de Turcoing et de Tournay.

Tandis que le sang ruisselait sur ces rives trop célèbres de la Sambre, des événemens décisifs s'étaient passés dans la West-Flandre, et les alliés y avaient perdu la bataille de Turcoing.

Nous avons dit que Clairfayt s'était fait battre isolément, le 11 mai, pendant que le duc d'Yorck campait à Lamain, que la moitié des forces autrichiennes faisait des marches tardives et des contremarches plus fatales encore. L'Empereur et le prince de Cobourg étaient arrivés le 15 mai à Tournay. Après un mois de fautes criantes, les généraux autrichiens sentirent enfin qu'il fallait frapper un grand coup, pour se tirer d'embarras et sauver la Flandre. On conçut un beau plan (qu'on appela plan de destruction), parce que les phrases ne sont pas difficiles à faire, et qu'il était aisé de mettre en tête d'un projet, que l'on ne visait à rien moins qu'à enlever l'armée ennemie. Mais on ne fit aucune de ces grandes manœuvres qui peuvent procurer un semblable résultat.

La position des troupes françaises était dans le fait très-critique; les alliés, avec 133 escadrons et 96 bataillons, formant 90,000 combattans, étaient sur le point de couper de Lille et des frontières de France, un corps de 50,000 hommes qui com-

battait ayant la mer du Nord à dos, et que le moindre revers aurait anéanti, si le prince de Cobourg avait su opérer avec sa masse sur Roubaix, Mouveaux et Bondues, au lieu de disperser ses forces comme il le fit.

L'armée autrichienne dut former 6 colonnes pour se diriger concentriquement sur Turcoing le 17 mai, et attaquer ensuite de concert le corps ennemi, que l'on supposait vouloir rester complaisamment dans son camp de Morselle, entre Menin et Courtray.

La première colonne de droite, commandée par Clairfayt, forte de 25 bataillons et 28 escadrons, s'était portée de Thielt par Ingelmunster sur Werwick, où elle passa la Lys. Elle devait arriver, le 17, à Lincelles; elle n'y arriva que le 18, au matin.

La deuxième colonne, commandée par le général de Busch, forte de 10 bataillons et 10 escadrons hanovriens, devait attaquer, le 17, Moucron, où les Français s'étaient retranchés.

La troisième colonne, aux ordres du général Otto, forte de 13 bataillons et 11 escadrons, marcha, le 17, par Leers et Watreloo sur Turcoing, qu'elle occupa.

La quatrième, commandée par le duc d'Yorck, était au centre, elle était forte de 15 bataillons et 26 escadrons, se porta par Templeuve sur Roubaix, Mouvaux, Croix, etc.

La cinquième colonne aux ordres du général

Kinski, forte de 12 bataillons et 16 escadrons, devait partir de Tournay, passer la Marque à Pont-à-Tressein et à Bovines, pour se lier ensuite à la sixième colonne.

Cette sixième colonne aux ordres du prince Charles, forte de 20 bataillons et 32 escadrons, devait partir de Saint-Amand le 17, prendre le passage de Pont-à-Marque, se lier avec la précédente pour rejeter la division Bonneau dans Lille, masquer ensuite cette place, et se réunir avec l'armée à Turcoing.

En jetant un coup-d'œil sur la carte, on verra que jamais mouvement ne fut plus singulièrement combiné. On prétendait faire arriver au même instant à Turcoing la colonne du prince Charles qui partait de Saint-Amand, et celle de Clairfayt, qui, partant de Thielt à 20 lieues de là, devait marcher par Ingelmunster et Werwick sur la rive gauche de la Lys, pour ainsi dire au milieu des troupes de l'armée ennemie.

La seule chance de succès qu'un tel projet pouvait avoir, était l'absence du général en chef qui revenait dans ce moment de son aîle droite, vers la Sambre, où il avait cru sa présence nécessaire. Dans toute autre occasion, cette absence aurait pu devenir funeste, mais les généraux Moreau et Souham voyant l'ennemi se renforcer vers Tournay et commencer des mouvemens inquiétans pour leur sûreté, avaient pris la résolution de marcher sur

Turcoing pour assurer leur communication avec Lille. Cette résolution les sauva et fut fatale à l'ennemi, comme nous allons le voir.

Conformément aux dispositions, Clairfayt était parti de Thielt le 16 à six heures du soir; arrivé à Gheluves le 17 à onze heures, il y laissa une brigade hanovrienne, et se dirigea sur Werwick, dont les Français défendirent le pont vigoureusement. Clairfayt ne brusqua point assez son attaque, et ses pontons n'ayant pu suivre, il se crut obligé de camper sur la rive gauche de la Lys. (pl. 28. (*AA*). Le pont fut enfin établi dans la nuit du 17 au 18, mais il était déjà trop tard, comme nous allons le voir.

La colonne du général de Busch marcha le 17 par Espierre et Dottignies sur Moucron, qu'elle attaqua avec autant de vigueur qu'on pouvait l'attendre de troupes qui depuis un mois n'éprouvaient que des revers, mais vers le soir, ce poste naturellement fort, se trouva soutenu par les colonnes de Souham, qui se portaient sur Turcoing. La division hanovrienne attaquée alors par des forces inégales, fut obligée de se retirer avec perte derrière l'Espierre. (*B*).

La troisième colonne aux ordres du général Otto, marcha par Leers et Watreloo sur Turcoing, poussant devant elle trois bataillons français. Lorsque son avant-garde eut pris poste dans cette ville, les fuyards de la colonne de Busch annoncèrent

l'échec qu'elle venait d'essuyer. Le général Otto, embarrassé sur sa position, prit un remède pire que le mal, il se morcela d'une manière ridicule; son avant-garde resta à Turcoing, une division à Watreloo, sa reserve à Leers; cette position était plus étendue que celle d'une armée entière. (*CCC*).

La quatrième colonne était conduite par le duc d'Yorck en personne (qui commandait aussi les 2e. et 3e.), elle s'était rassemblée le 16, au soir, sur les hauteurs de Templeux (où l'empereur resta pendant toute la bataille); elle marcha le 17 au matin sur Lannoy, Croix, Roubaix et Mouvaux, qu'elle occupa (*DDD*); se disséminant ainsi, autant que les précédentes, sans but, sans motif, et contre tous les principes de la guerre.

Le cinquième corps était comme nous l'avons dit, aux ordres du général Kinsky. La manie des petits paquets (1) était trop à la mode dans l'armée autrichienne, depuis les leçons de Lascy, pour que cette colonne fît différemment que les autres. Elle se divisa sur deux routes. La brigade du général Wurmb à droite sur Pont-à-Tressein, le gros au centre sur Bovines, un troisième corps en flanqueurs sur Louvil. Cette colonne rencontra la divi-

(1) On me passera cette expression un peu triviale, mais elle a si bien fait sentir le vice du système des divisions isolées et morcelées, qu'elle est en quelque sorte devenue un terme technique.

sion Bonneau et une partie de la garnison de Lille, qui du camp de Sanghien, couvraient la position d'Anstaing, Cherang, et la route de Tournay à Lille. La brigade Wurmb fut repoussée, le général fut lui-même blessé d'un coup de feu. Le gros du corps attaqua Bovines et Gruson, où il trouva de la résistance; heureusement que le général Erskine, qui devait suivre le duc d'Yorck, avec 16 escadrons anglais, avait suivi, par erreur, le général Kinsky, et servit au moins à présenter des forces pour contenir l'ennemi; Gruson fut pris et repris deux fois.

Enfin, la sixième colonne aux ordres de l'archiduc Charles, qui devait arriver à six heures du matin par Templeuve-en-Pevele et Pont-à-Marque, déboucha seulement à deux heures après midi; la division Bonneau quitta ses positions derrière la Marque, et se retira par Annape sur Flers. Le corps qui était à Cherang et à Pont-à-Tressein, ne se retira que dans la nuit. La grande colonne de l'archiduc Charles avait dû faire, depuis les environs de Saint-Amand, une marche forcée par Orchies et Capelle. Elle fut d'autant plus pénible, que la journée était extrêmement chaude : arrivé à Marque, l'archiduc ne brusqua pas assez l'attaque du pont. Enfin les Français s'étant retirés à l'entrée de la nuit, son corps vint bivouaquer à Lesquin. (*E*).

Pendant que les Autrichiens faisaient des mouvemens si lourds et si décousus, l'armée française

avait quitté la position de Morselles. Quarante-cinq mille hommes, aux ordres de Souham, vinrent prendre position en arrière de Turcoing; Moreau fut destiné à contenir Clairfayt avec une seule division de 7 à 8000 hommes. On profita de ce que les alliés avaient négligé de couper la communication de Courtray à Lille (ce qu'ils auraient pu faire en poussant un parti sur Bondues), et l'on envoya plusieurs officiers afin de combiner pour le 18, au matin, avec la division Bonneau et les troupes qui s'étaient retirées sur Lille (*G*), une attaque générale dont l'effort devait être concentré sur Turcoing et Roubaix. Une telle position effective des affaires fait juger d'avance quel fut le résultat de cette bataille singulière. Ainsi, à la fin de la journée du 17, la masse des troupes françaises, que l'on supposait à Morselles, combinait l'occupation de cette position de Turcoing, où il n'y avait que des détachemens ennemis. Clairfayt était encore à droite derrière Werwick, le centre était morcelé sur une longue ligne en face du gros de l'armée française, et l'archiduc Charles avec la gauche, fatiguée d'une marche forcée et contenue par de petits détachemens, devait ne prendre aucune part à l'affaire.

Les généraux français, qui avaient passé la nuit entre Menin et Turcoing (*JJ*) sentaient bien qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, s'ils voulaient ne pas être attaqués simultanément par les colonnes

qui les pressaient de tous côtés. Au point du jour le général Souham marcha avec 45,000 hommes, la droite sur Turcoing, la gauche sur Watreloo. (*LL*). Nous avons vu qu'il ne se trouvait sur ce point que des brigades morcelées de la division du général Otto, dont l'avant-garde de six bataillons voulut défendre Turcoing ; mais elle fut bientôt accablée, et ne put pas diriger sa retraite sur le reste du corps, qui, pressé par la gauche de Souham, se retira jusques derrière Leers ; cette avant-garde se débanda alors, et chacun chercha individuellement à gagner par des détours, Leers, où l'on put à peine rassembler 7 à 800 hommes de ces six bataillons.

Dans le même instant où ceci se passait, la division Bonneau qui n'avait laissé qu'un détachement aux environs de Lille et de Flers pour amuser les colonnes du prince Charles et de Kinsky, et qui s'était portée pendant la nuit sur Wasquehal et Hem (*HH*), attaqua avec 18,000 hommes, au point du jour, le corps du duc d'Yorck, morcelé dans Lannoy, Roubaix, Croix et Mouveau, et qui se trouvait, de plus, privé d'une partie de sa cavalerie qui avait suivi le général Kinski.

Les Anglais s'attendaient à recevoir l'ennemi du côté de Turcoing, et se croyaient couverts, du côté de Lille, par les deux colonnes du prince Charles et de Kinski ; leur étonnement ne les empêcha cependant pas de se défendre d'abord avec vigueur à

Mouveau et Roubaix; mais lorsqu'ils apprirent que le gros de l'armée française avançait aussi par Turcoing et Watreloo, le même désordre s'introduisit dans cette colonne : tout prit la fuite, en jetant ses armes, et cherchant à se réfugier à Nechin. Dans le fait, ce désordre fut peut-être un bonheur; car Watreloo et Lannoy étant occupés l'un par Souham et l'autre par Bonneau, il est certain que si les Anglais avaient tenu, ils auraient été enveloppés et pris. (Il faut se rappeler que le duc d'Yorck n'avait que 14 bataillons et 10 escadrons tous disséminés). Le désordre fut si grand, que le duc se sauva seul avec quelques aides-de-camp sur Watreloo, qu'il trouva occupé par les Français, et où il fut sauvé par une centaine de Hessois qui tiraillaient en arrière-garde; il ne dut son salut qu'à la vîtesse de son cheval, et la relation fut assez de bonne foi pour en convenir. Heureusement encore la bonne contenance du régiment des gardes Hessoises qui tint Lannoy assez long-temps, contre des forces supérieures, donna le temps à tous ces débris de se réunir à Nechin d'où ils se retirèrent sur Marquain et Tournay.

Le général Otto parvint à sauver la brigade qui était à Watreloo, et à rassembler la moitié de sa division en arrière de Leers, où il soutint une canonnade jusqu'à la nuit, et se retira alors sur Tournay.

Tandis que les deux colonnes du centre, dissé-

minées par brigades sur une position trop étendue, étaient si facilement enfoncées et dispersées par une masse de 60,000 hommes, les deux colonnes de gauche, fortes de 31 bataillons et 48 escadrons, sous l'archiduc Charles et le général Kinsky, étaient restées dans la plus profonde inaction. Ce ne fut que vers quatre heures après midi qu'elles se formèrent en colonne vers Chereng, et se portèrent à Marquain pour y recueillir les restes du centre. On n'a point encore pu pénétrer la cause de cette singulière inaction ; les uns l'on attribuée à la mésintelligence, les autres au défaut d'ordres, ce qui est plus vraisemblable, mais non moins étonnant.

Le général Clairfayt, avec ses 25 bataillons et 28 escadrons, ne prit pas une part beaucoup plus importante au combat. On a déjà vu plus haut qu'il avait passé la nuit du 17 au 18 sur la gauche de la Lys, en arrière de Werwick, et qu'il ne passa cette rivière que le 18 au matin, vers 7 heures. (*A*)

Le général Moreau alla à sa rencontre vers Linselles, avec 8,000 hommes; après un combat assez vif, les Français durent se replier sur Bousbeck, qu'ils défendirent vigoureusement. Pendant cette lutte, les grands parcs et les équipages de l'armée, qui se trouvaient vers Halluin, eurent quelques craintes et filèrent sur Lille.

Clairfayt n'ayant entendu aucune canonnade dans toute la matinée, ignorant absolument ce que

les colonnes du centre étaient devenues, et sachant que Turcoing était occupé par l'armée française, présuma sans doute qu'il était arrivé trop tard, et même qu'il s'aventurait beaucoup, en restant seul à Linselles, au milieu des forces ennemies (*F*). Il partit donc à l'entrée de la nuit, et se retira par la même route, dans son ancienne position de Thielt, emmenant 9 canons et 400 prisonniers, triste compensation de la défaite de tout le centre et de la victoire morale que les Français venaient de remporter sur une armée, au total, beaucoup supérieure à la leur, et qui ne croyait rien moins que de les faire tous prisonniers.

Les alliés perdirent environ 3,000 hommes et 60 pièces de canon.

Le 22 mai, Pichegru, voulant profiter du dénuement d'artillerie de campagne et du désordre qui devait régner dans l'armée alliée, résolut de faire une tentative sur Tournay et y marcha avec toute son armée. On a prétendu qu'il n'avait ordonné qu'une reconnaissance et que les troupes s'étaient engagées trop loin ; il serait bien étonnant néanmoins de tenter une reconnaissance avec 80,000 hommes, et il me paraît plus probable qu'on a voulu chercher une excuse au non-succès de cette attaque. Dans le fait on aurait dû remporter de plus brillans avantages de la victoire du 18. Soixante-dix mille hommes qui, à dix heures du matin, sont déjà parvenus à forcer le centre d'une

armée morcelée, doivent chercher à gagner autre chose que le champ de bataille ; et, puisqu'on avait commis la faute de ne pas suivre l'ennemi, dans la même journée, il fallait du moins l'attaquer le 19, avant qu'il eût le temps de se reconnaître et de se réorganiser.

Quoi qu'il en soit, on marcha, le 22, sur la position des alliés, qui était, la droite à l'Escaut vers Peck, la gauche vers Lamain (1).

L'effort des Français se fit par leur gauche, pour enlever le point d'appui que l'ennemi avait à l'Escaut par sa droite ; ils pénétrèrent d'abord par Pontachain jusqu'au faubourg de Tournay, une autre colonne par Templeuve et Blandin. Des renforts, arrivés de la réserve autrichienne, firent changer la face du combat ; on se battit avec fureur à Pontachain et à Templeuve.

Ce furent les troupes qui opérèrent plutôt que les généraux ; Pichegru avoue lui-même qu'il n'avait aucun plan fixe, et je crois que les alliés n'en eurent pas davantage.

La gauche des Impériaux, aux ordres de l'archiduc Charles, ne prit aucune part au gros de l'action, et repoussa seulement les partis qui se montrèrent de Willem vers Baisieux pour l'observer.

---

(1) On peut avoir une idée de ce champ de bataille par la planche 28, quoique les mouvemens n'y soient pas indiqués.

Les Français furent forcés de se retirer dans leur position, avec perte de 4 à 5,000 hommes hors de combat. Les alliés, fatigués d'une bataille de 12 heures, et mal dirigés, ne songèrent pas trop à les poursuivre.

Si Clairfayt, au lieu d'être à Thielt, avait été à Tournay avec les autres corps de l'armée, et que l'archiduc eût été mis en action, les Français pouvaient encore essuyer une défaite totale; et il eût été possible de couper au moins leur gauche de toute communication.

Le général français, voyant que ses efforts sur Tournay n'aboutiraient à rien, et voulant en même temps attirer le théâtre des opérations vers la West-Flandre, dont le terrain coupé facilitait son système de tirailleurs et de colonnes non déployées, se décida, dans les derniers jours de mai, à faire une attaque sur Ypres, afin d'attirer Clairfayt au secours de la place et de le battre isolément. En attendant, il fit des démonstrations pour menacer Orchies, et faire une diversion en faveur des troupes qui opéraient sur la Sambre (1) : cela n'empêcha cependant pas les Autrichiens d'y envoyer environ

(1) C'est une chose assez singulière que de voir les Français, en position à Courtray dans les provinces autrichiennes, menacer Orchies, qui est situé en France, et qui se trouvait occupé par l'ennemi, avec une armée supérieure à portée de la secourir.

20,000 hommes, que l'Empereur François y conduisit en personne. L'armée impériale sous Tournay, ainsi affaiblie, crut devoir rester sur la défensive, et se retrancha avec beaucoup de soin Nous verrons, au reste, par la suite de cette relation, combien ce mouvement sur Ypres était contraire aux grands intérêts de l'armée française.

Les attaques sur la Sambre, qui n'avaient d'abord été qu'accessoires des mouvemens sur la West-Flandre, commencèrent enfin à prendre la tournure décisive qu'elles auraient dû avoir dès le commencement, si les généraux français avaient bien opéré.

Les renforts qu'on avait fait passer sur ce point, avaient permis aux représentans Saint-Just et Lebas, qui y commandaient plus que les généraux, d'y tenter les passages réitérés dont nous avons parlé, et dont les derniers, repoussés les 23 et 25 mai par le prince de Kaunitz, avaient eu de si tristes résultats. Pour prix de ce succès, le prince fut rappelé à la grande armée, où il commanda la gauche sous les ordres de l'archiduc Charles; le prince d'Orange le remplaça dans son commandement.

Sur ces entrefaites, les Français repassèrent la Sambre le 29 mai (pour la quatrième fois), avec

des moyens plus considérales; ils parvinrent à s'y établir et à investir Charleroi, qu'ils bombardèrent

L'Empereur étant arrivé, le 1er juin, avec le renfort qu'il amenait de Tournay, ordonna alors une nouvelle attaque pour le 3, les Français furent encore une fois battus complètement, et forcés à repasser la rivière avec perte.

Cette entreprise eût été sans doute la dernière si, comme nous l'avons dit, le général Jourdan ne s'était mis en marche avec l'armée de la Moselle, forte de 30,000 hommes, et n'était arrivé justement le 3 juin au soir, au moment où les corps de Saint-Just revenaient en désordre. Il prit alors le commandement de ces forces réunies, sous le nom d'armée de Sambre et Meuse, et qui montaient environ à 100,000 combattans.

Beaulieu, de son côté, joignit les alliés.

Mouvement sur Ypres, siége de cette ville; combat de Hooglede.

Pichegru, informé du détachement que l'Empereur avait tiré de sa grande armée, et encouragé par les dispositions défensives que cette dernière faisait sous Tournay, avait résolu de donner une tournure plus sérieuse à ses entreprises sous Ypres, au lieu d'aller frapper des coups plus importans et plus décisifs sur la Sambre.

Le 1[er] juin, une colonne menaça cette ville et y jeta des bombes; mais Clairfayt ne jugea pas convenable de s'engager avant d'avoir reçu des renforts, il resta impassible dans son camp de Thielt; alors les Français se décidèrent à faire le siége d'Ypres, autant pour assurer leur position dans la West-Flandre, que pour y attirer une partie des forces ennemies. La division Moreau forma l'investissement; celle de Souham s'établit en observation vers Passendaël et Langmarck, avec des postes à Saint-Jean et Hooglede, que l'ennemi avait négligé d'occuper. La division Bonneau demeura à Courtray, pour y observer le reste de l'armée autrichienne.

A cette époque, l'Empereur et Mack avaient quitté l'armée; le dernier fut remplacé par le prince de Waldeck, mais les affaires n'en allèrent pas beaucoup mieux. Le système des mouvemens incohérens avait jeté des racines trop profondes dans l'état-major autrichien, et le choix des généraux était trop limité par des institutions vicieuses, pour qu'un génie vigoureux pût s'emparer du rôle principal qui fait mouvoir les armées et qui décide les grands événemens.

Le prince de Cobourg résolut d'abord de profiter de la victoire remportée sur la Sambre le 3 juin, pour tirer des renforts de ce point. On envoya à Clairfayt 6 bataillons tirés du corps du prince d'Orange; le prince de Cobourg lui envoya aussi

tous les Hanovriens du camp de Tournay, et fut par-contre renforcé par un corps Hollandais, également tiré de la Sambre.

Mais toutes ces belles dispositions eurent encore le résultat que l'on devait en attendre. Le gros de l'armée fit des reconnaissances le 9 juin, sur quatre colonnes, contre Courtray et la Lys, et rentra dans sa position, au lieu de marcher vivement par Menin, de s'y faire joindre par Clairfayt, et d'aller ensuite enlever Souham à Passendaël. Ce corps n'avait aucun point de retraite, il était à quelques lieues de la Mer du Nord, coupé des frontières de France, et s'il eût été battu dans cette position, sa perte était inévitable.

Le 10 juin, le prince de Cobourg voulait se remettre en route sur deux colonnes, pour marcher sur Moucron et la Lys; mais son projet, qui circulait depuis quelques jours dans toute la bourgeoisie de Tournay, parvint à la connaissance des Français, car au moment où l'armée impériale partait, les Républicains, sortis de Lille, passèrent la Marque vers Cisoing et Bovines, firent des démonstrations sur Orchies, et le prince fut assez faible pour suspendre son mouvement et pour faire même revenir ses avant-gardes, qui approchaient déjà de leur destination.

Pichegru, qui avait fait faire ces démonstrations pour suspendre la marche de l'ennemi, avait aussi résolu de profiter de l'intervalle d'une ou

deux marches qui lui restait, pour combiner une attaque contre Clairfayt, avec les troupes de Souham et celles du général Bonneau, qui devaient partir de Courtray. Le général autrichien, pour concourir à l'exécution du plan projeté par le prince, s'était avancé, le 10, sur Hooglede ; il y fut battu et forcé de retourner à Thielt ; il aurait été peut-être accablé entièrement, si les troupes parties de Courtray avaient pu arriver à temps.

Tel était depuis deux ans le fatal aveuglement des généraux alliés, qu'ils semblaient faire tout ce que l'ennemi pouvait desirer, pour morceler leurs forces, désunir leurs mouvemens, et se faire battre successivement. A peine les troupes qu'on avait tirées de la Sambre furent elles parties, que les Français repassèrent cette rivière, et qu'il fallut rappeler des renforts de Tournay.

Clairfayt n'espérant plus alors d'être soutenu par l'armée, mais devant secourir Ypres, qui n'avait plus de munitions, et qui était vivement assiégée, résolut d'assembler tous ses détachemens et d'attaquer le corps d'observation du général Souham, le 13 juin. La gauche des Autrichiens culbuta d'abord la droite de Souham à Rousselaer ; mais sa gauche, qui était sur le plateau de Hooglede, aux ordres de Macdonald, quoique attaquée de front et sur son flanc, fit si bonne contenance qu'elle donna le temps au général de Winter d'arriver au soutien, de rallier les troupes et de faire un

effort combiné qui décida Clairfayt à se retirer sur Thielt.

Cette action fut une des plus meurtrières, et les suites en furent décisives. Les Autrichiens laissèrent ainsi, pour la cinquième fois, battre Clairfayt isolément, tandis qu'ils avaient 30,000 hommes à Tournay, dans l'inaction, et 8 à 10,000 Anglais qui venaient de débarquer à Ostende, sous les ordres de lord Moira. Ypres capitula quatre jours après, et la garnison, forte de 6,000 hommes, fut prisonnière de guerre.

Avant que la nouvelle de la prise d'Ypres fût parvenue au quartier-général de Tournay, le prince de Cobourg avait reçu l'avis d'une victoire remportée, le 16 juin, sur Jourdan, près de Charleroi. Encouragé par ce succès, ou touché enfin des revers successifs et multipliés que Clairfayt avait essuyés depuis deux mois, il résolut une seconde fois de marcher à son secours et d'attirer des renforts de l'armée de Sambre, que l'on croyait pour long-temps débarrassée de Jourdan. Mais toujours accoutumé aux demi-mesures, le prince, au lieu d'y aller avec des forces suffisantes, laissa les Hessois à Rume, une division vers Orchies, Kaunitz à Tournay, avec 22 bataillons et 46 escadrons, et il ne marcha, le 18 juin, qu'avec 23 bataillons et 30 escadrons, par Coeghem, sur Courtray.

Ce mouvement, qui aurait dû s'exécuter en masse depuis si long-temps, arriva trop tard.

Cobourg apprit à Coeghem deux nouvelles également fatales : la premiere, qu'Ypres s'était déjà rendu ; la seconde, que Jourdan, contre toute attente, avait de nouveau repassé la Sambre. Le prince revint donc, le 19, à Tournay, et ce malheur lui sauva peut-être la honte d'être encore battu en détail par la masse des forces de l'armée du Nord.

Nouveau passage de la Sambre ; bataille du 16 juin.

Le général Jourdan, après sa jonction avec l'armée de la Sambre (le 3 juin) avait fait toutes les dispositions pour tenter un nouveau passage, et il l'avait exécuté avec succès le 12 juin. Le 13 on reprit les travaux du siége, avant d'avoir livré une bataille, et on fut encore puni de cette fausse disposition.

Le 15 juin, le prince d'Orange partit de Nivelles pour faire lever le siége, et il attaqua le 16 au matin sur quatre colonnes. L'armée française avait pris une position circulaire pour investir la place, les deux aîles étaient appuyées à la Sambre, le centre à Ronsart (1).

(1) On peut recourir, pour l'intelligence de cette affaire, à la planche de la bataille de Fleurus, n°. 29 : elle fut livrée sur le même terrain, et quoique les mouvemens de l'action du 16 juin n'y soient pas indiqués, on pourra les suivre facilement.

La première colonne de gauche aux ordres du prince de Reuss, devait attaquer la division Marceau à Lambusart.

La seconde colonne aux ordres de Beaulieu, partant de Sombref, devait marcher concentriquement sur Mellet avec la troisième colonne aux ordres du général Alvinzy, et attaquer le centre des Français vers Jumet et Gosselies.

La quatrième colonne aux ordres du prince d'Orange lui-même, devait attaquer la gauche des Français vers Trassegnies et Forchies.

Le résultat fut tel que la position des attaques devait le faire présumer. Le centre fut forcé par Beaulieu et Alvinzy, à se replier sur le moulin de Jumet. Marceau ayant été aussi forcé à repasser la Sambre à Pont-le-Loup, le prince de Reuss dirigea alors sa colonne vers le bois de Jumet: ce mouvement menaçant de tourner le centre, y mit le désordre; les troupes repassèrent confusément vers Marchienne-au-Pont.

Le prince d'Orange avait attaqué Trassegnies, occupé par la gauche de la division Morlot; alors les divisions Kleber et Montaigu qui se trouvaient vers Fontaine-Levêque et Landely, n'ayant point d'ennemis devant elles, changèrent de front, et contraignirent cette colonne à combattre avec désavantage. Mais le coup décisif était déjà porté à la droite et au centre, et Kleber fut forcé par là à renoncer à ses avantages, qui, dans le fait, ne

pouvaient que le compromettre s'il avait fait un pas de plus : il repassa la rivière. Cette action fut vive et coûta près de 5,000 hommes aux Français, l'ennemi en perdit plus de 3,000. Elle fit croire au prince de Cobourg que sa gauche était pour long temps à l'abri des entreprises de l'ennemi, et il persista, comme nous l'avons dit, à tourner ses vues sur le corps toujours compromis du général Clairfayt. S'il avait au moins su prendre un parti qui pût dégager Ypres; mais il ne put se déterminer ni à courir sur la Lys, pour repousser Pichegru, ni à revenir frapper un coup plus important sur la Sambre, où les Français ne tardèrent pas à lui faire payer cher son irrésolution.

CHAPITRE XVII.

Les affaires sur la Sambre deviennent plus décisives. Séparation des armées Autrichienne, Anglaise et Alliées. Bataille de Fleurus; retraite.

Les généraux français, encouragés par tous les faux mouvemens de leurs adversaires, avaient en effet repassé la Sambre, le 18 juin, pour la cinquième fois, et bombardaient Charleroi pour la troisième.

Alors tout espoir de sauver la Flandre fut abandonné; les généraux autrichiens commencèrent à sentir le mauvais emploi qu'ils avaient fait de leurs masses centrales, promenées alternativement, mais en détail, de la Sambre sur la Lys, pour arriver toujours lorsqu'il n'était plus temps, et pour être encore engagées partiellement.

On jugea, avec raison, que, si les opérations sur la Sambre prenaient une tournure favorable et un peu décisive pour l'armée française, toutes les positions entre cette rivière, la mer du Nord et la barrière des places fortes, seraient aventurées. Le prince de Cobourg se décida donc à partir de

Tournay, le 20 juin, avec tout ce qui restait de troupes autrichiennes, pour marcher au secours de Charleroi, et livrer une bataille décisive; tandis que le duc d'Yorck resterait avec les troupes anglaises, hanovriennes et quelques bataillons autrichiens, vers Tournay, pour se lier avec Clairfayt. Cette mesure ne contribua pas peu à augmenter la mésintelligence qui régnait entre les généraux anglais et autrichiens; elle fut le prélude des malheurs sans nombre qui accablèrent les deux armées pendant toute cette campagne.

Conformément à ces dispositions, toutes les administrations et les équipages appartenant au quartier-général des Autrichiens, furent dirigés sur Bruxelles.

Le prince de Cobourg marcha, le 21 juin, à Ath; le 22, aux environs de Nivelles, où il se réunit à l'armée de la Sambre. Par une fatalité qui semblait présider à toutes les entreprises de ce général, il retarda jusqu'au 26 juin d'attaquer les français, pour sauver Charleroi, dont le commandant se croyant sans espoir de secours, avait enfin capitulé le 25, presque au moment même où le prince de Cobourg faisait attaquer les avant-postes, et annonçait, par une vive canonnade, le projet qu'il avait de secourir la place.

Il paraît étonnant que dans une province de la domination impériale, où il semblait aisé d'avoir des intelligences, le prince ait ignoré cette capi-

tulation, qu'il ne connut que dans le fort de la bataille du 26.

Ce fut dans les champs de Fleurus, déjà célèbres par la victoire du maréchal de Luxembourg, en 1690, que se livra cette bataille, qui a fait tant de bruit dans le monde, et qui n'eut rien de bien extraordinaire.

L'armée française avait une position en croissant, devant Charleroi, les deux extrémités appuyées à la Sambre; la droite vers Lambusart et les bois de Copiaux, la gauche vers Landely; tout le front était couvert de retranchemens. (*Voyez* pl. 29 (1).) Cette armée était organisée de la manière suivante. (*Voyez le tableau ci-contre.*)

Cette position circulaire, quelquefois nécessaire pour couvrir un siége devant des forces considérables, pouvait être d'autant plus dangereuse, qu'elle était très-longue, et tout aussi exposée qu'une ligne parallèle adossée à la rivière, dans le cas où les alliés auraient fait, avec leur masse, un effort vigoureux contre l'une ou l'autre de ses extrémités.

Le prince de Cobourg en jugea autrement; il fit

(1) Cette planche 29, quoique défectueuse, suffira pour donner une idée générale des mouvemens principaux : je n'ai pu donner des gravures avec tous les mouvemens, parce qu'il faudrait dix plans pour une seule bataille; l'essentiel est d'avoir le terrain, on peut alors suivre les différentes situations de la journée.

le 20 juin.

indiquent les renvois au Plan.

POSITIONS.
L'avant-garde de ce corps à Baulet Wausersée et Velaine. La ligne appuyant sa droite vers la Sambre, vis-à-vis Auveloi, et au bois de Copiaux ; la gauche au-delà de Lambusart, vers Campenaire.
Sa droite liée vers Campenaire avec la ligne de Marceau, sa gauche à Wagné, son avant-garde à Fleurus.
Sa droite à Wagné, sa gauche au-delà de Hépignies, vers Wagniaux ; ses avants-postes à Mellet et Saint-Fiacre.
En avant de Gosselies, la gauche en arrière de Thuméon.
A Ransart, derrière le centre.
Idem.
La droite vers Gosselies, la gauche sur les hauteurs en avant de Jumet, formant la seconde ligne de l'aile gauche.
La droite au Piéton, le centre à Trasseignies, la gauche vers les bois de Monceaux et Forchies. (1) Il paraît que la division Muller était passée sous les ordres du général Montaigu, le jour de la bataille de Fleurus.
A Fontaine-l'Evêque, Lernes et Wespe.

cinq corps, subdivisés en neuf attaques, sur des rayons divergens, qui, étant pris sur une circonférence plus éloignée que la ligne de Jourdan, devait nécessairement être plus isolée et offrir moins d'ensemble que les divisions françaises, que l'on concentrait même encore plus à mesure qu'on les poussait (1).

On donna, pour justifier cette multiplicité de colonnes, le prétexte de vouloir attaquer l'armée française en même temps sur tout son front. Depuis des siècles, l'art de la guerre avait consisté, au contraire, à savoir engager la plus grande partie de ses forces contre une seule partie du front ennemi. César, Végèce, Follard et surtout Frédéric, à la bataille de Leuthen, avaient démontré, sous le nom d'ordre oblique, et par divers autres systêmes, combien de telles combinaisons assuraient les succès. Comment peut-il se faire que, dans les premières guerres de la révolution, les têtes aient tourné au point de vouloir, par systême, opérer contre les principes, et qu'on ait pris à tâche d'attaquer

(1) C'était dans le fait deux demi-cercles placés l'un dans l'autre; celui de Jourdan étant le plus court en diamètre, et formé de parties intérieures qui pouvaient se lier par la corde de l'arc, avait nécessairement plus de force que celui des alliés, qui était extérieur, par conséquent beaucoup plus étendu, et dont les extrémités ne pouvaient se soutenir, et même communiquer entre elles qu'en faisant le tour de la circonférence.

tout le front de l'ennemi, lors même qu'il était supérieur en nombre? Il me semble cependant évident que 80,000 hommes qui attaquent la moitié d'une armée de 100,000 hommes, en réduisant l'autre moitié de cette armée à l'inaction, opèrent mieux que s'ils attaquaient tout le front, afin d'avoir les 100,000 hommes à combattre.

Le prince de Cobourg, imbu des erreurs grossières que Lascy avait prêchées, et que Mack avait si malheureusement mises en pratique dans la campagne précédente, résolut d'attaquer l'armée française sur tous les points.

Le corps de droite, aux ordres du prince d'Orange et de Latour, devait se diviser en 3 colonnes, pour s'emparer de Fontaine-Lévêque, Trassegnies, et du bois de Monceaux. Il était fort de 24 bataillons et 32 escadrons (*m m m*).

Le deuxième corps, aux ordres du général Quasdanowick, fort de 14 bataillons et 16 escadrons, devait marcher, par la grande route de Bruxelles, sur Frasne, Mellet et Gosselies (*n*).

Le troisième corps, aux ordres du prince de Kaunitz (o), fort de 10 bataillons, 18 escadrons, devait se porter entre Mellet et Fleurus, sur Herpignies (1).

(1) Le corps de Kaunitz était, je crois, un peu plus fort, ou du moins il avait en seconde ligne la réserve de l'armée.

L'archiduc Charles, avec un corps moins nombreux, devait se lier à sa gauche et se diriger sur Fleurus (*n*).

Le cinquième corps formait l'extrême gauche; il était aux ordres de Beaulieu, divisé aussi en 3 colonnes; la première à gauche vers la Sambre, conduite par Beaulieu; celle du centre était conduite par le général Zopf; celle plus à droite, qui se liait à l'archiduc, était aux ordres du général Schmertzing. Ce corps était fort de 16 à 18,000 hommes, et devait marcher par Boigné et Lambusart sur Charleroi (*rrr*).

L'action s'engagea, le 26 juin, à la pointe du jour.

La première colonne du corps du prince d'Orange, qu'il conduisit en personne, s'empara d'abord du Calvaire d'Anderlues, de Fontaine-Lévêque, et pénétra jusqu'au château de Wespe. Elle devait déboucher sur Rus, pour se lier aux deux autres divisions du même corps. A cet effet, elle attaqua le général Daurier, et eut momentanément quelques succès; jusqu'à ce que, vers dix heures, la gauche de la division Montaigu, qui battait en retraite devant la seconde colonne, se fût réunie à lui. Alors la partie ne fut plus égale; le détachement du prince d'Orange fit néanmoins plusieurs attaques assez vives; il manœuvra pour enlever les batteries de front, et pour les prendre en flanc, sa cavalerie chargea brusquement les

troupes qui gardaient les pièces ; elle fut repoussée par la mitraille. Cette colonne se retira alors sur Forchies (1).

Sur ces entrefaites, les deux autres divisions, commandées par le général Latour, avaient attaqué avec plus de succès (2) ; après avoir passé le Piéton, elles s'étaient formées en bataille, entre le bois de Gloriette et la cense de Mont-à-Goui ; elles s'étaient ensuite avancées en échelons vers Trassegnies, en refusant leur gauche. Après une heure de canonnade, la première ligne marcha en avant ; et, à la suite d'un combat très-vif, les Français avaient cédé du terrain : bientôt après, leur cavalerie chargea la première ligne autrichienne ; l'infanterie suivit le mouvement ; le combat se ranima, et la première position fut reprise.

La réserve de Latour étant venue au secours de

---

(1) Quelques relations ont assuré qu'il s'y était réuni avec ses autres colonnes ; cette jonction n'est pas bien avérée, elle n'est pas même probable ; il est difficile de faire une relation de bataille, sans qu'il s'y glisse quelques erreurs de détail, surtout lorsqu'on a tant de peine à recueillir des matériaux.

(2) On a dit que ces deux colonnes étaient conduites par le prince de Waldeck ; il est possible qu'il fût sur ce point, mais il était chef d'état-major-général, et ne commanda pas de colonne. — Un général autrichien m'a assuré que ces colonnes étaient celles de Latour.

sa première ligne, elle jeta la cavalerie française sur son infanterie, et força cette division à une retraite qui fut un peu précipitée. Alors les corps de Latour se portèrent en avant, s'emparèrent de Forchies, du château de la Marche; poussèrent leurs troupes légères dans les bois de Monceaux, et dirigèrent leurs colonnes sur la cense Judonsart, obligeant ainsi la division Montaigu à se retirer: la droite se replia, vers 10 heures, sur Marchienne-au-Pont et Charleroi; la gauche alla se réunir, comme nous l'avons dit, à la brigade du général Daurier.

Dès que le général Kleber fut informé de ces événemens, il voulut envoyer un renfort à cette division; mais à peine le détachement eut-il débouché de Courcelles, qu'il la trouva en pleine retraite, et qu'il fut forcé d'en faire autant.

Latour, maître des bois de Monceaux (*tt*), canonna Marchienne-au-Pont ; mais il ne fut pas soutenu, comme il s'y attendait, par la colonne du prince d'Orange, qui devait déboucher sur Rus, et qui ayant trouvé trop de résistance, ou ayant appris que Charleroi était rendu, ne jugea plus convenable de continuer un combat qui n'avait d'autre but que la délivrance de cette place. Ce contre-temps, joint à une manœuvre du général Kleber, changea la face des affaires. Il était midi lorsque ce général s'approcha, avec sa division, des hauteurs du Piéton. Pour appuyer la droite

de Montaigu, il fit placer de fortes batteries sur les hauteurs, et porta Bernadotte sur Baymont, avec quelques bataillons. Cette diversion sauva le poste important de Marchienne. Après une canonnade assez vive, l'artillerie de Kleber acquit de la supériorité, et fit même taire le feu des alliés. Le général, voyant alors que les Autrichiens marquaient un peu d'irrésolution, sans doute à cause de leur position trop engagée par la retraite du prince d'Orange, saisit habilement cet instant pour faire un effort, et tandis que le chef de brigade Bernadotte attaquait leur droite, et pénétrait dans le bois de Monceaux, Kleber attaquait leur gauche, et la faisait tourner par la brigade Duhesme (2 heures). Cette division autrichienne, privée alors de l'appui du prince d'Orange, engagée fort avant, ayant même poussé le prince de Hesse-Philipstadt jusque sur Charleroi (*y*), et informée qu'il y avait été accueilli à coups de canon, jugea qu'il était temps d'effectuer sa retraite, et la dirigea sur Forchies et ensuite sur Haine Saint-Paul (4 heures du soir) (1).

(1) Tous les renseignemens que j'ai pu réunir, tendent à me convaincre, que la retraite des Autrichiens a eu lieu par un ordre donné à quatre heures, sur la nouvelle que Charleroi était déjà pris. Je ne veux atténuer le mérite d'aucune action; le mouvement de Kleber, et celui de Lefevre ont été inspirés par un coup d'œil militaire juste.

Tandis qu'il existait si peu d'accord dans les attaques des premières colonnes, le général Quasdanowich, après s'être emparé de Frasne, s'était mis en bataille en avant de la cense de Grandchamp; pendant qu'il se formait, le général Morlot avait fait marcher des troupes par Mellet et par Thuméon, afin de prendre l'ennemi en flanc, en même temps qu'on l'attaquerait de front; mais ces troupes avaient été devancées. Le général Quasdanowich avait attaqué, sur sa droite, la cense de Brunchaud, avait repoussé les français; et, après s'être emparé de cette cense et de Mellet, s'était établi sur les hauteurs de ce dernier village, d'où il canonna vivement le gros de la division. Bientôt après, il la fit attaquer, et au bout d'une heure de résistance, le général Morlot, voyant que les ennemis commençaient à passer le Piéton, et à gagner son flanc gauche, se retira sur Gosselies. Ce fut ici le *nec plus ultra* de l'attaque du centre. Dans l'instant où le général Quasdanowich effectuait le passage du ruisseau, le prince de Cobourg, informé de la reddition de Charleroi, lui envoya l'ordre de se retirer sur Trois-Bras, entre Frasne et Genape.

---

ils ont sauvé l'armée d'une grande défaite; mais il est probable qu'étant exécutés isolément et excentriquement, ils n'eussent pas procuré une victoire, sans la retraite volontaire de l'ennemi.

L'avant-garde du prince de Kaunitz attaqua d'abord 6 escadrons de la division du général Championnet, postés près la cense de Chessart, et les fit replier sur le gros des troupes retranchées vers Herpignies et Wagné. Ce quatrième corps d'attaque se forma ensuite vers Saint-Fiacre, à portée des retranchemens, où il essuya une canonnade très-vive. Vers 10 heures, 8 escadrons français cherchèrent à tourner l'ennemi du côté de Wagné; mais, chargés par des forces supérieures, ils furent obligés de se retirer avec perte. Il paraît que cette colonne autrichienne resta ensuite pendant quelques heures dans l'inaction, se bornant à canonner vivement le général Championnet. Cependant le prince de Kaunitz, informé des premiers succès de Beaulieu sur Lambusart, fit avancer son corps : il dirigea le feu croisé de sa nombreuse artillerie, sur les hauteurs d'Herpignies, et se prolongea par la droite, pour tourner la gauche des retranchemens français. Cette manœuvre, qui s'effectua après 4 heures, mit les Autrichiens en possession du village. La brigade du général Legrand conserva le cimetière, et s'y défendit avec vigueur; alors Championnet rassembla ses forces, et Jourdan lui ayant amené quatre bataillons de la réserve, ils reprirent Herpignies, de concert, entre 4 et 5 heures. Une seconde attaque eut lieu de la part de l'ennemi, mais il paraît qu'elle n'avait d'autre but que celui de cacher le mouvement rétrograde que toute

l'armée faisait dans le même instant, et le prince de Kaunitz protégea en effet la retraite.

L'archiduc Charles avait attaqué, en avant de Fleurus, les troupes légères du général Lefevre, et les avait obligées à se retirer en arrière de ce village, sur les hauteurs retranchées occupées par la division.

L'Archiduc fit alors filer des troupes vers le centre et la gauche; mais, ayant trouvé partout une forte résistance, et éprouvé une perte assez considérable, ces troupes reçurent ordre de se retirer (1).

Enfin, à l'extrémité de la gauche des impériaux, le général Beaulieu avait d'abord repoussé, dans les premières attaques, l'avant-garde du corps de Marceau, entre la cense de Fays et les villages de Vansersée et de Velaine. Bientôt après, il s'était emparé de Baulet, de Vélaine et des avenues du bois du même nom. Alors, la droite de Marceau s'était retirée dans les bois de Copiaux, derrière les retranchemens qu'on y avait élevés, et où elle se défendit valeureusement jusqu'au moment où l'ennemi, ayant pénétré par la pointe du bois qui

(1) Cette attaque de l'Archiduc n'est pas du tout mentionnée dans une relation que j'ai lue, cela ne fait rien au fond, puisqu'il est vrai qu'une colonne se présenta devant Fleurus, et que ses efforts se confondirent bientôt avec les autres attaques de Beaulieu, lorsque le général Lefevre eut fait son mouvement à droite sur Lambusart.

conduit à la cense de la Maison-rouge, eut la facilité de tourner les retranchemens. Le mouvement rétrograde du corps de Marceau se fit avec désordre; l'infanterie se jeta dans Lambusart, et la cavalerie prit position derrière le village, où elle fut chargée par l'ennemi, et repoussée, avant d'avoir pu se former: elle se rallia néanmoins sous la protection de quelques pièces; mais les escadrons autrichiens la chargèrent de nouveau, et la culbutèrent sur l'infanterie, qui prit en désordre la route de Pont-le-Loup, pour y repasser la Sambre. Une partie de la gauche ne pouvant suivre la même direction, se replia aussi en désordre sur la division Lefevre, entre Lambusart et Campenaire.

Le général Lefevre avait soutenu avec la plus grande vigueur l'attaque sur Fleurus, jusqu'au moment où la retraite des divisions, aux ordres du général Marceau, menaça sérieusement son flanc droit. Le danger était pressant: il fallait se mettre à l'abri d'être tourné. Le général donna ordre aux corps qui combattaient à Fleurus, de se retirer par échelons dans les retranchemens du camp; il jeta des tirailleurs dans les haies et jardins de Lambusart, un régiment de cavalerie et les grenadiers de la division vinrent se former en potence depuis le village jusqu'au bois; ce point fut renforcé par quelques troupes, et par une batterie de douze pièces de l'artillerie du général Marceau.

On a vu que les corps de cette division, qui n'avaient pas repassé la Sambre, s'étaient repliés sur le général Lefevre; la précipitation de leur retraite avait jeté quelque désordre dans les troupes qui venaient à leur secours, et le général Beaulieu en avait profité pour pousser sa cavalerie jusqu'à la hauteur de Lambusart, où ayant été arrêté par la batterie dont on vient de parler, il plaça ses escadrons dans le vallon, à la droite du village, en les faisant soutenir par plusieurs corps d'infanterie. La cavalerie française, qui pendant ce temps, s'était ralliée, essaya de reprendre ce poste, et tenta une charge qui ne réussit pas.

Le général Schmerzing vint alors appuyer sa colonne à celle du général Beaulieu, et une partie des troupes de la 4e. colonne s'avança en même temps dans le défilé du côté de Lambusart, pour prendre ce village à revers: elles n'allèrent pas bien loin, car elles furent accueillies par un si grand feu de mitraille des batteries établies sur les hauteurs voisines, qu'elles durent se retirer précipitamment et avec perte.

Le village de Lambusart était devenu le point de mire de tous les efforts de Beaulieu, qui espérait, en s'emparant de ce poste, prendre le camp en flanc, et tourner la droite de l'armée. Il chercha à se donner une supériorité de forces qui lui garantît la certitude du succès, et par un mouvement de la droite sur la gauche, il se procura cet avantage.

Ce mouvement fut aperçu, quoiqu'il cherchât à le dérober, à la faveur d'un terrain coupé, et le général Jourdan envoya sur le champ une partie de la division Hatry, au secours de Lefevre.

Beaulieu comptait tellement sur le succès, qu'il commença par s'assurer des passages de la Sambre : ensuite ayant réuni toutes ses troupes, il attaqua Lambusart. La défense fut aussi vigoureuse que l'attaque; mais enfin le village fut emporté; ce succès n'eut pas, néanmoins, les suites que l'ennemi s'en était promises, car lorsqu'il voulut déboucher pour se former en avant, il se trouva arrêté par un feu terrible de mousqueterie, et inquiété de tous côtés par les troupes légères, qui se maintinrent avec opiniâtreté dans les haies et dans les jardins autour de ce village. Le général autrichien rebuté sur ce point, se contenta d'y laisser un grand nombre de tirailleurs, avec quelques pièces de canon, et de placer une forte réserve de cavalerie, de grenadiers et d'artillerie, en bataille en arrière du village. Le surplus de ses troupes fut disposé sur trois colonnes, et dirigé contre le camp. Elles tournèrent à quelque distance les haies et jardins; dans les intervalles des colonnes marchait une nombreuse artillerie. Le général Lefebvre ordonna de ne faire feu que quand les colonnes seraient à demi-portée : cet ordre fut exécuté avec tant de précision et de vivacité, que l'ennemi fut obligé de reculer. C'était-là le point décisif; il revint trois

fois à la charge avec le plus grand acharnement, mais il fut toujours repoussé. La dernière attaque fut la plus vigoureuse, l'artillerie tira si vivement de part et d'autre, qu'il était impossible de distinguer les coups; les obus enflammèrent les bleds et les baraques du camp; il semblait qu'on combattît au milieu d'une plaine de feu. Le général Lefevre sut profiter de cet événement pour dérober un mouvement à l'ennemi; il donna ordre à la seconde ligne des troupes du camp de se porter à sa droite en colonne d'attaque, et de marcher sur Lambusart. Pareil ordre fut donné aux corps qui avaient formé la potence, lors de la retraite de l'aile droite de l'armée; ces derniers prirent le village par sa droite, tandis que les autres l'attaquaient de front. L'ennemi, quoique surpris par cette double attaque, fit une longue résistance, et n'abandonna le poste qu'après un combat très-vif.

Pendant qu'on se disputait Lambusart, avec tant d'opiniâtreté, Beaulieu avait poussé un corps de cavalerie jusques vers Charleroi (*w w*), qu'il croyait débloquer; mais il fut mal accueilli par le canon de la place, alors servi par les français, et il fut fort heureux de pouvoir revenir.

Les choses en étaient là, au moment où le général Baulieu reçut l'ordre de se retirer par Sombref et Balatre, sur Gembloux.

On a vu, par cette relation, que les deux divisions de droite, aux ordres du général Marceau,

avaient été forcées de repasser la Sambre; que la gauche, sous Montaigu, avait quitté le champ de bataille, et repassé, presqu'en entier, la rivière; une partie du centre avait été forcée de prendre des positions en arrière. Il est vrai que les divisions des généraux Lefebvre, Championnet et Kleber se soutenaient encore avec vigueur; mais les colonnes avec lesquelles elles étaient engagées, avaient reçu l'ordre de se retirer.

Il est probable, que si les trois colonnes du prince d'Orange, au lieu de se retirer sur Forchies et Anderlues, se fussent liées avec celle de Quasdanowich pour attaquer Gosselies et Jumet, tandis que Kaunitz, l'archiduc et Beaulieu se seraient réunis contre Fleurus, la bataille eût été gagnée par les alliés; mais le prince de Cobourg, qui savait sacrifier 10,000 hommes pour sauver une bicoque, n'avait jamais su risquer un bataillon pour tenter de grandes entreprises contre des corps d'armée. Charleroi était pris, il crut qu'il fallait se retirer, et il en donna l'ordre au moment où un effort simultané de ses corps lui eût valu, et la victoire et Charleroi, qui n'était plus tenable.

Malgré toute l'incohérence des attaques, on voit, par l'état des affaires, entre trois et quatre heures du soir, que les Français allaient être forcés à repasser la Sambre; on peut juger ce qu'il en serait arrivé, si au lieu de commencer la bataille par

des colonnes décousues (1), les alliés avaient concentré leurs efforts ; la gauche, sous le prince d'Orange, appuyant au Piéton vers Thuméon et Gosselies, le centre sur Wagné et Fleurus, la droite sur Lambusart (cette ligne n'avait pas plus de trois lieues, et se rétrécissait bientôt à deux) : par cette disposition les Autrichiens n'auraient point eu la gauche de Jourdan à combattre, et ils auraient, dans tous les cas, sauvé leurs communications sur Louvain et Tirlemont, tandis qu'en portant leurs efforts sur la droite, vers Trassegnies et Fontaine-l'Evêque, ils pouvaient perdre toutes leurs communications.

Quoi qu'il en soit, le général Jourdan dut être enchanté que l'ennemi s'en allât au moment où la victoire semblait être pour le moins indécise, et il fit poursuivre la colonne de Kaunitz, qui couvrait la retraite, par le général Dubois, avec la réserve de cavalerie. Une charge eut lieu vers Saint-Fiacre ; les hussards autrichiens furent un peu vivement poussés, l'infanterie se forma en carré ; le prince de Lambesc avança avec les carabiniers,

(1) Les colonnes étaient trop éloignées, et n'opérèrent pas avec ensemble ; on voit que le prince d'Orange était déjà dans l'incertitude vers midi, que depuis dix heures jusqu'à deux Latour, fut engagé en plein, que Kaunitz ne faisait rien dans ce moment, et que ce dernier s'engagea fortement vers quatre heures, quand tous les autres corps étaient déjà en retraite.

et imposa aux escadrons français; qui en restèrent là. On a dit que cette charge avait décidé la victoire, et cela n'est pas exact; tout était déjà en retraite par ordre, lorsqu'elle fut tentée; elle n'aboutit qu'à faire tuer du monde; on fit peu de prisonniers; on prit quelques canons entre la cavalerie légère et la seconde ligne, mais ils furent repris.

L'armée française resta dans ses positions retranchées; celle de Cobourg se retira sur Nivelles, d'où elle porta un corps à Roeulx, le gros à Mont-Saint-Jean près de Braine-la-Leud, à l'entrée de la forêt de Soignes; la gauche vers Genape et Gembloux. La perte fut à peu près égale, on peut l'estimer de 4 à 5,000 hommes hors de combat de chaque côté.

Suite de la bataille de Fleurus. Faux mouvement de l'armée du Nord sur Bruges, et de l'armée de Sambre-et-Meuse sur Mons.

La perte de la bataille de Fleurus, quoique moins importante qu'on n'avait voulu la présenter, laissait néanmoins aux alliés peu d'espoir de se maintenir en Belgique. Les Français victorieux menaçaient alors, avec leurs plus grandes forces la ligne de la Meuse, qui conduit par Liége sur le Rhin, et il n'y avait qu'un effort général des deux armées de Cobourg et d'Yorck qui pût rétablir un

peu leurs affaires. Ce mouvement de réunion était difficile, puisque Jourdan pouvait le prévenir à Namur; il était d'ailleurs contraire au système lent et irrésolu des généraux alliés.

Au moment où Cobourg était parti de Tournay, Pichegru, après avoir mis Ypres en état de défense, s'était porté le 20 juin sur la Mendel. Clairfayt se retira sur Gand; le duc d'Yorck campa le 21 entre Oudenarde et Renaix, laissant une brigade à Tournay; le général Kray, qui était resté pendant si long-temps avec un corps d'observation inutile à Orchies, vint camper à Maulde.

Pichegru résolut alors d'obliquer à droite, de venir passer l'Escaut à Oudenarde, d'isoler ainsi Clairfayt de l'armée du duc d'Yorck, et de se lier à l'armée de Sambre et Meuse pour frapper ensemble des coups décisifs. Si ce projet a jamais existé, il était mieux conçu que tout ceux qui l'avaient précédé dans cette campagne; mais il ne fut point exécuté. L'armée du nord avait déjà campé le 25 juin à Crupshausen, le 26 juin à Northegem et Huisse; elle reçut ici l'ordre impératif du comité de salut public d'aller prendre Ostende, et de détacher 16,000 hommes sur l'isle de Walcheren. Ce mouvement, aussi peu militaire que celui de Dumourier sur la Hollande dans la campagne précédente, fut, sans contredit un malheur, à l'époque où la réunion de 200,000 hommes victorieux, pouvait faire présumer bien d'autres résultats

que l'occupation d'une ville ouverte. Il exposoit même à faire perdre le fruit de tous les succès antérieurs, si les alliés, éclairés par leurs fautes, avaient donné une direction centrale à toutes leurs armées de Clairfayt, d'Yorck, d'Orange et de Cobourg, afin d'attaquer Jourdan, et de l'isoler pour toujours de l'armée du Nord.

Conformément à cet ordre, l'armée prenant une direction divergente, remonta vers Deynse le 30 juin, et arriva le premier juillet à Bruges, que Moreau occupait déjà depuis le 29 juin; l'avant-garde entra à Ostende sans coup férir, comme l'on pouvait bien s'y attendre.

Les divisions de gauche (Moreau et Michaud) furent destinées ensuite à garder la West-Flandre, et à faire le siége de Nieuport et de l'Ecluse. Le centre et la droite étaient plus que suffisans pour suivre le duc d'Yorck, qui était toujours dans sa position de Renaix; Clairfayt réuni au corps de Moira, était en arrière de Gand. La position générale des alliés suivait de là, par deux corps de communications, sur Tournay et Maulde, jusqu'à la rivière de Haine; le prince d'Orange était à Mons; le gros de l'armée autrichienne à Mont-Saint-Jean, vers Braine; Beaulieu et Quasdanowich à l'extrême gauche, vers Sombref et Gembloux, jusqu'à la Sambre.

Les genéraux coalisés sentant combien il était peu probable de pouvoir se maintenir dans une

ligne aussi morcelée et aussi étendue, se réunirent le premier juillet au quartier-général de Braine-la-Leud, et décidèrent que l'on se resserrerait pour couvrir Bruxelles. Les Hanovriens sous le général Walmoden, formant la droite, devaient venir s'appuyer à Termunde. Le duc d'Yorck avec les Hessois et les Anglois à Asche; le général Clairfayt devait camper à Bodeghem; le prince d'Orange devait marcher à Tubize près de Hall. L'armée principale devait rester à son camp de Mont-Saint-Jean, et Beaulieu conservait aussi ses positions.

Les alliés avaient trouvé là un triste remède aux revers multipliés qu'ils avaient essuyés. Le seul moyen qu'il y aurait eu de tenter quelque chose après la bataille de Fleurus, était de profiter de la marche de Pichegru sur Bruges, pour opérer une concentration en masse, et attaquer Jourdan avec toutes leurs forces réunies. Ce n'était pas en prenant une position moins étendue, mais néanmoins toujours trop morcelée, et en restant en place par détachemens, que l'on pouvait espérer de remédier à dix défaites.

Dans le fait, ce projet qui devait être exécuté le 5 juillet, ne le fut qu'en partie ; on ignore ce qui y mit obstacle ; il est à présumer que ce furent les mouvemens des Français. Il est assez singulier qu'une armée en présence de l'ennemi, fasse, le premier juillet, des projets de mouvemens pour le 5. Cette monstruosité militaire est encore un des

mille inconvéniens des divisions isolées et des lignes étendues; il faut que le temps fixé pour l'exécution, soit assez reculé, pour que toutes les parties de l'armée puissent en recevoir l'ordre et y concourir : dans cet intervalle l'ennemi fait des mouvemens qui changent toutes les combinaisons, et s'il est conduit par un général habile, ou même par un général qui n'ait que du coup-d'œil, l'armée peut être prise en défaut et battue partiellement.

Au moment où les alliés faisaient ainsi de beaux projets, Jourdan se mettait en marche pour profiter de sa victoire de Fleurus ; mais au lieu de porter ses efforts sur le point principal par sa droite, il porta une grande partie de ses forces sur sa gauche. Un mouvement combiné eut lieu sur Mons le premier juillet ; les divisions des généraux Kleber et Lefebvre marchèrent à Marimont, les Autrichiens qui étaient en forces à Roeulx, aux ordres du général Davidowich, se portèrent au-devant du genéral Lefebvre, qui les força, après un combat très-vif, à lui abandonner les hauteurs de Bracquignies.

En même temps le géneral Scherer, qui était resté jusqu'alors aux environs d'Avesnes, s'avança par la rive gauche de la Sambre, et attaqua le prince d'Orange posté sur le mont Palissel à la droite de Mons. Il fit cette attaque de concert avec la division de Montaigu, que Jourdan y fit marcher par la chaussée de Binch. Le mont Palissel fut em-

porté à la baïonnette par ces deux divisions, tandis que le général Favreau, avec une grande partie de la garnison et des troupes du camp retranché de Maubeuge, marchait lui-même sur la ville de Mons, où son avant-garde entra à huit heures du soir.

La jonction fut alors effectuée avec les deux divisions aux ordres du général Kleber, qui y arrivèrent aussi après avoir forcé les bois d'Havré. Le prince d'Orange se retira assez en ordre sur Soignes et ensuite sur Hall.

Le même jour, une partie de la division Morlot chassa l'ennemi de Seneff sur le chemin de Nivelles à Binch. Le général Marceau repoussa les avant-postes de Beaulieu sur Gembloux, et Championnet se porta entre Marbaix et Genape.

Le combat du mont Palissel et la prise de Mons forcèrent les petits détachemens des alliés d'évacuer Saint-Amand, Marchienne, Cateau-Cambresis, et les autres postes qu'ils occupaient encore dans le département du Nord. Alors Condé, Valenciennes, le Quesnoy et Landrecies furent livrées à leurs propres forces. Afin de profiter de cette circonstance, le général Pichegru avait donné l'ordre au corps du général Osten, qui se trouvait à Tournay, de s'approcher des quatre places dont on vient de parler, pour en faire l'investissement, conjointement avec les troupes qui étaient restées au centre sous les ordres du général Ferrand. On s'approcha du Quesnoy et de Landrecies, dont le siége fut

commencé : quelque temps après, les troupes du camp de Maubeuge achevèrent l'investissement de Valenciennes et de Condé. Le général Scherer eut le commandement de toute cette armée de siéges.

Combats à l'extrême droite sur la Sambre. Retraite des alliés sur Bruxelles et Louvain. Réunion des deux armées françaises à Bruxelles.

Des combats journaliers eurent lieu aux avant-gardes de la droite, pendant que Jourdan employait des forces si imposantes sur sa gauche, pour chasser de Mons un corps qu'on auroit dû chercher à y attirer, afin de rendre sa perte d'autant plus certaine. Les généraux Beaulieu et Quasdanowich, campés vers Gembloux, tenaient Sombref, et couvraient les routes de Namur et la ligne de la Meuse. Il avaient repoussé toutes les tentatives de la droite de Jourdan, qui n'était pas soutenue : c'étoit contre eux qu'il aurait fallu diriger cinq divisions, et non sur le prince d'Orange.

Le retour des divisions de Kleber et de Lefebvre sur Nivelles, permit de donner plus de forces aux démonstrations sur ce point. Le prince de Cobourg sentit enfin qu'il fallait songer à soutenir ses communications; il quitta le 6 juillet le Mont-Saint-Jean près de Braine-la-Leud, et vint camper à Corbaix pour se rapprocher de Beaulieu et de la

Meuse; le prince d'Orange vint de Hall, remplacer l'armée dans son camp, où il fut attaqué en arrivant. Dans cette journée on se battit encore sur plusieurs points; mais les Français commirent toujours la faute de se porter sur des rayons divergens. L'arrière-garde des Autrichiens, inquiétée par la cavalerie du général Dubois, et par la division Lefebvre, fut repoussée de Nivelles, Beaulers et Lillois; elle tint un peu en avant de Braine-la-Leud, où elle se réunit au prince d'Orange : malgré cette jonction elle en fut également chassée après un combat très-vif et une canonnade qui se prolongea jusqu'à Watreloo.

Le général Championnet fut moins heureux, il eut de la peine à se soutenir à Marbaix. La droite, composée des divisions Hatry et Meyer, repoussa les postes que Beaulieu avait conservés à Sombref, Balatre et Wagné, pour ainsi dire sur le champ de bataille de Fleurus.

On fit encore ce jour là l'opposé de qu'on aurait dû faire; il était bien inutile de courir sur la gauche pour suivre l'arrière-garde autrichienne à Braine-la-Leud, les divisions Kleber, Lefebvre, Championnet, Morlot, Dubois, Montaigu, Hatry et Marceau, auraient dû se diriger à droite sur Gembloux, et accabler Beaulieu. S'ils avaient réussi, l'armée eût couru de gros risques, car elle n'aurait pu regagner la Meuse qu'en se faisant jour. Cette vérité prouve le mauvais emploi des forces de Pi-

chegru, qui couraient dans la Flandre maritime, lorsqu'elles auraient dû venir appuyer Jourdan, pour décider une manœuvre d'une aussi grande importance.

Le 7 juillet le combat se renouvela sur tout le front avec plus de succès, mais toujours sur une ligne un peu étendue, et pas assez renforcée au point décisif. Cependant Beaulieu, menacé d'être débordé par sa gauche, et coupé de Namur, céda Sombref aux généraux Hatry et Meyer, et se retira d'abord sur Gembloux, et ensuite sur Hotomont. Le prince d'Orange, battu à Mont-Saint-Jean, fut forcé à se retirer par la forêt de Soignes sur Bruxelles. Alors la grande armée de Cobourg quitta son camp de Corbaix pour en prendre un à Louvain et Judoigne. Le 9 juillet le quartier-général fut établi à Tirlemont.

Tandis que tous ces événemens dérangeaient le plan que les généraux alliés avaient formé pour resserrer leur ligne de defense, le duc d'Yorck qui n'avait point reçu d'avis contraire, avait exécuté le mouvement projeté, et avait marché le 3 juillet à Grammont sur la Dender, et le 4 à Ninove. Clairfayt était parti de Gand par suite du même plan, et s'était porté à Alost. Le 6, le duc d'York campa à Asche.

Après les mouvemens rétrogrades des impériaux, les dispositions faites à Braine-la-Leud n'etaient plus exécutables. On résolut donc de prendre une

ligne de défense derrière la Dyle; Cobourg, à cet effet, s'était porté le 9 à Louvain et Tirlemont, comme nous l'avons déjà dit; le prince d'Orange évacua Bruxelles, et se dirigea sur Malines avec ses troupes hollandaises seulement; il campa derrière la Dyle à Rymenam; le général Kray en intermédiaire avec les Autrichiens.

Le duc d'Yorck, ayant appris le 7, la défaite du prince d'Orange à Mont Saint-Jean, partit dans la même nuit d'Asche, et marcha à Semps. Dans la nuit du 8 au 9, il traversa la Dyle et Malines pour venir camper en trois divisions à Conticq, Lendt et Liers. Clairfayt avait suivi ce mouvement, et se réunit peu après à l'armée autrichienne, à Tirlemont.

Le 9 juillet, l'armée du Nord partit de Gand pour venir à Erembodeghem près d'Alost; des détachemens de son avant-garde entrèrent dans Bruxelles, quoique l'ennemi n'eût pas entièrement évacué cette ville. Le général Leval, détaché de la division Montaigu, de l'armée de Sambre et Meuse, y était entré en même temps; et le 10, la division du général Montaigu s'empara entièrement de la ville.

Le 11 juillet, l'armée du Nord, venant d'Asche, campa derrière le canal de Wilvorden, à la gauche de Bruxelles, où Pichegru établit son quartier-général. Jourdan prit le sien à Nivelles, et les deux armées se trouvèrent réunies en ligne, la gauche à Wilvorden, le centre à Bruxelles et la droite vers Namur.

La réunion de forces aussi imposantes, (qui aurait dû être effectuée depuis si long temps par un mouvement de l'armée du Nord sur Maubeuge) devait faire présager de grands événemens. Il est vrai qu'il n'était plus temps pour frapper des coups décisifs, puisque Cobourg, ayant gagné Tirlemont, pouvait prévenir l'armée française à Liège, et sauver au moins ses communications. Cependant les ennemis avaient pris une direction divergente, les Anglais, Hanovriens, Hessois et Hollandais sur Malines, les Autrichiens sur la Meuse; on pouvait donc espérer d'écraser successivement ces armées, dès-lors beaucoup trop faibles pour résister à une semblable masse centrale, victorieuse depuis trois mois.

Le génie du mal prévalut encore une fois, et au grand étonnement de tous les militaires, la séparation des deux armées fut décidée à l'instant où elles se réunissaient. On ne peut pas savoir si Pichegru eût fait un très-brillant emploi de ses forces; mais il est de fait que cette séparation fut ordonnée contre son gré.

Nous terminerons ici la première période de cette campagne mémorable de 1794, qui épouvanta l'Europe, détruisit une coalition formidable, et jeta les premiers fondemens de la supériorité que la nation française acquit depuis cette époque sur ses voisins.

CAMPAGNE DE 1794, EN BELGIQUE.

SECONDE PÉRIODE.

CHAPITRE XVIII.

Position des alliés derrière la Dyle. Combats de Malines et de Louvain. Les armées prennent une direction plus divergente. Les Anglais couvrent le Brabant hollandais, que Pichegru envahit. Les Autrichiens prennent position sur la Meuse, et sont forcés de la quitter. Combat sur l'Ourte et la Röër. L'armée impériale repasse le Rhin.

La série de revers que les alliés venaient d'éprouver, et qu'ils n'avaient que trop mérités, par les fautes politiques et militaires qu'ils commirent depuis la bataille de Nerwinden (avril 1793) jusqu'à celle de Fleurus, avait augmenté la mésintelligence entre les généraux, en établissant un point de divergence dans leurs intérêts.

Les Anglais, et le prince d'Orange voulaient couvrir la Hollande, et les Autrichiens songeaient à se rapprocher de Cologne et de Coblence, où

étaient leurs seules communications avec la Basse-Allemagne. Il paraît qu'on avait résolu d'abandonner les Pays-bas, qui avaient déjà coûté tant d'hommes, et qui, dans le fait, offraient une ligne d'opérations entièrement à l'avantage des Français.

Mais les Anglais et leurs alliés ne songeaient pas, qu'aucune position défensive n'est tenable à la longue, quand on est, pour ainsi dire, adossé à la mer : ils ne pensaient pas non plus que le seul moyen d'empêcher les Français de s'aventurer dans les inondations et les marais du Brabant hollandais, était de conserver une masse formidable sur la Meuse et la Sambre, vers Namur; afin de menacer leur ligne par sa droite, et de la culbuter en détail à la mer, si elle ne renonçait pas à la double entreprise de faire face à la Meuse et de courir en Hollande. Au lieu de saisir les avantages d'une retraite en masse vers Namur, on la fit excentrique; Bulow n'eut pas mieux opéré!

Le prince d'Orange s'était réuni, comme nous l'avons dit, à l'armée d'Yorck, qui se trouva alors forte de 50,000 hommes, et chargée de couvrir le Brabant. Clairfayt s'en sépara avec les troupes autrichiennes, et fut rejoindre l'armée impériale à Louvain.

La position que les deux armées coalisées avaient prise, ne valait pas mieux que toute position occupée par des détachemens à poste fixe, avec un

but défensif. Elle ne pouvait tenir contre aucune tentative des grosses masses de l'ennemi, sur le centre ou l'extrême gauche de cette ligne (1). Elle commençait vers Anvers, suivait la Dyle par Malines, remontait par Louvain et Tirlemont jusque vers Namur, que Beaulieu couvrait encore.

Ce beau cordon à la Lascy, n'avait pas moins de 24 lieues, et les troupes y étaient réparties en six corps : on peut juger ce qu'elles seraient devenues, si Pichegru et Jourdan eussent accablé le prince de Cobourg à Louvain, avec 150,000 hommes, et qu'après avoir rejeté ses débris sur Mastricht, ils eussent fait marcher ensuite 90,000 hommes pour passer la Nethe, entre Liers et Herrenthals. L'armée d'Yorck eût été infailliblement enfermée entre cette masse et Anvers; on ne rembarque pas facilement 40,000 hommes, surtout lorsqu'on ne s'y attend point, et que l'on n'a aucune flotte prête pour une semblable opération.

La position particulière du duc d'Yorck, ne valait pas mieux que celle de l'ensemble : il tenait en 3 camps, sa gauche à Liers, la droite à Conticq; le corps de Moira était isolé à Waerlos; les Hessois compromis à Malines; les Hollandais, bien plus en l'air encore, campèrent vers Rymenam, et dé-

(1) La droite appuyée à la mer, n'offrait aucune bonne chance d'attaque, que par suite de succès déjà remportés au centre : alors elle pouvait être bien compromise.

fendaient le passage du canal de Louvain, par une chaîne de postes aussi inutile que dangereuse.

Malgré la faute que les Français commirent, d'isoler leurs deux armées et de ne donner aucun grand but à leurs mouvemens, le résultat fut celui que l'on pouvait attendre du plus faux des systèmes. L'armée du Nord passa le 13 juillet le canal de Wilvorden, se dirigea sur Malines, et campa devant cette ville, (à Hombeck). Le 15 juillet, elle attaqua les Hollandais derrière le canal de Louvain. Soit qu'ils sentissent leur position aventurée, tandis que les Anglais étaient campés tranquillement à six lieues plus loin, soit qu'ils eussent peur de la masse qui les attaquait, et de l'audace des troupes françaises, les Hollandais ne tinrent point, et se retirèrent avec précipitation derrière la Nethe, jusques vers Nylen.

Le général Dalwig, qui commandait les Hessois à Malines, quoique tourné par sa gauche, fit une retraite honorable, par le pont de Waelheim; il aurait dû être coupé et enlevé, si le général français avait su profiter de sa supériorité. Dans le fait, si Pichegru connaissait la position de l'ennemi, il n'est pas excusable de n'avoir pas fait passer sa gauche à Battel, et sa droite vers Muysen. Les Hessois eussent été prévenus à Waelheim, et les Hollandais, isolés d'Yorck, n'auraient pas pu regagner Liers et la Nethe.

L'armée française prit position vers Malines.

Dalwig, réuni à Moira, garda le passage de la Nethe; les Hollandais le couvrirent vers Bevel; les Anglais restèrent à Conticq. La lignc était encore trop longue pour pouvoir résister à une attaque de l'ennemi, s'il en avait formé une bien combinée.

Les 16 et 17, l'armée du Nord tenta de passer la Nethe; mais elle commit la faute de le faire vers Waelheim et Rosendaël. En jetant un coup d'œil sur la carte, on verra que les Français étant maîtres de Malines, le 15, la position du duc d'Yorck était des plus mauvaises, et que Pichegru, en marchant dans la même nuit vers Liers, aurait pu attaquer cette ville le 16 au matin, culbuter la gauche d'Yorck, et se former, la droite à Montril, la gauche à Liers, pour enfermer les Anglais entre la masse de ses forces et l'Escaut, sans qu'il existât pour eux un seul moyen de salut. En supposant que la moitié du corps du duc d'Yorck, campé à Conticq, eût pu se sauver à Anvers, on conviendra, du moins, que Moira et Dalwig, postés à Waerlos, à Duffcl et à Waelheim eussent été perdus.

Au lieu de cela on s'amusa à tirailler inutilement sur le front des Hessois, et à canonner tout le jour pour ne rien faire. On resta 8 jours dans une inaction complète, sous le prétexte d'organiser le service des vivres, lorsqu'il eût suffi de 24 heures pour anéantir l'armée anglaise. Il est étonnant qu'on ait pu donner un motif semblable dans le

pays le plus fertile de l'Europe ; il semble plus probable que la mésintelligence des généraux entre eux, et celle du gouvernement avec les généraux, fut la véritable cause de cette inaction.

La faute de Pichegru devint bien plus étonnante, par la retraite singulière que le corps hollandais fit une seconde fois. Ce corps partit inopinément, le 17 juillet, de sa position de Nylen, et se retira sur la petite Nethe, d'où il décampa ensuite jusqu'à Osterhout, sous Breda, laissant les Anglais en l'air, vers Conticq, Waerlos et Duffel. Si Pichegru avait su en profiter, il les eût sans doute coupés et accablés : il suffisait, pour y réussir, d'exécuter un mouvement rapide le 18. Au lieu de cela, on n'alla camper que le 23 juillet, entre Liers et Heist-op-dem-berg, sans doute lorsqu'on apprit que le duc d'Yorck était déjà parti le 22, pour se retirer par Anvers sur Breda : les Français entrèrent le 24 dans Anvers et dans sa citadelle, qu'ils trouvèrent évacuée.

De son côté, l'armée de Sambre et Meuse n'était pas restée dans l'inaction. Le jour même où Pichegru avait pris Malines (15 juillet) Jourdan marcha avec le centre sur Judoigne : Kleber, avec trois divisions de l'aile gauche, se porta sur Louvain. Ces attaques avaient été précédées par la marche de l'aile droite sur Namur (le 13 juillet).

Beaulieu ayant pris la place de chef de l'état-major général, l'aile gauche des autrichiens était alors commandée par le comte de Latour. Ce général envoya des renforts à Namur, mais le bombardement de cette ville démantelée força les Autrichiens à l'évacuer le 16.

L'attaque sur Louvain n'eut pas moins de succès; l'avant-garde de Cobourg y avait pris la position connue de la montagne de Fer, où elle était soutenue par l'aîle droite de l'armée. Après un combat assez vif, la position fut forcée; l'ennemi se reploya sur Tirlemont, où une partie de l'armée impériale était restée tranquille durant tous ces combats.

Alors Cobourg, menacé par la droite de Jourdan, qui, de Namur, pouvait le prévenir à Liége, décidé d'ailleurs à se séparer de l'armée combinée Anglo-Hollandaise, prit le parti de repasser la Meuse à Mastricht, Reckem et Stockem. Le corps de Latour couvrit ce mouvement, et passa la Meuse à Liége et à Viset.

Jourdan le suivit sur Liége et sur Tongres, s'empara le 27 juillet de ces deux villes. Les habitans de Liége s'étant armés contre les Autrichiens, il ne fut pas difficile de l'occuper ; mais on ne put pas s'emparer du pont sur la Meuse ; la gauche de l'armée ennemie, qui s'était retranchée sur les hauteurs de la Chartreuse, le défendit avec opiniâtreté, et jeta même des bombes dans plusieurs quartiers de la ville.

Les armées françaises restèrent quelque temps dans ces positions, la gauche à Anvers, la droite à Liége. Il serait difficile d'expliquer pourquoi elles ne profitèrent pas de leur grande supériorité, pour former quelque tentative importante sur l'une ou l'autre des armées alliées : on a prétendu que c'était crainte de trop s'éloigner du corps qui était occupé à faire des siéges ; cela ne peut pas être, car ce corps, délivré de toute espèce d'empêchement, suivait fort tranquillement ses travaux, et les moyens de les assurer encore mieux, étaient justement de repousser l'ennemi plus loin.

Les Autrichiens gardaient la Meuse, leur extrême droite vers Ruremonde, le centre à Mastricht; la gauche à la Chartreuse de Liége, et sur l'Availle, les Anglais avec les Hollandais campaient derrière Breda et Osterwick, ayant un corps à Eindhoven, pour conserver des communications avec l'armée impériale.

Tandis que les armées françaises repoussaient ainsi l'ennemi, le centre aux ordres du général Scherer, prit, après des simulacres de siége, les villes de Landrecies et du Quesnoy : il continuait à bloquer Condé et Valenciennes.

Dans le même temps, Moreau agissait dans la Flandre maritime ; Nieuport se rendait à lui le 18 juillet. Après la prise de cette place, on résolut le siege de l'Ecluse ; mais pour l'investir il fallait occuper l'isle de Cassandt, opération qui offrait de

grands obstacles. On ne pouvait arriver dans cette île que par une digue étroite, inondée de tous côtés, et défendue par une batterie de 14 pièces de canon, ou en établissant des ponts; mais le général Moreau n'avait point de pontons, et ses ressources se bornoient à quelques petits batelets. L'audace des soldats suppléa à tout; les uns se jetèrent à la nage, d'autres dans des batelets, et malgré le feu de l'ennemi, ils abordèrent dans l'île, et s'en emparèrent avec deux cents prisonniers, 90 pièces de canon et quantité de munitions de guerre.

Inaction des armées pendant le mois d'août. Positions depuis Anvers à Liége. Affaire de Boxtel.

Nous avons laissé les armées françaises en position; celle du nord vers Anvers; celle de Sambre et Meuse vers Liége et Saint-Tron.

Le duc d'Yorck campait à Osterwick sous Breda. Le général Clairfayt prit le commandement de l'armée impériale après le départ du prince de Cobourg (28 août). Le système des cordons défensifs n'avait pas quitté cette armée en même temps que son général; elle resta divisée sur une longue ligne; sa droite était près de Ruremonde; le centre était vers Mastricht; la gauche, aux ordres du général Latour, avait ses forces princi-

pales à la Chartreuse, une division couvrait l'Ourte et l'Availle vers Emeux et Sprimont.

Le mois d'août se passa ainsi sans grands événemens. Dans les premiers jours de ce mois, le duc d'Yorck avait formé le projet de marcher sur la Meuse; il s'était déjà mis en route pour Bois-le-Duc. Ce plan était sage; mais il survint quelques incidens, qui lui en firent substituer un autre qui n'avait pas le sens commun : le duc influencé sans doute par le faux intérêt de l'Angleterre, résolut de faire une diversion par la Zélande pour chercher à dégager l'Ecluse : l'accessoire l'emporta encore une fois sur le point décisif, mais heureusement pour l'honneur du duc et le salut de cette division, le projet ne fut pas exécuté.

On a prétendu d'un autre côté que le général Pichegru, fatigué de son inaction, voulait s'avancer sur le territoire des Provinces-Unies, pour assiéger Breda, et qu'il en fut empêché, parce que l'armée de Sambre et Meuse n'avait point encore chassé les Autrichiens des rives de la Meuse : on donna aussi pour excuse, que l'administration des vivres était si mal organisée, et faisait si mal son service, que depuis le départ de Gand on tirait encore le pain de Lille, d'où il arrivait à demi-pourri. C'était la faute du général si l'armée mourait de faim, au milieu de l'abondance, et si de pareils obstacles étaient en effet les seuls motifs qui pussent le forcer à laisser passer les momens les plus favorables pour

les opérations. Enfin, on prête à Pichegru la combinaison d'un plan qui eût fait oublier les fautes antérieures. Après avoir laissé un petit corps pour couvrir Anvers ou observer l'armée anglaise, l'armée du nord devait se porter à Ruremonde et Venlo, descendre ensuite la Meuse, combattre l'armée combinée Anglo-Hollandaise, et empêcher sa réunion avec les Autrichiens; en même temps l'armée de Sambre et Meuse devait laisser un corps de troupes devant Mastricht, passer la Meuse au-dessus de Liége, attaquer la gauche de l'armée autrichienne, traverser ensuite l'Ourte, pour se diriger par Verviers et Herve.

En exécution de ce projet, l'armée du nord était partie le 20 août des environs d'Anvers, pour marcher à West-Moll, le 21 à Moll, entre Herrenthals et Liers; mais elle ne put avancer davantage dans cette direction, faute de pain. Indépendamment de ces obstacles, l'armée de Sambre et Meuse trouva alors de l'impossibilité à passer l'Ourte (1). Dès-lors, la marche sur la Basse-Meuse devenant inutile, Pichegru s'arrêta au plan de se rapprocher de l'armée anglaise pour la combattre, sans cependant s'éloigner trop d'Anvers, à cause de la difficulté des subsistances.

(1) Comment put-on prétexter qu'il y avait impossibilité à passer l'Ourte, puisqu'on ne l'avait point encore tenté, et qu'on la passa avec tant de succès le 15 septembre?

Si le premier plan a réellement existé, il était bien conçu : mais les obstacles que l'on prétexta, sont de nature à pouvoir en faire douter; il serait étonnant que dans un pays semblable, on se soit arrêté à quelques rations de pain pour empêcher l'anéantissement des armées ennemies. Cela ferait d'ailleurs bien peu d'honneur à l'étendue des vues et du caractère de ces généraux.

Quoi qu'il en soit, l'armée du nord reprit sa direction sur le Brabant, elle vint camper le 24 août à Turnhout et à Meerle près de Hoogstraten, à la droite de la petite riviere de Merck. Aussitôt le duc d'Yorck, replia son armée sur Bois-le-Duc, et la fit camper le 30 août derrière l'Aa, laissant le général Hammerstein aventuré sur la Dommel, et abandonnant ainsi Breda à ses propres forces. L'armée hollandaise resta à Ramsdonck, et tint une ligne défensive, depuis Gertruidemberg jusqu'à Heusden, sans doute pour couvrir les frontières, car cette armée ne parut plus en campagne, et le prince d'Orange ne tarda pas à établir son quartier-général à Goreum (1). Ainsi 25,000 hommes qui

(1) Tandis que depuis deux mois, il était évident que la Flandre serait évacuée, et que le théâtre de la guerre allait se porter dans le Brabant hollandais, le Stadthouder, qui avait 51 bataillons et 97 escadrons sur pied, n'en avait pas la moitié à l'armée alliée, et le reste était dans l'intérieur, ou en garnison dans les places, à 30 lieues du théâtre

auraient pu se réunir au duc d'Yorck pour décider des opérations offensives, allèrent s'enterrer derrière la ligne formée par l'embouchure des fleuves et par une chaîne de forteresses pour lesquelles on n'avait rien à redouter.

Les François sentirent enfin la faute qu'ils avaient commise, en ne réunissant pas leurs efforts contre l'armée autrichienne, sur la Meuse, et en la laissant se rétablir dans cette position ; puisqu'on ne pouvait pas faire un pas en avant, tant qu'elle y serait restée, à moins de s'exposer à la même faute qui avait coûté toute la Belgique à Dumouriez dans la campagne précédente. D'après ces considérations, le général Pichegru se borna à suivre l'armée anglaise, pour empêcher sa jonction avec les Autrichiens, tandis que l'armée de Sambre et Meuse attaquerait l'aile gauche de ces derniers.

Conformément à ce plan, l'armée du nord partit de Meerle, près de Hoogstraten, le 14 septembre. Pichegru envoya beaucoup de cavalerie sur les derrières de Breda, afin de donner de l'inquiétude au duc d'Yorck, et de lui faire prendre le change;

de la guerre. Ce qui était à l'armée d'Yorck, s'en sépara au moment où on aurait dû le renforcer. C'est la conduite ordinaire des gens qui ont peur; ils ne veulent jamais comprendre, que le moyen d'éviter des dangers, c'est d'aller combattre les forces qui pourraient en faire courir, si on les laissait opérer.

il marcha ensuite le 10 à Riel et Gilse; le 11 à Osterwit et Morgest.

L'armée se disposait, le 4, à prendre une position sur la Dommel, lorsqu'elle rencontra à Boxtel, la chaîne des postes hanovriens, hors de portée d'être soutenue par l'armée, comme nous l'avons dit. Cette position était couverte par la Dommel, ruisseau très-encaissé, dont tous les ponts étaient rompus : ces obstacles ne firent qu'irriter les soldats, ils se jetèrent partie à la nage, partie sur des madriers, abordèrent sur la rive opposée, et forcèrent l'ennemi à se retirer en désordre. Deux bataillons hessois qui tinrent un peu plus long-temps, furent tournés, enveloppés et forcés à mettre bas les armes.

Le duc d'Yorck qui campait derrière l'Aa, et laissait toujours battre son avant-garde, à quelques lieues de lui, voulut reconnaître si toute l'armée française était présente sur la Dommel, et fit marcher le lendemain le général Abercrombie avec 10 bataillons et quelques escadrons pour se rapprocher de cette rivière. Peu s'en fallut que ce général ne donnât au milieu de l'armée de Pichegru, qui marchait en même temps sur Oldenrode; il fit sa retraite avec précipitation, et arriva sans perte sur l'Aa.

Ces deux actions valurent 1500 prisonniers, et firent honneur au courage des troupes françaises mais dans le fond, elles ne signifiaient rien, c'était

une échauffourée d'avant-postes. Le duc d'Yorck n'en prit pas moins la singulière résolution d'évacuer la rive gauche de la Meuse ; il partit dans la soirée même du 15, laissant les places importantes de Berg-op-zom, Breda et Bois-le-Duc, livrées à leurs propres forces; il vint d'abord camper à Wichem entre Grave et Nimègue, et ensuite sur les hauteurs de Mook.

Le 15 septembre, l'armée française se porta jusqu'à la rivière d'Aa; on a assuré que le défaut de connoissance du pays, et l'extrême fatigue des troupes empêchèrent de chercher à resserrer le duc d'Yorck au passage de la Meuse, qu'il devait exécuter avec un grand attirail à la proximité d'une armée entreprenante; mais cela n'est pas exact; il pouvait toujours faire ce passage sous la protection de la place de Grave. Plusieurs colonnes s'étant aussi égarées, l'armée française fut obligée de séjourner les 15 et 16, pour se rassembler et pour reconnaître le terrain. Le 18; elle campa derrière l'Aa, près de Boersdonck, et le 19 à Dinter.

Sur ces entrefaites, la division envoyée pour l'expédition contre l'île de Walcheren, rejoignit l'armée du nord ; la forteresse de l'Ecluse fut obligée de se rendre le 25 août, et les troupes du siége qui avaient beaucoup souffert, furent envoyées à Bruges, à Gand et autres villes voisines pour s'y reposer.

Valenciennes et Condé capitulèrent les 26 et 27 août, et les corps qui s'étaient emparés de ces places, rejoignirent aussi les armées. La brigade Osten marcha à celle du nord; la division de Scherer à celle de Sambre et Meuse.

Opérations sur la Meuse et la Roër.

L'armée de Sambre et Meuse avoit été dans l'inaction pendant tout le mois d'août. On a assuré que c'était parce que Jourdan avait dû porter des renforts à l'armée de la *Moselle*, qui dans cet intervalle avait pris une attitude menaçante, en s'emparant de Trèves, et faisant craindre de se porter sur Bonn et Coblence avant l'armée impériale. J'ignore si cet envoi de renforts eut réellement lieu, mais j'ai des raisons d'en douter; cela rendrait au reste la conduite des généraux coalisés d'autant plus repréhensible, car ils auraient dû, dans ce cas, faire rejoindre le duc d'Yorck sur la Meuse vers Mastricht; livrer, de concert, une bataille sur cette ligne, pendant l'absence d'une partie des forces de Jourdan : si les alliés eussent été victorieux, les Français pouvaient être ramenés jusqu'à Charleroi, ce qui aurait non-seulement sauvé la Hollande, mais qui eût peut-être compromis les troupes restées au-delà de la Dyle. On pouvait ne pas réussir, mais c'était le seul remède au mal qui menaçait les alliés, et ils risquaient

bien moins qu'en restant séparés, et toujours réduits au systême des cordons défensifs.

Jourdan ayant été renforcé par la division Scherer, et devant exécuter le mouvement combiné avec l'armée du nord, pour faire quitter la Meuse aux Autrichiens, les attaqua les 17 et 18 septembre.

La position était étendue, comme nous l'avons déjà dit, elle tenait depuis Ruremonde jusqu'à Sprimont et Esneux; une avant-garde aux ordres de Kray était restée sur la rive gauche de la Meuse, pour couvrir Mastricht. Le 17, la gauche des Français fit de fortes démonstrations sur le centre et la droite des impériaux, jusques vers Stockem. Kray, repoussé sous le canon de Mastricht, fut renforcé par Clairfayt et reprit sa position : c'était tout ce que les Français pouvaient desirer.

Le 18, la droite et le centre de Jourdan attaquèrent avec des forces supérieures l'extrême gauche ennemie, aux ordres des généraux Alvinzy et Latour, qui se trouvait morcelée à la Chartreuse de Liége, sur l'Ourte et sur l'Availle : la droite composée des divisions Scherer, Marceau et Bonnet, était forte de 42 bataillons et 20 escadrons, elle avait passé la Meuse à Namur et Huy, pour gagner l'extrême gauche des impériaux.

Le 13 septembre, le passage de l'Ourte fut forcé à Durbui et Comblaine-au-pont. Le 18, à la pointe du jour, les Français passèrent l'Availle

sur quatre colonnes, depuis le bourg de ce nom jusqu'à Esneux, tandis que le reste de l'armée inquiétait le centre et la droite des Autrichiens, comme nous l'avons dit. Ce mouvement était bien conçu, il établissait une force supérieure sur le point qui était en même temps le plus décisif et le plus faible par la division des forces ennemies: il eut le résultat qu'on devait s'en promettre, et il en aurait eu même davantage, si on avait appuyé encore plus en masse par la gauche dans la journée du 18.

Les corps autrichiens furent cependant successivement et partiellement accablés : Latour vers Esneux et Sprimont : le général Lilien vers Availle, Saigny et Ronceveux : le général Otto vers Rouvray. Le premier se retira sur Fouron-Saint-Martin; les deux autres sur Herve et Clermont.

Le général Clairfayt, envoya un renfort de 13 bataillons à Herve; mais il était déjà trop tard, et cela était insuffisant. Les Autrichiens ayant été obligés d'évacuer la position de la Chartreuse dans la nuit, Jourdan porta deux fortes colonnes le 19 au matin par Liége et Viset, pour soutenir sa droite. La division Championnet attaqua le 20 les hauteurs de Clermont et les enleva. Alors l'armée autrichienne menacée en masse sur la gauche, qui était sa grande communication, fut forcée à se replier sur Juliers, après avoir jeté 10 bataillons dans Mastricht, et avoir perdu 3,500 hommes hors

de combat avec 35 pièces de canon. Elle marcha par Rolduc et Vilder à Niederzieren, derrière la Roer.

L'armée française la suivit ; Kleber avec 40,000 hommes forma l'investissement de Mastricht qu'il se disposait à assiéger bientôt. Cette opération était très-difficile et même dangereuse, tant que les Autrichiens garderaient la Roer, on résolut donc d'attirer une partie du corps de siége, pour frapper encore un coup de vigueur.

Jourdan ainsi renforcé, vint camper le premier octobre en face des ennemis; la droite à Escheviller sur la Danse, la gauche au coude de la Roer, vers Randeradt. Il les attaqua le 2 octobre : suivant l'usage, leur ligne était longue et morcelée; la droite sous le général Werneck, allait jusques vers Effelt et Rattem, près du confluent de la Roer et de la Meuse; le centre était en avant de Juliers, vers Aldenhoven ; la gauche aux ordres du général Latour, tenoit depuis Duren jusqu'à Nidecken, où se trouvait le général Haddick.

Kleber fit des démonstrations contre la droite vers Heinsberg. L'avant-garde, aux ordres du général Lefevre, fit une attaque sur Linnich. Le général Jourdan, avec le centre, composé des divisions Hatry, Morlot, Championnet, et de la réserve de cavalerie du général Dubois, attaqua le gros des ennemis sur les hauteurs d'Aldenhoven. Le général Scherer avec les 3 divisions de droite, fut chargé de passer la Roer au-dessus et au-

dessous de Duren, pour accabler encore le général Latour et son aile gauche.

Dans moins de deux heures, les positions retranchées en avant de Juliers furent enlevées. La cavalerie autrichienne se présenta pour couvrir la retraite, elle fut chargée et repoussée sur les glacis de la place. Scherer passa sur 3 colonnes vers Nidecken, Birkesdorf et Duren, et il força l'ennemi à se retirer sur Kerpen. L'armée impériale, battue sans cesse par la même faute, entamée sur son centre, et toujours menacée par sa gauche d'être prévenue à Coblence et Cologne, ne se crut en sûreté qu'au-delà du Rhin, et repassa ce fleuve à Muhlheim, le 5 octobre, après avoir encore laissé inutilement près de 4,000 hommes dans les champs de Juliers.

L'armée française entra le 3 dans cette ville, le 6 à Cologne, le 10 à Bonn. Le général Kleber retourna devant Mastricht, avec les troupes qui avaient contribué à la victoire d'Aldenhoven, et en forma le siége avec plus de vigueur. Enfin, le 4 novembre, après 11 jours de tranchée ouverte, la place capitula : la garnison fut prisonnière sur parole, on trouva 351 bouches à feu. Après cet événement et la prise de Rhinfeld, par l'armée de la Moselle, il ne resta plus aux coalisés, sur la rive gauche du Rhin, que les villes de Mayence et de Luxembourg; l'armée de Sambre et Meuse eut ainsi achevé sa sanglante et heureuse campagne.

CHAPITRE XIX.

Conquête de la Hollande par l'armée du Nord. Fin de la campagne.

PENDANT que l'armée de Jourdan avait frappé les deux coups décisifs, qui mirent les Autrichiens hors de cause, pour le reste de la campagne, celle du Nord avait investi Bois-le-Duc, afin d'avoir une base pour pouvoir suivre les Anglais au-delà de la Meuse. Le siége de cette place était difficile; on n'avait pas d'équipages; la présence de l'armée ennemie aurait nécessité la formation d'un corps d'investissement et d'une armée d'observation, ce qui eût été impossible, faute de forces suffisantes pour ce double emploi.

La négligence du gouvernement hollandais, qui n'avait pas pourvu cette place d'une bonne garnison, l'insouciance du duc d'Yorck, qui ne répara pas cette faute; et, par dessus tout, la faiblesse du gouverneur, firent ce que la force n'aurait pas pu opérer. Déjà, le 29 septembre, le nommé Thoel, commandant du fort de Crèvecœur, se rendit honteusement; il avait été effrayé par le feu d'une batterie de campagne que Pichegru avait fait établir sur un coude de digue, qui formait comme un zig-zag de tranchée, et que les assiégés

auraient dû prendre la précaution de détruire depuis longtemps. Peu de jours après, et au moment où l'on s'y attendait le moins, le vieux commandant de Bois-le-Duc, qui avait perdu la tête, demanda à capituler; l'armée entra dans cette place le 10 octobre; on y trouva une artillerie et des munitions considérables; mais elle procura, surtout, des avantages inappréciables, pour consolider les conquêtes importantes que l'on avait faites.

Le général Moreau, dont la division masquait alors Venlo, et se liait avec l'armée de Sambre et Meuse vers Ruremonde, passa la Meuse après la bataille de Juliers, et investit la place. Peu de temps après, ce général prit le commandement en chef en remplacement de Pichegru, qui se retira malade à Bruxelles.

Le duc d'Yorck était toujours resté, dans cet intervalle, dans le camp devant Nimègue; suivant l'usage, l'avant-garde resta aventurée à 6 lieues de là, sur la droite, tenant par une chaîne de postes, l'espace entre le Waal et la Meuse, depuis Druten, jusqu'à Appeltern (1). La gauche de l'armée s'étendait jusque vers la Niers, et les postes se liaient aux

(1) Le Waal est le plus grand bras du Rhin, qui se sépare du fleuve près de Tollhuys. La Meuse joint le Waal au-dessus du fort Saint-André, après avoir coulé assez long-temps dans la même direction, ce qui produit la langue de terre nommée le Maas-Waal. La Meuse s'en

Autrichiens vers Emerick. Une partie de la cavalerie fut même détachée, pour tirer un cordon depuis Tollhuys, jusques vers Emerick; une partie de l'aile droite repassa aussi sur la rive droite du Waal.

Après la prise de Bois-le-Duc, qui donnait un appui à l'armée française, elle pouvait remonter la Meuse, afin de la passer plus haut, de forcer l'armée anglaise à se retirer derrière le Rhin et le Waal, et d'assiéger Grave, qui devait faire partie de la ligne générale des places sur la Meuse. Ce mouvement était d'ailleurs nécessaire, pour que la droite de l'armée du Nord, appuyât la gauche de celle de Sambre et Meuse.

Passage de la Meuse. Affaire de Druten. Prise de Venlo et Nimègue.

Pendant que la division de Souham avait bloqué Bois-le-Duc, celle de Bonneau avait fait l'investis-

---

sépare aussitôt, et le joint définitivement au-dessus de Gorcum, ce qui produit la grande et fertile île de Bommel, dont on voit que le fort Saint-André est la clef. Le Rhin continue à couler de Tollhuys jusqu'à Arnheim, là, il se divise encore en deux grands bras; celui à gauche prend le nom de Leck, il coule parallèlement au Waal, et tombe avec lui dans la Mer, près de Rotterdam. Le grand bras de droite, se nomme l'Yssel, et coule dans une direction totalement opposée (du midi au nord), il se jete dans le Zuiderzée, près de Zwoll.

sement de Grave par la rive gauche de la Meuse. Lorsque la première de ces places eut été prise, on laissa la brigade Salm devant la seconde, et l'armée, qui pouvait facilement passer la Meuse à Venlo, contre l'extrême gauche de l'ennemi, où la division Moreau avait déjà un pont, résolut de la passer près du fort Saint-André, à la pointe de Maas-Waal.

En conséquence, les divisions des généraux Bonneau et Souham, passèrent la Meuse, les 18 et 19 octobre, auprès de Teffelen, plusieurs lieues au-dessus de Grave, sur un pont construit, moitié avec des pontons hollandais, moitié avec de petits batelets. Ce passage, rendu difficile par les mauvais chemins, dura plus de 24 heures, et les Anglais auraient bien pu l'empêcher; mais il s'effectua sans aucune opposition de leur part, parce que le gros de leur armée était blotti loin de là, sous le canon de Nimègue, et que la gauche faisait des patrouilles sur le Rhin. Il n'y avait au point menacé, que l'avant-garde aux ordres des généraux Hammerstein et Fox, qui occupait, comme nous l'avons dit, une ligne étendue et morcelée, la droite appuyée à Druten, sur le Waal, et la gauche à Appeltern, sur la Meuse. Les digues de ces deux fleuves étaient fortement retranchées; le terrain, compris entre ces digues, est plus bas que le lit des rivières; c'est une immense prairie, coupée de fossés larges, profonds et remplis d'eau. Le

front des alliés était couvert par le canal d'Oude-Watering, bordé par un parapet qui domine toutes les prairies; de là à Druten, il y a encore une autre digue de la même élévation. Des retranchemens et des batteries gardés par plusieurs bataillons anglais, hanovriens et émigrés, auraient rendu cette position très-forte, si elle avait été à portée d'être soutenue. Le général Hammerstein avait fait les dispositions les plus habiles pour se défendre: comme le pays est rempli de fossés, on avait construit des ponts par-tout où cela était nécessaire, et on les avait indiqués par des jalons, afin d'assurer et de faciliter au besoin la retraite. Indépendamment de toutes ces précautions, on avait encore créé beaucoup d'obstacles, soit par les fossés de la plaine, soit en rendant les routes impraticables par de larges coupures.

L'attaque des Français se fit le 19, sur quatre colonnes, les deux plus fortes devaient se porter au centre dans la prairie, et les deux autres, d'environ 3,000 hommes chacune, attaquèrent l'une sur la digue du Waal, l'autre sur la digue de la Meuse. Il était impossible que de petits détachemens morcelés pussent résister à une combinaison semblable, et à l'emploi d'une masse si fort supérieure.

Les deux colonnes qui marchèrent dans la prairie, avaient le canal d'Oude-Watering à traverser, et l'ennemi paraissait décidé à en défendre le passage avec acharnement; mais après quelques

décharges d'artillerie, les soldats français s'impatientèrent, franchirent les fossés et traversèrent le canal, avec de l'eau jusqu'aux épaules, suivis par des chasseurs à cheval pour les protéger. L'ennemi atterré par cet acte de courage, ne songea plus qu'à se retirer, et à sauver son artillerie ; on ne put y mettre obstacle avec le peu de troupes qui était passé. Les colonnes qui avaient suivi les digues, eurent de plus grands succès ; sur celle du Waal, le 9.e régiment d'hussards, une division de gendarmerie, et un corps d'infanterie légère, avaient tourné, à gauche de Druten, un bataillon du 37.e régiment anglais ; ce bataillon prit les hussards français pour ceux de Rohan qui le couvraient, et les laissa arriver jusques dans ses rangs : il fut forcé à mettre bas les armes. Du côté de la digue d'Appeltern, le 3.e d'hussards, soutenu de la brigade Jardon, repoussa la légion de Rohan, qui après avoir pris momentanément le village, fut enfin culbutée avec perte de 300 hommes, sacrifiés bien inutilement à l'esprit de parti, car cet engagement était superflu, les deux grandes attaques du centre devaient tout décider.

Après ce combat du gros de l'armée française, contre des avant-postes, le duc d'Yorck fit cantonner ses troupes entre le Leck et le Waal, son quartier-général à Arnheim. Le général Walmoden resta au camp retranché sous Nimègue, avec 20 bataillons hanovriens et anglais.

La division de Souham se porta devant ce camp le 28 octobre, celle de Bonneau investit Grave par la rive droite de la Meuse.

Les Français étaient entrés dans Venlo le 27. La prise de cette place tint un peu du merveilleux, comme tout ce qui se faisait alors. Il était difficile de ne pas tout oser avec des ennemis qui laissaient tout faire. Le général Laurent avait attaqué Venlo, avec 5 ou 6,000 hommes, au plus, et commença par se porter à cent toises du chemin couvert. Il fit aux assiégés une surprise de tranchée et les déconcerta entièrement; *la mousqueterie ne tarda pas à inquiéter le feu de l'artillerie de la place.* Enfin, on établit des batteries de campagne. La garnison voulut faire une sortie, et fut repoussée. Intimidée alors, par la hardiesse des Français, et la proximité de leurs travaux, elle capitula. On trouva cette place dans le meilleur état, avec 150 pièces de canon; la garnison, forte de 1800 hommes, rentra en Hollande, sur parole. Ce fut un pendant aux siéges et à toutes les opérations de cette invasion.

D'un autre côté, le général Clairfayt et le prince d'Orange s'étaient rendus à Arnheim, afin d'y concerter les opérations et l'emploi d'un corps autrichien de 20,000 hommes, qui se trouvait vers Wesel, aux ordres du général Werneck, et qui devait faire partie de l'armée anglaise. Ce fameux conseil de guerre décida que l'on ne pouvait rien

entreprendre d'offensif depuis Nimègue, pour se reporter sur la Meuse. On résolut seulement que Werneck serait renforcé par les Hanovriens, et qu'il ferait, depuis Wesel, quelques démonstrations en faveur de Nimègue; plan digne de tout ce qu'on avait fait jusqu'à ce jour. L'histoire recueillera comme un phénomène, que l'on ait pu prendre le parti de pousser une division de 20,000 hommes, au delà d'un grand fleuve, au milieu de deux armées ennemies victorieuses et fortes de 130,000 combattans, tandis que 150,000 hommes de toutes les nations, resteraient derrière le fleuve sans rien faire, et hors d'état de sauver le corps destiné à cette triste entreprise. Le sort ne permit pas l'exécution de ce bizarre projet, et sauva ainsi les troupes qui indubitablement y eussent été sacrifiées.

Nimègue n'était investi que partiellement. L'armée anglaise, forte d'environ 40,000 hommes, cantonnait sur le Leck, et sur la rive droite du Waal. Au moyen d'un pont de bateaux et d'un pont volant, elle avait la facilité de rafraîchir et de renouveler la garnison de la place. Pour compléter l'investissement, il aurait fallu faire passer le Waal à 30,000 hommes au moins; mais, outre la difficulté d'exécuter une pareille opération en présence d'une armée, on risquait de compromettre ce corps, car s'il avait éprouvé quelque échec, sa perte eût été inévitable. Convaincus de

l'impossibilité d'un siége en règle, les Français avoient résolu d'attaquer de vive force les lignes dont la ville était entourée; leur bonheur ou la terreur qu'ils inspiraient, dispensèrent de cette dangereuse entreprise. Déjà, depuis le 3 novembre, le général Walmoden, jugeant inutile de compromettre autant de troupes à la fois, dans Nimègue, avait retiré la moitié de sa division sur la rive droite, et laissé le commandement du reste au général anglais de Burgh. Cependant, le duc d'Yorck et le Stadthouder vinrent le même jour visiter la forteresse, et ordonnèrent une sortie pour le lendemain, 4 novembre. Cette entreprise, comparée au peu d'intérêt que l'on mit ensuite à la conservation de la place, fut une boucherie inutile (1). Exécutée par 9 bataillons, elle eut le résultat de toutes les sorties, qui commencent par repousser les postes, et qui, donnant ensuite sur des forces supérieures, sont forcées à rentrer avec perte. Le duc retourna à son quartier général d'Arnheim, plus incertain que jamais, s'il exposerait ses troupes, pour conserver la place.

---

(1) A quoi pouvait aboutir d'exposer ces neuf bataillons? ils n'auraient pas rejeté les Français jusqu'à Dunkerque. Etait-ce pour dégager Nimègue? Pourquoi alors évacuer huit jours après cette place, qui n'était pas assiégée, pas même investie? C'était une tête de pont importante que l'on pouvait tenir plusieurs mois.

Les Français avaient établi à chaque extrémité de l'arc formé par les troupes distribuées autour de Nimégue, une forte batterie destinée à tirer sur les ponts qui servoient de communication entre la place et l'armée anglaise. Les artilleurs français ne tardèrent pas à couler plusieurs pontons. Le général Burgh qui avait sans doute l'ordre de ne point compromettre ses troupes, fut tellement surpris de cet événement, cependant très-naturel, qu'après avoir réparé à la hâte ces dommages, il évacua la ville, en y laissant le général Haack, avec 3,000 Hollandais. Ce général reçut aussi du Stadthouder l'ordre de se retirer, et prit les mesures nécessaires pour faire enclouer ses canons, et retirer les troupes des ouvrages avancés : mais il commit la faute de repasser la rivière un des premiers ; la confusion se mit alors dans ceux qui furent chargés de l'exécution, on retira trop tôt le pont et on le brûla. Il restait encore 11 à 1200 hommes trop faibles pour résister, et les piéces étant enclouées, une partie de ces troupes s'embarqua sur le bac du pont volant ; un boulet, ou le poids de tant d'hommes ayant rompu le cable, ils ne purent gagner la rive droite du Waal, et furent jetés sur un banç de sable. Le colonel qui était dans la place, fit une capitulation avec le général Souham, et on alla en bateaux chercher un bataillon dans l'île, pour le ramener prisonnier.

Tandis que ces événemens inexplicables se pas-

saient à Nimègue, la division de Werneck, pour faire la diversion projetée, avait passé son avant-garde à Burich, qu'elle retranchait ; cependant on ne jetait pas de pont sur le Rhin, faute de savoir si les frais en seraient payés par l'Autriche ou par l'Angleterre. On apprit le 9, la reddition de Nimègue, dont le sort était aisé à prévoir depuis long-temps ; mais à peine cette nouvelle était-elle parvenue, que la division Moreau, alors commandée par Vandamme, parut devant les ouvrages incomplets de Burich, culbuta les postes Autrichiens, et força cette avant-garde à repasser le Rhin sur un pont volant ; ce qu'elle ne fit pas sans peine, ni sans perte. Cet événement acheva de balayer la rive gauche du Rhin et du Waal, qui, depuis la prise de Nimègue offrait toute la sécurité possible pour donner un moment de repos aux armées françaises.

Jusqu'alors, les conquêtes miraculeuses qu'elles avaient faites n'avaient enrichi que les administrations et quelques pillards. Sept mois de bivouacs continuels avaient totalement usé les vêtemens des troupes ; elles étaient couvertes de haillons, de vermine et de gale. On manquait de moyens pour procurer aux soldats les effets d'habillement et d'équipement dont ils avaient besoin Les fatigues inévitables d'une campagne aussi active, pendant laquelle on avait continuellement marché ou combattu ; le peu d'exactitude dans la fourniture des

vivres, le froid qui commençait à être très-vif, l'impossibilité de passer le Waal grossi par les pluies qui rendaient en même temps les chemins impraticables; toutes ces raisons qui militaient si fortement pour donner quelque repos aux troupes, les pourvoir dans des cantonnemens des objets de première nécessité, et préparer les moyens de traverser le Waal, ne firent aucune impression sur l'esprit des représentans, ils voulurent absolument tenter l'entreprise, et il fallut obéir. Cet entêtement inconcevable, ne servit qu'à faire sacrifier inutilement de braves gens, et à convaincre trop tard de l'impossibilité de cette entreprise, exécutée sans aucun moyen de succès. L'armée prit alors des cantonnemens, et obtint, par la force des événemens, quelques jours de repos qui auraient dû être prolongés; mais un froid rigoureux ayant gélé les rivières, la glace devint assez forte pour servir de pont, et l'occasion parut trop belle pour la laisser échapper.

Passage du Waal. Invasion de la Hollande.

Sur ces entrefaites le duc d'Yorck, croyant sans doute sa mission finie, partit, le 2 décembre pour l'Angleterre, et laissa au général Walmoden le commandement et la tâche la plus pénible. Les troupes anglaises restèrent aux ordres du général Harcourt, dans une sorte d'indépendance, et le

général Alvinzy, qui commandait le corps autrichien entre Arnheim et Wesel, ne voulait faire que ce qui était dans les bornes de son plan et dans les convenances de l'armée impériale; en ajoutant à cet état de choses, le système des longues chaînes de positions, on peut penser quels succès une telle armée pouvait obtenir.

La fortune, quoique capricieuse, n'aime pas souvent les gens qui la dédaignent, et qui ne savent pas profiter de ses faveurs; elle se rangea toujours dans cette campagne sous les drapeaux français. Au moment où tout le monde pensait que les opérations étaient achevées, et que la Hollande, naturellement si difficile à envahir, était à l'abri de tout danger, par la crue des grands fleuves qui l'arrosent, par les eaux dont elle était couverte, et par la ligne de ses forteresses, une gelée très-forte survint et dura tellement, que les fleuves, les lacs, les canaux et les rades furent pris, au point d'y faire opérer des armées avec leur artillerie.

Les divisions Bonneau et Lemaire investirent Breda, depuis le 21 décembre. Pichegru reprit à cette époque le commandement de l'armée.

Le Waal et la Meuse charrièrent des glaces depuis le milieu de décembre, et furent entièrement gelés le 23. Le froid continuant à être très-vif, on résolut de s'emparer de l'île de Bommel, qui était assez faiblement gardée par une chaîne de postes hollandais. Le 28 décembre, la brigade du général

Daëndels et celle du général Osten, eurent ordre de passer la Meuse sur la glace, pour entrer dans cette île; le thermomètre descendait à 17 degrés au-dessous de la glace. L'attaque se fit principalement vers Crevecœur, Empel et le fort Saint-André : elle eut le résultat qu'on doit attendre de tout effort contre de petits corps morcelés dans des postes défensifs. Des détachemens français surprirent les grands-gardes; deux colonnes dont l'approche avait été cachée par les digues, passèrent alors promptement. Le centre des Hollandais prit la fuite, et fut vivement poursuivi sur la direction de Bommel. Les bataillons d'Orange, Frise, Hohenlohe et Debons furent presque tous pris, ceux qui se trouvaient à la droite vers Heusden, se retirèrent sur Gorcum, sans combattre, et ceux qui étaient vers le fort Saint-André, se retirèrent de même vers Thiel.

Le découragement suit ordinairement les échauffourées de cette nature. Les gardes suisses et autres corps hollandais qui se trouvaient derrière le Waal, furent entraînés par les autres, et les Français passèrent ce fleuve presque sans résistance. Une partie des fuyards se sauva jusqu'aux portes d'Utrecht. Le général Constant, qui voulait d'abord prendre poste à Thiel, et attendre des renforts fut entraîné sur Gorcum, où il joignit le gros d'armée du prince d'Orange.

Les Français prirent 60 pièces de canon en bat-

terie, qui ne tirèrent pas; ils firent 1600 prisonniers, et s'emparèrent d'un parc de réserve à Wardembourg, sur la rive droite du Waal. Si cette attaque s'étoit effectuée avec un peu plus de forces, ou seulement qu'on l'eût suivie vivement, tous les cantonnemens de l'aîle droite alliée, qui se trouvaient entre le Waal et le Leck (Rhin), eussent été perdus; car ce dernier fleuve chariait encore et n'était point pris, leur retraite eût donc été impossible.

Après cette expédition, les troupes françaises revinrent à Bommel, et gardèrent la ligne du Waal. Le même jour, la division Bonneau attaqua la droite de la ligne hollandaise, sur la Meerk. La brigade du général Butzlar fut forcée à se jeter dans Willemstadt. Alors, celle du général de Haack, qui était inutilement en l'air, vers Terheyde, fut coupée, et fit en rase campagne une capitulation, par laquelle elle déposa les armes, et s'engagea à ne plus servir.

Une autre colonne française attaqua la ligne de Langstradt, et s'empara des postes de Capelle et de Waswick. Enfin, le lendemain 29 décembre, la place de Grave bloquée depuis deux mois et demi, et bombardée pendant trois semaines, se rendit par famine. Le commandant était un vieux brigadier suisse, nommé Debons; son nom mérite d'être cité dans une campagne où tous ses camarades rendaient des places sans savoir pourquoi,

et dans une armée qui faisait une retraite pour chaque combat d'avant-postes. La division Salm, disponible par cette capitulation, marcha à Bommel.

Le froid continuant à être très-vif, les cantonnemens des alliés furent retirés derrière le Leck. Les rives du Waal furent seulement observées par des chaînes de postes; des détachemens intermédiaires restèrent sur la Linge, pour servir à recevoir les corps qui seraient forcés. Cinq districts de rassemblement furent formés depuis le canal de Panerden, vers Arnheim, jusqu'à Wianen et Honswich à la droite. Cette disposition, qui paraît fort régulière en apparence, et qui pouvait être bonne pour le passage d'un fleuve difficile, n'était qu'une toile d'araignée, incapable de résister à une attaque sérieuse, facilitée par les glaces.

Pour tenter cette attaque, l'armée française n'attendait plus que de voir le Waal suffisamment gelé vers Nimègue, où son cours, beaucoup plus rapide, l'avait empêché de prendre aussitôt que vers Bommel. Cependant Pichegru ne pouvait pas passer ce fleuve par son aile gauche, sans se placer entre la mer et l'armée ennemie, et sans courir les chances d'une destruction complète.

Enfin, l'époque si desirée arriva : le 8 janvier, la division Salm ayant passé vers Bommel, poussa des partis vers Metteren et Geldermalen. La brigade de Winther de la division Macdonald, passa vers Thiel, et poussa aussi des reconnaissances sur

la Linge. Le 10 janvier, la droite des Français passa le Waal sur plusieurs colonnes au-dessus de Nimègue. La brigade Reynier passa à Oye ; la brigade Jardon à Kokerdum ; la division Moreau à Millingen.

La brigade autrichienne de Sporck, disséminée en postes d'avertissement, fut repoussée sur Arnheim. La gauche des Français repoussa aussi les postes anglais ; la brigade de Winther marcha de Thiel vers Elst, pour se joindre à celle de Reynier.

Une circonstance extraordinaire favorisa beaucoup la réussite de cette opération ; le prince d'Orange, les généraux Walmoden et Alvinzy s'étaient réunis en conseil de guerre le 7 janvier ; et regrettant d'avoir abandonné la ligne de la Linge, ils avaient résolu de la reprendre. Le général Abercrombie devait y marcher le 8 avec un gros corps anglais et une division hesso-hanovrienne. Déjà plusieurs bataillons de ces derniers étaient revenus de Wieck sur Buren ; mais le corps d'Abercrombie ne parut pas, et l'on en ignore encore la cause. Il faudrait avoir vu la confusion et la négligence qui régnaient dans cette armée, pour pouvoir s'en faire une idée.

Le général Abercrombie devait réparer ce contretemps le 10 ; et déjà les généraux Dundas et Wurmb avaient marché sur Buren et poussé des partis sur Cappelle et Kek-Avezat. Abercrombie, lui-même, était en marche avec une forte colonne,

lorsqu'il rencontra la gauche de la division Macdonald vers Linden. Le général anglais, qui comptait trouver sur ce point les postes hanovriens, se retira sur Rhénen avec quelque perte, et y repassa le Leck.

Les généraux Dundas et Wurmb, qui se trouvaient encore le 10 au soir à Buren, reçurent l'ordre de repasser aussi pendant la nuit. Il est inconcevable qu'ils n'aient pas été enlevés. L'armée française se borna à occuper toute la ligne de la Linge.

Ainsi, tandis que les brigades d'avant-garde autrichiennes, hanovriennes et hessoises étaient exposées sur le canal de Panerden devant toute la droite de Pichegru, le général Abercrombie était engagé dans un faux mouvement contre la gauche; les corps de Dundas et Wurmb, compromis, repassaient le Rhin à minuit vers Benskom, et les deux tiers des forces alliées étaient tranquilles dans leurs cantonnemens derrière le Leck, vers Arnheim.

Pendant ces opérations, les divisions Bonneau et Lemaire, formant l'extrême gauche, avaient mis à profit la gelée et la terreur des ennemis; elles avaient enlevé les forts de Lovenstein et de Vorcum, au second confluent de la Meuse et du Waal; de manière que Heusden fut investi et capitula le 14.

Pour parer à tous ces événemens, il aurait fallu une bataille décisive, et beaucoup d'ensemble et

de vigueur dans les opérations. Les alliés n'avaient pas l'un, et peu d'envie de l'autre. L'espoir d'un dégel dont on était menacé les engagea à rester dans cette position jusqu'au 14; mais les Français ayant fait mine de passer le Leck vers Arnheim, au-dessus de la séparation de ce bras du Rhin, ils auraient ainsi tourné la position; le général Walmoden se décida alors à faire exécuter le grand changement de front en arrière, qui livrait la Hollande aux Français, et qui établissait son armée sur l'Yssel, depuis Arnheim jusques vers Zutphen.

Les opérations de cette armée ne méritèrent plus dès-lors le titre de militaires; elle se retira derrière l'Ems dans un état affreux; les Hanovriens et les Hessois étaient découragés par cent combats partiels, dont ils avaient toujours payé les frais, et où ils étaient engagés par postes contre de fortes colonnes. Les Anglais, fatigués de privations et de marches pénibles par des temps affreux, sentaient tout le mauvais emploi qu'on avait fait d'eux, depuis la malheureuse aventure de Turcoing. Le désordre avait toujours un peu régné dans le service de cette armée, il fut porté au comble par le découragement et le mécontentement. Nous allons indiquer succinctement les succès rapides et peu disputés de l'armée victorieuse.

Le 14 janvier, l'armée du Nord prit position derrière le Leck et le Rhin. Le général Bonneau

s'approcha de Gertruidenberg, et s'empara de vive force de quelques forts dépendans de cette place. La droite de l'armée anglaise se retira le 15 de la province d'Utrecht; elle évacua Vicht, Durstade et Rhenen; les Français les y suivirent, et le 16, ils entrèrent à Wageningen. Des députés de la province d'Utrecht vinrent ce jour-là chez le général Salm, proposer une capitulation pour cette province. Le prince d'Orange et ses fils allèrent s'embarquer à Schevelingen, afin de passer en Angleterre.

Le 17, la brigade du général Salm occupa Utrecht; le général Vandamme entra à Arnheim. L'armée de Sambre et Meuse n'ayant plus d'ennemis à redouter, s'étendit sur sa gauche, et releva dans le pays de Clèves, les troupes de l'armée du Nord.

Le 18, la brigade du général de Winther entra à Amersfort, la division du général Macdonald prit position derrière les lignes du Grebbe, la droite à Rhenen, et la gauche au Zuiderzée. La division du général Moreau la remplaça sur le Rhin, et appuya sa gauche à Wageningen.

Le 19, des députés de la province de Hollande se présentèrent à Utrecht, afin de capituler pour toute cette province; Pichegru entra le même jour à Amsterdam.

Gertruidenberg capitula aussi le 19. La garnison fut prisonnière sur parole. La division du général

Bonneau passa le Biesbosc sur la glace, et s'empara de Dordrecht. Le 21, les troupes de cette division étaient à Rotterdam et le 22 à La Haye. On s'empara aussi le même jour d'Helvoetsluys, où 600 prisonniers français furent délivrés, et 800 Anglais pris dans leurs dépôts.

Les Etats-Généraux expédièrent des ordres pour que tous les commandans des places fortes les rendissent aux Français. Les troupes hollandaises ne furent pas désarmées, mais prêtèrent serment de ne plus porter les armes contre la République française.

Le 21, la division du général Macdonald s'empara de Waerden; elle prit position, la gauche à cette place, et la droite à Amersfort. La division du général Moreau fut placée derrière les lignes de Grebbe, entre Rhenen et Amersfort. La division de gauche de l'armée de Sambre et Meuse occupa Arnheim.

On détacha des troupes dans la Nord-Hollande, et on y envoya particulièrement de la cavalerie et de l'artillerie légère pour s'emparer des vaisseaux de guerre hollandais, qui étaient pris dans les glaces du Texel : c'est la première fois qu'on ait entendu parler d'une flotte prise par de la cavalerie, mais tout était surprenant dans cette campagne.

La province de Zélande capitula dans le même temps; cependant on eut beaucoup de peine à

y arriver, parce que les bras de mer qui séparaient ces isles, n'étaient pas entièrement gelés.

L'armée anglaise s'était retirée derrière l'Yssel, et ne paraissait pas déterminée à défendre cette position.

Les Français restèrent quelques jours derrière les lignes du Grebbe; quelques généraux étaient d'avis qu'on dût s'y arrêter pour ne pas trop diviser l'armée. Les Anglais ayant évacué Zwol et Campen, lorsque l'avant-garde de Pichegru fut à Hardewick, cette circonstance détermina les Français à marcher de suite sur l'Yssel. La division du général Macdonald dut venir prendre position entre Campen, Zwol et Dewenter; la division du général Moreau vint prendre position à Zutphen et Dewenter, et la division de gauche de l'armée de Sambre et Meuse eut ordre d'occuper Doësbourg, et de garder le canal de Drusus, outre celui de Pannerden où elle avait déjà des troupes.

Ces divisions arrivèrent dans leurs positions les 3, 4, 5 et 6 février : un bataillon de grenadiers et deux escadrons de chasseurs, de la brigade du général Reynier, qui furent envoyés en reconnaissance sur Goore, Rissen, Almelo, Ommen et Hardenberg, chassèrent les Anglais de Twente; ils avaient si peur, que lorsqu'ils apprirent qu'une patrouille française était venue à Hardenberg, ils évacuèrent en désordre Coëverden; le même bataillon de grenadiers s'empara de cette place le 11.

Le dégel avait rendu presque impraticables les chemins; pour arriver, les grenadiers firent près de deux lieues dans l'eau jusqu'à la ceinture.

La Frise et Groningue étaient les seules des sept provinces-unies dans lesquelles il n'y eût pas encore de Français. Les Anglais étaient dans une partie de celle de Groningue. Pour occuper ces deux provinces, on était obligé de diviser beaucoup l'armée, et on l'exposait à quelques revers, si des troupes fraîches l'avaient attaquée dans cet état.

Des raisons politiques exigeaient cependant qu'il y eût des troupes françaises; on se détermina à y envoyer la division du général Macdonald, et à faire venir encore une division de l'armée de Sambre et Meuse pour en avoir deux de cette armée sur la rive droite du Rhin; elles devaient s'avancer, ainsi que celles du général Moreau, sur l'extrême frontière, leur droite appuyée à Emerick, que les Autrichiens avaient évacué.

Le 19, les troupes françaises entrèrent à Groningue. Les Anglais pensant qu'il n'y était venu que des partis, conservèrent le projet de garder les forts qui couvrent cette province du côté de l'Allemagne; mais le 28, après que la brigade du général Reynier fut entièrement arrivée, ils furent attaqués et battus, entre autres vers l'Ecluse de Bester-Zil, où ils avaient commencé à construire une redoute et une batterie, et le lendemain ils évacuèrent les postes de Nieuw-Schanz

et Oude-Schanz, dont on s'empara. On leur prit, tant dans l'affaire, qu'à la poursuite, le jour suivant, environ 300 prisonniers, 3 pièces de canon, et beaucoup de bagages, sans compter ce qu'ils ne purent détruire dans les forts.

On poussa jusqu'à l'Ems, le dégel qui commença alors empêcha d'aller plus loin.

Dans le même temps, la division du général Moreau chassa les ennemis du comté de Bentheim, et s'empara du château de ce nom, elle fit 800 prisonniers, et prit 20 pièces de canon.

Les deux divisions de l'armée de Sambre et Meuse, qui avaient passé le Rhin, et occupaient le comté de Zutphen et une partie de l'Over-Yssel, repassèrent ce fleuve. Elles suivirent les mouvemens que cette armée fit, en remontant le Rhin, pour se rassembler particulièrement vers Coblence, et remplacer, autour de Luxembourg, l'armée de la Moselle, qui se joignit à l'armée du Rhin, devant Mayence.

L'occupation du comté de Bentheim mit fin à cette expédition pénible, hardie, et aussi glorieuse pour les troupes françaises qu'elle le fut peu pour les chefs des armées alliées. Ainsi, après huit mois d'une campagne, jusqu'alors sans exemple par le genre de guerre que l'on y fit, les armées françaises, qui craignaient peu de temps auparavant pour leurs propres frontières, faisaient trembler l'Europe.

La Prusse, qui n'aurait jamais dû faire la guerre pour venir en Champagne, mais qui aurait dû la commencer le jour où les Républicains auraient passé les frontières de la Belgique, la finit au moment où l'invasion de toute la Hollande menaçait ses plus chers intérêts. En signant un traité de paix particulier à Bâle le 5 avril 1795, elle abandonna ses relations de famille avec la maison d'Orange, prépara la dissolution de l'empire germanique, et fût ainsi l'auteur de sa propre ruine. Cet événement, plus qu'aucun autre, fit changer de face à l'Europe. Il ne s'agissait plus de morceler la France, et de lui donner un gouvernement; les nations eurent à combattre pour leur propre existence.

Quelles qu'aient pu être les fautes primitives dans l'emploi des forces des deux partis, la postérité regardera toujours avec admiration les travaux de ces braves, arrachés à leurs familles quelques mois auparavant, affrontant les périls comme les saisons les plus rigoureuses, combattant dans les boues comme sur la glace. Les généraux de division Souham, Moreau, Reynier, Macdonald, Kleber, Bernadotte, Championnet et Lefebvre, seront toujours cités avec honneur dans les annales du siècle le plus extraordinaire, ainsi que les soldats qui ont combattu sous leurs ordres.

Du côté des alliés: Beaulieu, Clairfayt et Hammerstein, comme divisionnaires, firent souvent

oublier, dans des combats particuliers, les fautes du système général de leurs chefs.

Mais il est temps de quitter ces réflexions, pour donner un apperçu des événemens secondaires qui se passaient sur le Rhin et en Italie, tandis que la France posait, sur les rives de la Meuse, les premiers fondemens de ses glorieuses destinées.

CHAPITRE XX.

Campagne sur le Rhin, la Sarre et la Moselle. Affaire de Kaiserslautern, de Speyerbach, etc.

Les opérations qui eurent lieu sur cette ligne, furent bien moins importantes que dans les campagnes précédentes ; elles ne furent qu'un accessoire, et cependant elles offrirent les mêmes fautes du côté des coalisés.

La Prusse négociait avec l'Angleterre et avec l'empire germanique, pour l'entretien d'un corps qui devait protéger cet empire. Par suite d'un systême aussi petit dans ses causes que dans ses résultats, elle ne complétait point son armée, et menaçait même d'en retirer la moitié, si on ne satisfaisait pas ses prétentions intéressées.

Ce fut justement à l'époque où le maréchal de Moellendorf reçut le plan de campagne du prince de Cobourg, et où il lui faisait sa réponse évasive, que le cabinet de Berlin faisait mine de ne vouloir laisser en campagne que le corps auxiliaire de 20 mille hommes, auquel il s'était engagé (1).

(1) Plusieurs relations de cette campagne ont assuré, que la moitié de l'armée prussienne était effectivement partie, mais cela est faux.

Déjà le général Koehler, avec une petite avant-garde, avait pris la route rétrograde de Coblence, lorsque ces tristes négociations furent terminées. Alors l'armée prussienne se décida à rester, et elle reçut bientôt de nombreux détachemens qui reportèrent ses corps au complet (10 mai). L'armée était composée de 16 régimens de ligne, 10 bataillons légers, un bataillon de gardes, un de chasseurs ; en tout 60 bataillons et 85 escadrons, qui, avec les Saxons, pouvaient faire 50 à 55,000 hommes.

Quoiqu'on eût dû être en mesure, dès les premiers jours d'avril, pour opérer par Trèves, sur Luxembourg et Sedan, de concert avec la grande armée autrichienne, il eût été encore temps d'y marcher vivement dans le milieu de mai : on aurait dû attaquer alors l'armée de la Moselle, et Jourdan ne serait pas venu, un mois après, livrer à Fleurus une bataille qui décida du sort des Pays-Bas.

Au lieu de prendre ainsi une direction concentrique, pour former une masse centrale, on marcha sur une ligne divergente, et on le fit encore par détachemens morcelés, qui ne pouvaient rien faire que de s'exposer à être détruits.

Les armées alliées, après le déblocus de Landau, et l'évacuation du fort Vauban, avaient pris des cantonnemens d'hiver, et à l'exception de quelques excursions insignifiantes, tout avait été assez tranquille jusqu'au mois de mai.

Le 21 mai, les forces se trouvaient distribuées à-peu-près comme il suit:

1°. L'armée principale, Saxo-Prussienne, vers Alzey.

2°. Le corps de Kalkreuth à droite, vers Lichtemberg et Cussel, poussant des postes sur Saint-Wendel et Ottweiler.

3°. Celui de Kleist à Alzey.

4°. La division de Koehler à Wadern dans le Hundsruck.

5°. Le corps du prince de Hohenlohe, sur la gauche de Pfedersheim vers Worms.

6°. La division de Ruchel à Kircheimpoland.

7°. Le corps autrichien du prince de Hohenlohe-Kirchberg, fort de 15,000 hommes, campait sur la rive gauche du Rhin, vers Manheim.

8°. L'armée combinée des autrichiens, des cercles et des émigrés, aux ordres du duc de Saxe-Teschen, gardait la rive droite du Rhin, depuis Mayence à Bâle. Elle avait des garnisons à Mayence, Manheim, Philipsbourg et Kehl : le corps de Condé était au centre, vers Rastadt. Les forces actives en campagne étaient ainsi environ de 65,000 hommes ; outre cela, le cordon en comptait plus de 55,000, qui ne bougèrent pas de leurs postes pendant toute la campagne.

La droite de Kalkreuth se liait par Merzig, avec le corps autrichien du général Blanckenstein, qui, après le départ de Beaulieu pour la Sambre,

resta sur la Moselle pour couvrir Trèves et Luxembourg.

Ainsi, on croyait l'Europe parfaitement à l'abri de toute attaque, parce qu'une ligne de corps, sans consistance, comme sans mobilité, était étendue depuis Bouillon jusqu'à Bâle (1).

Les généraux Prussiens et Autrichiens résolurent pourtant de chasser les Français de quelques villages qu'ils tenaient dans le pays de Deux Ponts et dans le Palatinat. Un beau projet fut combiné en même temps sur les positions de l'armée du Rhin vers Schifferstadt et Réhute, et sur celle de l'armée de la Moselle vers Kaiserslautern. Dix pages d'instructions sur les détails les plus minutieux, furent adressées aux différentes colonnes qui devaient concourir à cette expédition. On serait fort embarrassé de dire ce que les généraux voulurent tenter : ils se bornèrent à l'occupation de deux

(1) Qu'aurait dit Frédéric, lorsqu'il marchait de Rosbach à Leuthen, s'il avait cru que 20 ans après lui, on oubliât ses leçons et ses principes, au point de suivre un système aussi extraordinaire? Si les généraux qui l'inventèrent étaient des grands capitaines, que devons-nous penser de César, d'Alexandre, de Gustave Adolphe, de Turenne, d'Eugène, de Frédéric qui avaient opéré dans un sens aussi inverse?.... que devrions nous penser de Napoléon, qui a appliqué, d'une manière si brillante, les mêmes principes que ces grands hommes, et qui les a encore tous surpassés dans cette application?

postes, tandis que leur position les mettait à même de faire mieux.

L'armée du Rhin occupait la ligne de Rehbach, depuis Neustadt jusqu'à Réhute ; la droite aux ordres de Desaix appuyait au Rhin vers Schifferstadt ; la gauche était à Modach, en avant de Neustadt vers les Vosges ; un corps intermédiaire était dans la vallée de Weidenthal, pour maintenir les communications avec l'armée de la Moselle. Une division tenait Kaiserslautern. Une autre s'étendait jusques vers Tholey.

M. de Moellendorf ordonna un mouvement général pour le 23 mai, de concert avec le corps autrichien. S'il avait porté rapidement sa masse par les Vosges, il aurait isolé ces corps, répandus sur une aussi longue ligne, et il aurait pu tourner l'armée du Rhin sur la Réhute et la Speyerbach. Au lieu de donner ainsi un but important à son entreprise, il dirigea les corps des deux princes de Hohenlohe (1) entre les Vosges et le Rhin. Celui des Autrichiens attaqua inutilement le général Desaix vers Schifferstadt ; le corps Prussien fit une

(1) Le corps autrichien était aux ordres du prince de Hohenlohe-Kirchberg. Une des divisions prussiennes, dont nous avons parlé, était commandée par le prince héréditaire de Hohenlohe-Ingelfingen, le même qui commandait à Jena ; il faut donc avoir soin de distinguer ces deux divisions, qui firent toute cette campagne ensemble dans le Palatinat.

parade contre Modach et Neustadt; il ne s'engagea point, et s'amusa à canonner, pendant que les impériaux étaient vigoureusement repoussés.

Le maréchal de Moellendorf se dirigea lui-même avec le gros sur Kaiserslautern, tandis que la division de Ruchel cherchait à tourner les Français par leur droite, et que Kalkreuth, parti de Cussel, chercherait à gagner la route de Landstuhl. Un détachement aux ordres de Blucher, devait aussi marcher sur Weidenthal, pour intercepter la communication de Neustadt.

Le général Ambert, qui commandait à Kaiserslautern, eut le temps d'échapper à cette multiplicité d'attaques. La brigade du général Siscé parvint à se faire jour par Weidenthal, parce que Blucher n'avait pas assez de forces à lui opposer. L'arrière-garde du général Ambert, qui ne tint au Galgenberg, que le temps nécessaire pour protéger sa retraite, fut néanmoins entamée; les Français se retirèrent sur Pirmasens d'un côté, et sur Neustadt de l'autre, ils perdirent près de 1500 hommes.

La supériorité des Prussiens devait faire attendre de plus grands résultats. On en eût obtenu de brillans, si au lieu de ne faire qu'une parade vers Neustadt, qui était le point important, on y eût porté 40,000 hommes, qui eussent marché vivement sur Boebingen et Weingarten; la droite de l'armée du Rhin, engagée au-delà de Spire, n'aurait eu aucun moyen de salut. Les coalisés auraient

pu ensuite se rabattre sur Kaiserslautern par Weidental et par Tripstadt, pour chercher à enlever la division Ambert, de concert avec Kalkreuth, qu'on aurait renforcé vers Cussel, jusqu'au nombre de 20,000 hommes.

Après le combat de Lautern, l'armée du Rhin ne pouvait plus tenir la Speyerbach, sa gauche étant menacée par la vallée de Weidenthal; et même par celle d'Anveiller; elle se retira sur Germesheim et Landau derrière la Queiche. Les Impériaux la suivirent le long du Rhin, et furent renforcés par un petit corps bavarois. Le 28, le général Hotze s'empara des villages retranchés de Schweigenheim et Lengenfeld, le gros de cette armée occupa le camp de la Speyerbach et Réhute. Le duc de Saxe-Teschen, encouragé par ce succès, fit venir à Manheim son quartier-général, qui était resté jusques-là à Heidelberg!....

Le prince de Hohenlohe avec la gauche de Prussiens, prit position sur les hauteurs, entre Vinningen et Edickofen, vers Landau; il communiquait avec l'armée par des postes établis à Schanzel, Joanniskreutz (1), Sazzersheim et Steineck. Moellendorf resta au revers des Vosges vers Kaisers-

(1) Le Schanzel et le Saukopf sont deux hauteurs au versant oriental des Vosges, à 2 lieues de Landau, entre les vallées de Modenbach et de la Queiche. Le Johanniskreutz est à l'autre versant, à 3 lieues de Lautern,

lautern. Kalkreuth tenait les environs de Hombourg et Deux-Ponts, il marcha à la fin de juin sur Ottveiler; les Saxons occupèrent Deux-Ponts. L'armée de la Moselle se retira sur Blicastel et Hornbach dans ses positions de la campagne dernière.

Tout le mois de juin se passa ainsi dans la plus grande inaction; ce qui est difficile à expliquer de la part des alliés, car ils n'attendaient aucuns renforts, et devaient savoir, au contraire, que les Français étaient en mesure d'en recevoir; ils avaient tout à gagner en brusquant leurs opérations, et tout à craindre en restant inactifs. Il reçurent bientôt la punition de cette faute.

Au commencement de juillet, les armées du Rhin et de la Moselle étaient déjà en état de reprendre l'offensive : elles pouvaient le faire avec succès contre un ennemi qui se perchait dans des postes isolés, et qui attendait complaisamment qu'elles combinassent des attaques avec la majeure partie de leurs forces, pour le déloger *successivement* des positions fixes sur lesquelles il fondait l'espoir de se maintenir défensivement. Le 2 juillet,

presque à la haute sommité des sources de la Speyerbach. Près de là, passe une route qui suit les crêtes et descend vers Neustadt.

(*Voyez la carte de Rheinwald.*)

les armées de Rhin et Moselle débouchèrent sur trois colonnes par les revers des Vosges; les colonnes de droite inquiétèrent le prince de Hohenlohe, dans la vallée du Rhin; celle du centre marcha sur Tripstadt, celle de gauche sur Deux-Ponts et Lautern. Il n'y eut pas dans cette opération tout le concert desirable : les avant-postes furent forcés, mais les Prussiens eurent le temps de renforcer de 11 bataillons et de 9 escadrons le corps de Courbière qui tenait Tripstadt : on se maintint devant cette ville avec vigueur de part et d'autre. La division de Kleist qui occupait le poste de Saukopf et de Johanniskreutz, avait repoussé les détachemens de la colonne de droite qui l'attaquèrent, alors ce général fit le lendemain une démonstration sur le flanc droit des Français qui se retirèrent sur Pirmasens.

Tandis que cela se passait à la gauche des Français, leur droite, postée derrière la Queiche, marchant par son centre, chercha à forcer le point de communication entre le corps du prince de Hohenlohe et celui des Autrichiens. Les Français surprirent d'abord Hochstatd et Freischbach et firent quelques prisonniers; mais toute attaque sur le centre d'une position resserrée, est facilement déjouée. Le prince de Hohenlohe y fit marcher sa gauche, composée des brigades Blucher, Wolfradt et prince de Baden : les Autrichiens y portèrent aussi leur droite. On repoussa

les Français de Freimersheim, Freischbach, Fischlingen et Edenheim.

De nouveaux renforts mirent bientôt les républicains à même de renouveller leur tentative. Ils résolurent de s'emparer des hauteurs dominantes des Vosges, et d'isoler les deux armées, qui opéraient ainsi contre tous les principes, sur deux lignes morcelées et séparées par un obstacle praticable sur quelques points seulement, mais qui devenait un obstacle insurmontable aussitôt que l'ennemi tenait ces points avec des forces suffisantes.

Les Français dirigèrent leurs plus grands efforts, contre les détachemens de communications qui s'étendaient depuis Tripstadt à Neustadt. Le général Voss gardait le Schanzel avec trois bataillons de grenadiers; il formait le premier poste, à la droite du prince de Hohenlohe; un second détachement tenait le Saukopf. Le Johanniskreutz, et le Sande étaient gardés par la brigade de gauche de l'armée de Moellendorf.

Le 12 juin, la gauche de l'armée du Rhin attaqua déjà le Kesselberg (montagne, faisant partie de la position de Schanzel), on bivouaqua en présence.

Le 13, au point du jour, une attaque plus générale eut lieu, et fut combinée sur de bons principes, elle aurait dû seulement être un peu moins étendue. La division de l'extrême gauche de l'armée de la Moselle, partit de Deux-Ponts et se dirigea sur Mertensée. La division Taponier fit des dé-

monstrations sur Tripstadt, contre l'avant-garde de l'armée de Moellendorf, qui était réunie vers Kaiserslautern, avec les corps de Kalkreuth et de Ruchel, qu'on avait retirés de Deux-Ponts et d'Ottweiler. Pendant ce temps, une 3.e division française se jeta sur les montagnes, par Hettersberg et Smallenberg, débordant ainsi la gauche de Moellendorf, et accablant les postes de communications de Johanniskreutz et de Sande. Dans le même instant, la droite de l'armée du Rhin, aux ordres de Desaix, faisait menacer le corps du prince de Hohenlohe, tandis que le gros de cette armée, aux ordres des généraux Saint-Cyr, Desgranges et Piscé, manœuvrant à gauche par Edesheim et les gorges des Vosges, s'établit sur le flanc droit du prince, emporta le Schanzel et le Saukopf, se lia avec les attaques de Taponier, et forma, par une direction intérieure, une grande partie de l'armée au centre isolé de la ligne ennemie.

Le général Pfau, qui commandait les postes de communications, fit une fort belle défense; mais il fut accablé. La brigade Voss, composée de trois bataillons de grenadiers avait déjà beaucoup souffert, lorsque le prince de Hohenlohe, craignant pour son flanc, envoya le général Schladen au soutien, avec deux bataillons. C'était un triste moyen de déjouer une attaque comme celle des Français. Ces deux bataillons, après avoir grimpé les montagnes pendant deux heures, arrivèrent

exténués de fatigue, pour partager la défaite des grenadiers : ils furent forcés à se retirer dans le plus grand désordre. Le général Pfau, voulant les rallier, se fit tuer. Le major Borck, qui tenait toujours le Kesselberg, avec un bataillon et trois compagnies de chasseurs, y fut tourné par la vallée de Modebach; il parvint à se faire jour, la bayonnette au bout du fusil, en sacrifiant le tiers de sa troupe. Cette résolution mérite des éloges.

Le prince de Hohenlohe, craignant d'être attaqué le lendemain, et ne pouvant se soutenir dans la position qu'il avait, abandonna dans la nuit les hauteurs d'Edickofen. Moellendorf avait été tranquille spectateur de ces attaques avec 30,000 hommes réunis à Lautern; lorsqu'il fut informé de l'état de ses affaires au centre, ignorant peut-être ce qui avait pu arriver au corps d'Hohenlohe, il prit le parti d'évacuer Tripstadt le lendemain.

Les Français, à qui cette opération fit beaucoup d'honneur, auraient pu en tirer un plus grand parti, par les avantages que la place de Landau, et la possession des sommités des Vosges formant le centre de l'ennemi, leur auraient procurés. A cet effet on aurait dû pousser, dans la même soirée, la division Desaix entre Landau et Edickofen; pendant que tout le reste de la droite et du centre de l'armée, aurait marché sur Neustadt, par les gorges dont on était maître, de manière à y arriver le 14 au point du jour. En même temps, les deux

divisions de gauche pouvaient se réunir à Hochstetten et Tripstadt, pour couvrir ce mouvement et la vallée d'Anweiler. Il est probable que le corps d'Hohenlohe eût été écrasé par une masse de 40 à 45,000 hommes, et que ses débris eussent été fort heureux de pouvoir regagner le pont de Manheim. Alors Moellendorf, resté seul dans le pays de Deux-Ponts au milieu des divisions françaises, n'aurait pas pu s'en tirer à bon marché.

Telle fut, dans une position semblable, la manœuvre de l'empereur Napoléon, qui, en s'emparant des sommités centrales des Alpes, isola Beaulieu des Sardes, et gagna la belle bataille de Montenotte (avril 1796). L'Empereur obtint de plus brillans succès encore de son opération sur Roveredo et par les gorges de la Brenta, qui offrit l'application du même principe sur les deux divisions de Wurmser, isolées par des chaînes de montagnes. Au lieu de chercher ainsi les plus grands résultats possibles, le général Michaud se borna à faire suivre le prince de Hohenlohe, sur les deux routes de Spire et de Neustadt, par la tête des divisions Desaix et Saint-Cyr.

La gauche des alliés se retira sur Turckheim et Ogersheim, et ensuite sur Lambsheim et Worms: le général Moellendorf à Kircheimpoland, Kalkreuth sur Meissnheim. Cette affaire coûta 2000 hommes aux Prussiens.

Tout resta tranquille dans ces positions pendant le mois de juillet.

Le 7 août, l'armée de la Moselle, aux ordres du général Moreaux (1) ayant été renforcée, attaqua et emporta les positions de Pellingen et de Kons, en avant de Trèves, qui n'étaient couvertes que par six bataillons. La division Ambert s'empara du pont de Wasserbilick.

Le 9 août, les Français entrèrent dans Trèves.

Ce mouvement décida les Prussiens à se rapprocher un peu par leur droite : ils vinrent sur Kreutznach, et portèrent une division par Wittlich et Trarbach, pour concourir à couvrir Coblence, de concert avec le corps autrichien de Blankenstein qui s'était retiré sur Kaiserseck.

Dans le même temps, les Autrichiens occupant la position de la Meuse, détachèrent le général Nauendorf avec un petit corps, pour renforcer ce point important : il prit position sur l'Eiffel vers Hildesheim.

Les choses en restèrent là jusqu'au 18 septembre.

A cette époque, les Prussiens voyant que l'armée de la Moselle avait dégarni le point de Lautern pour porter une partie de ses forces sur Trèves, résolurent de repousser les Français de cette pre-

---

(1) Il ne faut pas confondre ce général Moreaux, avec celui qui commandait une division de l'armée du Nord.

mière ville, afin d'y ruiner les boulangeries et lès établissemens qu'ils y avaient faits (2).

Un corps de 10,000 Autrichiens sous les ordres du général Wartensleben, passa le Rhin pour venir remplacer le prince de Hohenlohe à Obersulzheim, entre Grunstadt et Worms, afin d'observer la vallée du Rhin et de couvrir le flanc de l'expédition. Le prince vint camper le 17 septembre à Goellheim; la brigade Voss occupa les passages du Schorlenberg, tandis que d'un autre côté, le général Blucher attaqua les postes au pied des Vosges vers Leystadt et Wattenheim.

Le 18, les Français attaquèrent le Schorlenberg avec 6 bataillons, mais après quelques momens de succès, ils furent contraints à se retirer.

Enfin, le 20, le prince de Hohenlohe rassembla ses forces, et marcha sur Kaiserslautern. Le général autrichien Karaczay attaqua la droite des Français à Hochspeyer et Frischbach, et les repoussa sur Tripstadt. Le prince de Hohenlohe fit attaquer les hauteurs de Kaiserslautern; la brigade Blucher, soutenue par celle de Borch, tourna la gauche, tandis que le prince se porta lui-même sur les derrières avec 20 escadrons. Quelques bataillons français furent ainsi forcés à se retirer dans une position fâcheuse, et une partie fut prise. Il paraît

(2) Tel fut au moins le singulier motif que la relation officielle des Prussiens donna elle-même à ce mouvement.

que les généraux républicains n'avaient pas cru à cette attaque, et qu'ils n'étaient pas en mesure; ils se retirèrent sur Tripstadt, après avoir perdu, dans ces différentes affaires, plus de 2000 hommes.

Les Français prirent bientôt leur revanche, et chassèrent les Prussiens de Lautern le 17 octobre.

Cependant ces combats, achetés du sang de tant de braves, ne décidaient rien dans la balance des grandes opérations. L'armée prussienne aurait mieux fait de marcher en masse dès le 1er. septembre par Cussel sur Merzig, afin de tourner cette partie de l'armée de la Moselle qui était à Trèves, de la rejeter sur Coblentz, et de se lier ensuite à la grande armée autrichienne, par Bastogne et les sources de l'Ourte. Les alliés auraient ainsi pu rassembler 100,000 hommes, pour tenir la position centrale et attaquer Jourdan. Quoiqu'il fût déjà bien tard, pour espérer de grands succès, après toutes les fautes que l'on avait commises, une grande victoire sur la Meuse aurait au moins sauvé la Hollande, une partie de la Belgique, Trèves et Luxembourg.

Il est vrai que, dans cet intervalle, l'armée du Rhin serait peut-être venue devant Mayence; mais le duc de Saxe-Teschen avec une partie de son cordon de 50,000 hommes, et les deux princes de Hohenlohe avec 25,000, eussent bien pu la tenir en respect par un bon camp retranché; d'ailleurs, il ne fallait pas plus de huit à dix jours

pour frapper un coup qui eût tout sauvé, et dont la chance la plus fâcheuse eût été de repasser le Rhin, comme on devait, dans tous les cas, s'attendre à le faire.

Vingt mille Français restèrent à Trèves pendant deux mois, au milieu de 65,000 Austro-Prussiens, qui se trouvaient d'un côté dans le Hundsruck, et de 70,000 Autrichiens qui étaient sur l'Ourte et à Luxembourg. L'existence de ce corps est un événement mémorable dans les annales de l'art; elle est le trait le plus caractéristique du génie des généraux alliés, et du système de guerre qu'ils avaient adopté à cette époque.

La reprise de Lautern, par le général Meunier, fut une espèce d'adieu de l'armée prussienne. Le passage de la Roer et l'arrivée de l'armée de Sambre et Meuse forcèrent les généraux Melas et Nauendorf à se réunir pour se retirer de Kaiserseck et d'Hildesheim sur Andernach, d'où ils suivirent bientôt leur armée sur la rive droite du Rhin.

Les Prussiens ne pouvaient plus rester seuls sur la rive gauche; Jourdan s'étant étendu par sa droite jusques sur Creutznach, et le général Michaud ayant porté l'armée du Rhin devant Manheim, Moellendorf n'avait rien de mieux à faire qu'à se replier sur Mayence, pour éviter d'être entouré par d'aussi grandes forces.

L'invasion de la Hollande engagea les Prussiens à se porter sur le Bas-Rhin, pour tirer un cordon

vers Wesel, et couvrir leurs provinces de Westphalie, et peu rassurés sur le sort de ces provinces ils prirent le parti de les couvrir plus sûrement encore par la paix de Bâle, dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent.

Les armées françaises du Rhin et de la Moselle, alors réunies, attaquèrent la tête de pont du Rhin, devant Manheim, et préparèrent l'investissement de Mayence, qu'elles exécutèrent sur la rive gauche, pendant l'hiver affreux qui rendit cette opération aussi pénible qu'inutile.

Rhinfels était occupé depuis le 2 novembre : l'officier hessois qui commandait cet excellent fort, l'évacua dans une belle nuit, contre tous les ordres qu'il en avait reçus, et les Français en prirent possession fort paisiblement. Le commandant fut traduit à un conseil de guerre; mais cela ne rendit pas le fort, qui offrait beaucoup d'avantages aux Autrichiens, pour un point de passage sur le Rhin.

Enfin, le général Hatry bloqua Luxembourg avec deux divisions de l'armée de Sambre et Meuse, et à l'exception de cette place et de Mayence, il ne restait plus rien aux alliés sur la rive gauche du Rhin. Les Français au contraire tenaient les provinces hollandaises sur la rive droite de ce fleuve, depuis Emerick, jusques vers Embden.

CHAPITRE XXI.

Opérations en Italie et aux Pyrénées.

Il n'entre pas plus dans mon plan d'écrire ce qui se passa sur ces deux lignes, en 1794, que je ne l'ai fait pour les campagnes précédentes. C'étaient deux accessoires, importans à la vérité, mais qui pour cela ne cessaient pas d'être des accessoires. L'auteur d'un ouvrage qui a décrit les événemens de cette année de la manière la plus extraordinaire, a prétendu que les opérations de l'armée d'Italie, en 1794, avaient été plus décisives encore que celles de Flandre. Je laisse au lecteur éclairé à juger ce raisonnement.

L'armée Sarde n'était pas de 40 mille hommes, et elle avait à fournir beaucoup de garnisons. Les Autrichiens lui donnèrent un corps auxiliaire dont la force n'excédait pas 25 mille combattans.

De part et d'autre on avait aussi voulu agrandir l'échelle des combinaisons sur cette ligne. Les Sardes tenaient, par une longue chaîne de postes, toute la frontière depuis le Saint-Bernard et la limite neutre de la Suisse, jusqu'au Pô ; depuis ce fleuve jusqu'à la mer, les postes étaient continués et occupés par l'armée combinée Austro-Sarde. Eugène et Catinat crurent mieux faire en restant

concentrés sur le seul point le plus important de cette ligne; l'expérience et les principes ont prouvé qu'ils avaient raison.

Les Français avaient une armée des Alpes qui tenait depuis les frontières du Valais jusqu'au mont Genièvre; l'armée d'Italie tenait depuis ce point jusqu'au golfe de Gênes.

Toute cette campagne n'offrit qu'une série d'affaires isolées, qui ne pouvaient réussir que par le singulier système du jour. On a prétendu que les Français voulurent occuper Oneille pour couper les communications du roi de Sardaigne avec les Anglais, comme si à cette époque les alliés eussent manqué de ports sur la Méditerranée ou sur l'Adriatique. Ce prétexte démontre assez quels étaient les motifs étonnans que l'on donnait aux plans d'opérations. Dans le fait, on porta sur Oneille des forces qui eussent pu déboucher plus avantageusement par le centre, pour chercher à rejeter les corps autrichiens sur la mer.

Voici, au reste, le récit de ce mouvement, auquel on a attribué beaucoup trop d'importance.

Après avoir adressé aux Génois une proclamation tendant à les rassurer sur le passage que l'on devait effectuer à travers leur territoire, le général Dumerbion fit emporter, le 6 avril, le camp de Fougasse, entre la Boulene et Molineto, par le général Bizannet. Le lendemain, 7 avril, le général Macquart força tous les postes aux environs

de Breglio. Le 9, le général Colli repoussa cette colonne à Calla-Ardente et Tunara.

Tandis que les alliés étaient ainsi contenus du côté de Saorgio, le reste de l'armée d'Italie marchait le 8 avril sur Oneille. Les Piémontais avaient occupé et fortifié les hauteurs de Sainte-Agathe, en avant de cette ville; mais les troupes françaises traînèrent des canons sur les montagnes, gravirent les hauteurs de Sainte-Agathe, et enlevèrent ce poste avec tant de rapidité, que les troupes sardes évacuèrent Oneille, et se retirèrent en désordre dans les gorges des Appenins. La prise d'Oneille augmenta l'espèce de stupeur qui s'était emparée de la cour de Turin; elle alla, dit-on, jusqu'au projet de sortir du Piémont.

Cependant la prise de cette petite ville maritime aurait été peu alarmante, si elle n'eût été suivie de succès plus marquans. Le général Massena, après s'être rendu maître de Loano, s'était porté le 16 avril à Ponte di Nava, sur le Tanaro. Ce point important était défendu par la brigade autrichienne du général Argenteau, qui fut attaquée avec vivacité et culbutée sur Ormea, où les Français entrèrent le 17. Argenteau se retira sur Ceva: le petit fort d'Ormea capitula à la première sommation, et la garnison, composée de 400 Autrichiens, fut prisonnière de guerre. En se décidant à attaquer Oneille, on avait arrêté de mettre en mouvement, dans le même instant, toute la ligne

des troupes qui bordaient les Alpes depuis le Faussigni jusqu'au comté de Nice (1). En conséquence, la gauche de cette ligne, aux ordres du général Bagdelonne, après avoir bivouaqué deux jours, sur les plus hautes montagnes, attaqua le 24 avril, par leur droite et par leur gauche, les trois fortes redoutes du mont Valaisan, au-dessus de Sext. Après avoir marché dix lieues dans la neige, sur la crête des montagnes, les Français emportèrent ces retranchemens; l'artillerie qu'on y prit fut dirigée sur la redoute de la chapelle du petit Saint-Bernard, que l'ennemi évacua bientôt. Il en arriva de même, trois jours après (27 avril) au poste important de la Thuile, au-dessus du mont Valaisan, et aux redoutes du lac Ardent, de Sext et de la Briga. Les Piémontais prirent la fuite de toutes parts, et se retirèrent précipitamment sur la ville d'Aoste, au bord de la Doria.

L'armée d'Italie poursuivait en attendant ses premiers succès; une colonne de 10,000 hommes, après s'être emparée de Lantosca et de Belvedere sur la Vesubia, menaçait le camp de Rans et les postes voisins. D'un autre côté les Français s'éten-

(1) La ligne était longue, les combinaisons étaient par conséquent sur une grande échelle; singulière manière de juger le mérite des opérations de guerre!

daient dans les états du roi de Sardaigne, sur la frontière de Gènes. Le 29 avril, les forts de Saorgio, Roçabilière et Saint-Martin furent pris; les ennemis avaient été, ainsi, forcés d'abandonner leur camp de Rans, et celui de la Fourca, entre les monts Fougasse et de Laution. Le général Serrurier s'était alors porté en avant, dans la vallée de Boreon, aux sources de la Salaize et de la Rouine. Partout les Piémontais avaient été complètement battus; on leur avait pris plus de soixante pièces de canon, une grande quantité de munitions, et environ 2,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient quelques officiers de marque.

Forcés ainsi sur les points principaux de leur longue chaîne, les Piémontais voyaient leur système de défense détruit, toutes leurs forces étaient isolées. Jamais événement ne prouva mieux que celui-là, le ridicule du système des cordons dans des postes fixes, puisque les positions difficiles des Alpes ne purent pas même sauver le cordon des coalisés.

Cependant le but de l'armée d'Italie n'était pas encore rempli, les généraux Marquart et Massena attaquèrent le 8 mai, les Piémontais, postés sur les hauteurs qui dominaient l'embranchement du chemin de la Briga avec celui de Tende, où ils semblaient vouloir tenir, pour intercepter la communication des armées françaises. En vain les ennemis, au nombre de plus de 8,000 hommes,

voulurent-ils opposer de la résistance : attaqués par trois colonnes, ils furent complètement battus et poussés jusqu'au delà du village de Tende.

Le centre de la ligne des Français n'avait pas pris jusqu'alors une part très-active aux opérations, mais à l'époque du 8 mai, il dut aussi remplir sa tâche, en attaquant le mont Cenis, défendu par une division de troupes Sardes.

Pour faciliter cette expédition, une brigade de 3,000 hommes assemblée à Briançon, après s'être emparée de Pras, du fort Mirabouc, et de quelques autres postes, se porta dans les vallées de Bardonache et de Sezanne, s'empara d'Oulx, occupa Fenestrelles, et s'avança presque sous le canon d'Exiles.

En même temps, une division de l'armée des Alpes, marcha par la Maurienne sur Lans-le-Bourg, et gravit le mont Cenis. Une petite colonne s'empara, à la droite de cette montagne, des redoutes de Rivets et de la Ramasse, dont elle dirigea l'artillerie contre les Sardes. Une seconde colonne, sous les ordres du général Bagdelonne, avait tourné l'ennemi pendant l'attaque de la première, et forcé les Piémontais à abandonner près de 20 pièces de canon.

Tandis que le mont Cenis était enlevé vers le centre, la droite de l'armée des Alpes pénétrait en Piémont par le col de l'Argentière, en avant de Barcelonette, s'emparait de la vallée de Sture,

et du poste des Barricades, entre Pont-Bernard et Brezca, sur le chemin de Coni, ce qui mettait à même d'établir bientôt la communication avec l'armée d'Italie, qui, dans cet intervalle, avait continué de profiter de ses premiers avantages.

Une série d'autres petits combats eut lieu, nous nous dispenserons de les rapporter, on se disputait, par divisions, la possession de quelques villages, et ces petites entreprises suffisent pour prouver qu'il n'y avait point de grandes combinaisons dans la direction générale des opérations.

Vers le milieu de septembre, un corps autrichien, aux ordres du général Wallis, occupant une position entre Finale et Aqui, avait poussé ses avant-postes sur le territoire de Gènes, et menaçait de s'emparer de Savonne. Le général Dumerbion résolut de l'attaquer : le général Colloredo était à Carcare, Argenteau à Mondovi; une 3.ᵉ division de réserve appuyait ces deux corps, qui avaient encore des détachemens à droite et à gauche. Les Français attaquèrent, le 19 septembre, sur tout le front, en se bornant néanmoins à inquiéter Argenteau, pour diriger leurs plus grandes forces sur la division de Colloredo, qui fut délogée des villages de Mollare et de Pradere, débordée par sa droite, et forcée d'abandonner, le 20, le plateau de Carcare; elle fila pendant la nuit du

20 au 21 sur Dego, où elle joignit la réserve de Wallis. Le général Dumerbion suivit les Autrichiens sur Cairo, et atteignit le gros du corps à 2 heures au moment où ils étaient occupés à se retirer. Quoique le jour fût très-avancé, le général Dumerbion attaqua les positions qui couvraient leur retraite, et les en chassa avec perte de 1000 hommes tués, blessés, ou prisonniers. Wallis prit alors position à Aqui, et les Français ne le suivirent point.

Après cette affaire de Cairo, dont les généraux français ne tirèrent aucun fruit, on a prétendu qu'ils avaient résolu d'éviter les obstacles que présentaient les places du Piémont, de suivre les bords de la mer sur le chemin appelé la côte du Ponent, d'occuper le Marquisat de Final, et de pénétrer, par le Montferrat, dans le cœur des états du roi de Sardaigne. Si ce projet a existé, il ne fut pas exécuté, soit qu'on rencontrât trop d'obstacles par le chemin de la Corniche, soit que les renforts reçus par les Autrichiens eussent mis, pour cette année, un terme aux entreprises; il ne se passa plus rien qui mérite d'être cité.

Je ne ferai aucune observation sur ces opérations; on a assez vu que le système des deux partis fut également singulier. La campagne de 1800 a prouvé ce qu'auraient pu faire les armées des Alpes

et d'Italie réunies, si elles avaient marché en masse par leur centre ou par leur gauche, au lieu de faire des attaques morcelées sur toute la ligne. Soixante mille hommes débouchant d'Aoste ou de Suze sur Turin, eussent bientôt décidé la campagne. Les armées françaises eurent l'avantage de s'emparer des sommités principales et des débouchés qui versent sur l'Italie; mais on ne retrouve, dans les opérations des deux partis, aucune trace d'un plan vastement combiné, ayant pour but de détruire les corps organisés qui décident de tout. On se borna à enlever des postes comme dans les années précédentes, et c'est le genre de guerre que l'on fit jusqu'à ce que l'EMPEREUR NAPOLÉON, débouchant un an après de ces mêmes montagnes, apprit à l'Europe qu'il existait un autre art de la guerre que celui de ces tristes accessoires, pour lesquels on avait fait couler le sang de tant de braves.

Le grand homme démontra, par ses triomphes étonnans, que les généraux qui avaient cru agrandir l'échelle des combinaisons s'étaient grossièrement trompés; il prouva que les principes sont de tous les siècles, et qu'ils triompheront de tous les novateurs, comme de tous les systêmes qui leur seraient opposés. Napoléon vainquit à Millesimo, à Lonado, Castiglione, sans avoir des fronts de quarante lieues, et parce que ses adversaires commirent au contraire cette faute.

Opérations aux Pyrénées.

Je présente ces opérations seulement comme une espèce d'ombre au tableau principal, et pour offrir une espèce d'ensemble, en rappelant qu'à l'époque où les grands intérêts de l'Europe se décidaient en Flandre, les forces françaises et espagnoles se disputaient des vallées, des crêtes et quelques places.

A la fin de la campagne précédente, l'armée des Pyrénées orientales avait été ramenée sous le canon de Perpignan. L'armée espagnole de Catalogne, forte de 35,000 hommes, tenait Bellegarde, Collioure et Port-Vendre sur le territoire français. Le général Dagobert, et après lui le général Dugommier, avec une armée d'environ 40,000 hommes, dut reprendre ces places et agir même offensivement contre la Catalogne.

Aux Pyrénées occidentales, le général Câro commandait les Espagnols, et fit une assez belle défensive. Les généraux Muller et Moncey prirent successivement le commandement de l'armée vers Saint-Jean de Luz : les opérations, sur cette ligne, furent beaucoup moins importantes qu'en Roussillon.

Le comte de la Union qui avait succédé à Riccardos n'avait hérité ni de sa fortune, ni de la confiance; il avait une armée fatiguée par les ma-

ladies. Dugommier amena aux Français le renfort d'une partie des vainqueurs de Toulon, et résolut d'opérer offensivement.

Afin de parvenir à reprendre les places de Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme, ce général manœuvra pour faire étendre le comte de la Union par sa gauche, dans la Cerdagne espagnole vers Belver, tandis que les Français, profitant de son erreur, attaquèrent, le 30 avril, les retranchemens de Montesquiou et des Albères, les emportèrent, firent 1500 prisonniers, et forcèrent ainsi la droite de la position formidable des ennemis établie entre Villelongue, le Boulon et Ceret. Ce mouvement était hardi, pour ne pas dire téméraire, puisque les Français vinrent ainsi s'établir entre la mer, l'armée espagnole, et les trois places fortes que l'ennemi occupait. Si le comte de la Union avait été un grand capitaine, et qu'au lieu de décamper il eût rassemblé toutes ses forces pour déboucher par la vallée de Teck sur la Paille et Bruille, il est certain que l'armée française eût été fort embarrassée. Loin de prendre un parti semblable, le général espagnol décampa le 4 mai sur la Mouga, abandonnant à leurs propres forces les garnisons des quatre places dont nous avons parlé.

Au milieu de mai, le général Augereau remontant la vallée du Teck vers Prat-de-Mollo, traversa les montagnes de Saint-Laurent-de-Cerda, et attaqua les ennemis le 19 vers Saint-Laurent de la Mouga;

où il obtint quelques succès. Alors l'armée française fit le siége de Collioure et de Bellegarde. La première de ces places qui avait deux fois plus de garnison qu'il ne lui en fallait, capitula le 5 juin, la veille du jour où la flotte espagnole voulait la ravitailler.

Bellegarde tint plus long-temps. Le comte de la Union, voulant tenter de dégager cette place le 13 août, attaqua le général Augereau à Terradas, faisant des démonstrations sur Saint-Laurent de la Mouga et Reguesens. Ce combat fut vif, et la victoire fut due au dévouement des troupes françaises; le général Augereau y fut blessé et Mirabel tué. Bellegarde se rendit enfin à discrétion le 18 septembre.

Trois jours après cette capitulation, les Espagnols, qui l'ignoraient sans doute, renouvelèrent leurs efforts pour dégager la place, et les dirigèrent principalement sur la montagne noire, entre la Mouga et Bellegarde, mais ils furent repoussés.

On resta des deux côtés dans l'inaction jusqu'au milieu de novembre. L'armée espagnole, forte de 40,000 hommes, tenait une ligne défensive couverte de redoutes, la droite à la mer vers Llanca, la gauche à Saint-Laurent de la Mouga, une division vers Puicerda pour couvrir la vallée de la Segre. La position principale présentait ainsi un front de cinq lieues, ce qui, pour des forces si peu considérables, était déjà trop étendu; il est vrai

qu'elle était couverte de 90 redoutes, établies sur plusieurs lignes de profondeur, et en arrière desquelles se trouvait encore le camp retranché de Lière sur la gauche de Figuières.

Le général Dugommier sentit qu'il s'exposerait trop en voulant attaquer la droite de cette position, puisqu'il aurait fallu longer la mer, et s'exposer par là à une ruine totale en cas de revers. Une semblable manœuvre était d'autant plus dangereuse, dans cette circonstance, que l'emplacement des camps espagnols, leur eût beaucoup facilité le changement de front, qu'ils auraient dû exécuter pour s'établir la droite à Lière, la gauche vers Saint-Clément, afin de culbuter l'armée française sur Ilanca. Le général Dugommier aurait pu, peut-être, espérer, que le comte de la Union ne serait pas plus habile à prendre ce parti, qu'il ne l'avait été à l'attaque du camp de Montesquiou, le 30 avril; mais c'est toujours mal opérer que de s'exposer à la chance la plus ruineuse, contre tous les principes de la guerre, surtout lorsqu'il y a moyen de placer l'ennemi lui-même dans cette fâcheuse situation.

Le général français jugea donc, avec raison, qu'il était préférable de chercher à s'établir sur la gauche des Espagnols, et que s'il parvenait à culbuter cette aile, toute la droite était non seulement forcée à se retirer; mais qu'elle pouvait être même fortement compromise.

En conséquence le général Augereau, avec la droite renforcée, attaqua, le 17 novembre, la gauche de l'ennemi, et le culbuta du camp de la Madeleine, en descendant la rive droite de la Mouga jusques vers Escaulas et Lière. Le général Perignon, avec le centre, attaqua l'ennemi en avant de Darnias. Le général Sauret, avec la gauche, attaqua les positions formidables d'Espolla, où les Espagnols avaient des forces supérieures qui le repoussèrent, et le suivirent même assez vivement. Ce fut dans cet instant que Dugommier fut tué, vers le centre, par un éclat d'obus. Le général Perignon prit alors le commandement, et porta des renforts à l'aile gauche; mais tout ce qu'il put faire fut de s'y maintenir, de même qu'au centre qu'il venait d'affaiblir: la droite, aux ordres d'Augereau, parvint ainsi seule à s'établir sur le champ de bataille ennemi, au camp de la Madeleine. Le 20 novembre, le général Perignon combina une nouvelle attaque sur la même base; Augereau, avec son aile, devait attaquer, de concert avec une partie du centre, le camp de Lière et les positions de Pont-des-Moulins et de Vilarcoli; le reste du centre, lié avec la gauche, devait renouveler ses tentatives sur Espolla. Ce mouvement de la droite, plus rapproché et mieux soutenu encore que dans la journée du 17, fut aussi plus décisif. Les Français emportèrent le camp de Lière et les redoutes voisines; les Espagnols furent

hachés dans leurs retranchemens ; ce qui put échapper se sauva en désordre dans Figuières. Après trois heures de combat, les ouvrages de Las-del-Roure, Vilarcoli et Pont-des-Moulins, furent aussi enlevés. Le comte de la Union perdit la vie en voulant rallier ses troupes.

La gauche des Français, après un combat plus long, informée des succès remportés par la droite, et éprouvant par conséquent moins d'obstacles de la part de l'ennemi, parvint à occuper Saint-Clément et Espolla. Le centre des Espagnols étant alors compromis vers Vilarnadel, voulut se retirer; mais la colonne française qui se trouvait à Pont-des-Moulins, l'ayant battu avec son artillerie, la déroute s'y introduisit, et chacun se sauva comme il put sur Peralda et delà sur la Fluvia, où l'on eut bien de la peine à le rassembler. Augereau fit investir à l'instant même Figuières, dont la garnison avait été en partie retirée pour renforcer le camp de Lière; la ville se trouvait par contre remplie de 7 à 8000 fuyards de tous les corps, sans discipline et sans chefs. Ces débris refusèrent même de faire le service, et le commandant rendit, six jours après, une des plus belles places de l'Europe. Cette affaire coûta plus de 15,000 hommes à l'armée espagnole. Tel fut le brillant résultat d'un mouvement bien combiné sur le point décisif de la ligne ennemie, et qui serait devenu bien plus important encore, si, au lieu de débusquer les Espagnols de

Saint-Clément et Espolla, la gauche s'était liée vers Vilarnadal avec les troupes qui longeaient la Mouga. La totalité des forces françaises, victorieuse de la gauche et d'une partie du centre des Espagnols, aurait prévenu à Peralda leur droite, qui serait restée en l'air à Saint-Clément et Espolla, sans aucun espoir de retraite. On ne pouvait avoir aucun motif d'exposer le général Sauret vers ce dernier point, pour en chasser l'ennemi, qu'il eût beaucoup mieux convenu d'y laisser ; car si le centre des Espagnols, de concert avec leur droite, avait su manœuvrer vivement contre ce général, les Français auraient pu se repentir de l'avoir isolé du point principal, contre toutes les règles, et contre leurs véritables intérêts.

La campagne fut terminée par le siége de Roses, qui ne se rendit que le 4 janvier : le général espagnol Urrutia ne put y mettre aucun obstacle, il eut même assez de peine à réorganiser une armée.

Pyrénées occidentales.

Comme nous l'avons déjà dit, les opérations sur cette ligne furent moins importantes que dans la Catalogne. L'armée française défendait son territoire. Le 5 février, les Espagnols l'attaquèrent avec quelques succès, et ne surent pas profiter de cet avantage.

Les affaires se bornèrent à des chicanes de postes, jusqu'au commencement de juin. A cette époque les Français voulant rivaliser les succès remportés par leurs autres armées, combinèrent l'envahissement de la petite vallée de Bastan. Une série d'escarmouches dans les gorges en ouvrit l'entrée; cela ne procura que la possession de quelques redoutes, et des hommes tués. Les Espagnols voulurent s'en venger en portant, le 16 juin, une colonne isolée, d'environ 8,000 hommes, sur Urugne, où elle fut mal reçue. Toutes ces entreprises partielles n'étaient dans le fait qu'une guerre d'écoliers.

Vers le 20—24 juillet, les Français ayant reçu quelques renforts, résolurent de chercher à enlever le corps qui avait repris la garde de la vallée de Bastan, et qui était un peu en l'air. Trois colonnes furent formées à ce dessein; néanmoins l'entreprise ne réussit qu'à-demi, et l'ennemi parvint à se retirer. En même temps le général Frégeville poussa, avec la droite, le long de la mer de Biscaye, sur Fontarabie et Saint-Sébastien, où il fit 1,700 prisonniers sans coup férir (du 2 au 4 août). Il se porta ensuite sur Toloza.

Le général Muller quitta l'armée au commencement de septembre, et Moncey en prit le commandement. Les Français ayant été renforcés, peu de jours après, par 15 bataillons, résolurent alors de faire une tentative contre l'ennemi, dont la

ligne était morcelée. Douze mille hommes gardaient la vallée de Roncevaux, 2,000 étaient à Lecumbery, 4,000 à Lans, et 4,000 à Deva. On chercha à tourner et couper d'abord le corps principal; mais cette tentative fut formée par plusieurs colonnes parties de points trop divergens ; l'une partit de Elissondo, dans la vallée de Bastan ; la 2.e de Saint-Jean-pied-de-port ; la 3.e de Tardets, aux sources de la Nive, par Laraun et Otchagavia ; elles devaient se réunir, par une marche circulaire, vers Burguet et Viscaret.

Ce projet décousu ne pouvait guères réussir, surtout dans un pays semblable ; une colonne arriva trop tard, et les Espagnols eurent le temps de se retirer. Toute cette affaire aboutit à détruire les fonderies d'Engui et Orbaicet. Si les Français avaient su mettre en action leurs 66 bataillons, contre les petits corps morcelés de l'ennemi, il est certain qu'ils auraient pu en enlever un, et pénétrer sur Pampelune pour hiverner dans la Navarre : on s'amusa au contraire à faire *la petite guerre* dans toute la force du terme. On se battit encore, pour des tristes chicanes de postes, le 24 novembre, dans la vallée d'Olaue et Saurauren, où l'on aurait dû agir en forces dès le commencement. Enfin l'âpreté de la saison décida le général Moncey à revenir vers Tolosa, et sur la vallée de Bastan, pour donner un peu de repos aux troupes.

Quelques mois après on s'étendit encore une

fois, par la droite, le long de la mer, et on poussa jusqu'à Bilbao; lorsque les négociations entamées à Bâle vinrent suspendre les hostilités, et mirent entièrement fin à cette guerre, au mois de juillet suivant.

On a vu par cet aperçu que rien ne ressembla moins à de grandes opérations militaires, que les singulières combinaisons de cette campagne. Elle fut beaucoup moins bien conduite que celle des Pyrénéess orientales, quoiqu'on eût des moyens supérieurs, un ennemi moins nombreux à combattre et un ennemi qui se divisait beaucoup plus qu'il ne le faisait en Catalogne. L'idée de courir le long de la mer de Biscaye, avec l'aile droite de l'armée, tandis qu'on laissait la gauche devant la plus grande partie des forces espagnoles rassemblées vers Roncevaux, était aussi dangereuse que contraire aux règles de la guerre; on l'a attribuée aux députés de la Convention, qui ne firent pas moins de mal aux Pyrénées, que sur les rives de la Sambre.

La paix de Bâle, en mettant fin à ces scènes accessoires, ne débarrassa pas seulement la France d'un ennemi, mais elle lui donna encore les moyens de porter une partie des armées des Pyrénées, en Italie, où elles ne tardèrent pas à s'immortaliser sous la conduite de Napoléon, en remportant des succès plus glorieux et plus décisifs.

Il est temps de terminer ce tableau des événemens de la campagne trop célèbre de 1794. Je ne dirai plus rien des troubles de l'intérieur ; la grande Vendée était finie ; Charette et la chouannerie étaient une plaie profonde pour la nation, mais ils ne pouvaient plus faire des conquêtes, ni donner des doutes sur l'existence d'un gouvernement, qui venait de triompher des efforts de l'Europe, et qui commençait à s'assurer une consistance, en faisant des paix séparées.

CHAPITRE XXII.

Observations générales sur la campagne de 1794.

On trouvera déjà, dans les chapitres historiques, l'indication des causes principales qui ont produit les événemens. Il me restera à présenter quelques réflexions sur l'ensemble des opérations, et à les rapporter aux principes de l'art.

Les premières positions et les premiers plans des deux partis, ont offert les mêmes erreurs qui avaient été si fatales à ceux qui les avaient commises dans la campagne précédente. Les Autrichiens formaient toujours des plans gigantesques, et prenaient, par contraste, des mesures défensives du plus grand ridicule. Les mêmes hommes qui faisaient le projet de dicter des lois dans Paris, employaient la moitié des forces qui leur étaient nécessaires pour réussir dans ce projet, à couvrir des provinces et des routes que personne n'aurait songé à inquiéter, s'ils avaient fixé l'attention de l'ennemi par un de ces mouvemens concentrés, et par une de ces attaques décisives, qui déterminent le succès de toute une campagne. On cou-

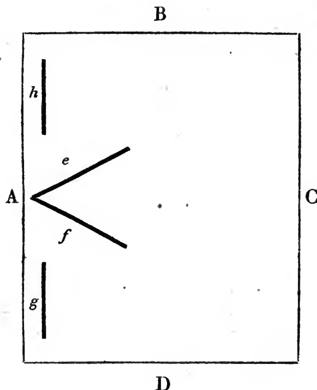
vrait Luxembourg par 20,000 hommes, tandis que comme forteresse elle n'avait pas besoin d'être couverte, et comme point stratégique elle ne l'était pas suffisamment par un corps aussi faible, qui ne pouvait pas sauver les communications d'une armée, lorsqu'il s'agissait de mettre 300 mille hommes en action sur la ligne d'opération.

Le théâtre de la guerre, appuyé d'un côté à la mer du Nord, permettait ainsi d'appliquer la combinaison que j'ai présentée dans le Traité des grandes opérations militaires, chapitre 14 de la 2ᵉ. partie, et chapitre 31 de la 4ᵉ. L'armée qui aurait voulu opérer en grand, et d'après les principes, devait chercher à s'établir avec sa masse, sur l'extrémité ennemie qui était opposée à la mer, afin de refouler une partie de ses forces sur un obstacle insurmontable, et de les placer ainsi dans la chance ruineuse de mettre bas les armes.

Si l'ennemi avait divisé ses corps sur une longue ligne avec un but défensif, l'armée, qui aurait voulu opérer en règle, aurait établi sa masse au centre, et formé une ligne d'opérations intérieures.

Ce point central pour établir une masse intérieure contre des parties isolées, était la haute Meuse pour l'offensive des alliés, et la Sambre pour l'offensive des Français : on aurait présenté

ainsi, à-peu-près les mêmes dispositions que celles de la figure suivante :



A était la frontière de France, B était la mer du Nord. La masse centrale *e f* pouvait battre alternativement les corps *g*, *h*, renforcer surtout le point *e*, en l'établissant sur l'extrémité de la ligne *h*, qu'un revers pouvait alors jeter sur la mer et

anéantir. C'était dans tous les cas ce qu'il y avait de plus grand à tenter, ce qui offrait les chances les plus certaines de succès, et qui faisait courir bien moins de risques que toutes les entreprises qui furent formées.

L'application parfaite des plus grands principes de guerre sera toujours de donner une direction concentrique à ses forces, sur une extrémité de la ligne ennemie, et préférablement encore sur le centre lorsque les parties sont morcelées. Il faut y frapper de grands coups, et savoir ensuite se diviser à propos, pour profiter de la victoire, en opérant des mouvemens bien combinés contre des forces qui se trouvant elles-mêmes isolées n'ont plus de moyens de concentration. Cette vérité a été démontrée par la campagne de l'empereur Napoléon en 1806: nous y avons vu l'armée française, répandue en cantonnemens de paix, depuis les frontières de Bohème jusqu'au lac de Constance, arriver par des marches combinées vers Bamberg, se concentrer plus encore vers Géra, vaincre alors à Iéna, reformer ensuite deux masses principales avec des divisions légères, pour harceler et enlever d'autant plus sûrement les colonnes prussiennes, qui cherchaient leur salut par des directions divergentes ou excentriques, d'après le beau système de Bulow.

On a vu combien les plans des deux partis ont été différens de ce qu'ils auraient dû être. Celui

des Français que les écrits du jour ont porté jusqu'aux nues, et ont appelé *un agrandissement de l'échelle des combinaisons*, n'avait rien qui méritât ce titre (1). Depuis des siècles on s'est

---

(1) On a déraisonné sur les opérations de cette période, au point que, dans un ouvrage d'ailleurs estimable, écrit par le lieutenant-général T...., on trouve la phrase suivante: « *Cet art militaire des armées germaniques, qui consistait surtout dans le choix des positions, dans l'ensemble des mouvemens, rapprochés et soutenus l'un par l'autre; ce système, qui avait résisté aux promptes manœuvres des armées de Frédéric, ne trouvait plus son application contre les mouvemens combinés de deux armées qui occupaient en même temps tous les postes, sur un front de 40 lieues!* »

Quel terrible abus du talent de faire des phrases! où M. T..... a-t-il donc trouvé que l'ensemble des mouvemens rapprochés et soutenus l'un par l'autre, ne fût pas réellement le secret de la guerre? de telles opérations ne sont-elles pas la même chose que les mouvemens *combinés* qu'il vante lui-même?

D'ailleurs où M. T..... a-t-il trouvé que dans la guerre de sept ans, Daun, Laudon, Soltikof, Soubise et Broglie aient fait leurs opérations avec ensemble, rapprochées et soutenues l'une par l'autre. Il est bien plus dans l'erreur encore d'attribuer à une telle cause les revers des coalisés en 1794; ce fut justement le contraire. L'auteur serait bien en peine de trouver une combinaison pareille dans toute la campagne; en trouvera-t-il dans les efforts isolés de Clairfayt à Courtray et à Ypres, dans le morcellement du centre à Turcoing, ou dans ces combats partiels de l'armée du duc d'Yorck dans le Brabant?

battu en même temps en Italie, sur le Rhin et en Flandre. Dans la guerre de sept ans, la ligne s'étendait sans interruption, depuis Wesel, par Francfort, sur Erfurt, Leipsig et les frontières de Bohême, jusqu'à Olmuz. Je ne vois donc pas que l'on ait rien agrandi en 1794 : si l'on a voulu parler de la division d'une même armée, en tant de corps *isolés*, opérant sur une même frontière, on a présenté comme une chose merveilleuse, une disposition qui dans le fait est vicieuse, et qui a été jugée dès-lors.

L'armée de Pichegru, divisée en deux corps, et celles des Ardennes et de la Moselle, se réunirent à Bruxelles; comme Frédéric, parti d'abord de quatre points, concentré ensuite sur deux, se

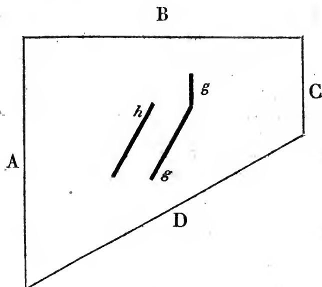
---

M. T..... a pu méconnaître les faits, mais il n'aurait jamais dû méconnaître les principes, au point de prétendre qu'un mouvement, fait ensemble, soutenu et rapproché, devait céder à ceux qui seraient exécutés sur un front de 40 lieues. On verra que les Français opérèrent avec beaucoup plus d'ensemble que les alliés, et c'est ce qui les fit réussir. Ce n'est pas l'art militaire germanique qui a eu tort ; ce sont les Germains qui avaient oublié l'art militaire de Gustave, de Marlborough, d'Eugène, de Montecuculli, de Traun, de Frédéric, et qui lui substituèrent le beau système de cordon de Lascy. Suivant les maximes de M. T...., ils auraient dû réussir en grand, puisque non contens d'un front de 40 lieues, ils avaient une ligne de 160 lieues depuis Bâle à Ypres.

réunit avec Schwerin à Prague en 1757 (Traité des grandes opérations militaires, chapitre II, I[ere]. partie). Mais cette réunion que l'on a tant vantée, ne fut réellement ni bien méditée, ni bien exécutée en 1794, et je vais m'efforcer de le démontrer.

On a assuré que Pichegru était arrivé à l'armée sans autre instruction que celle de vaincre, ou ce qui est synonyme, avec des pleins pouvoirs. Pour appliquer en grand les règles de l'art à sa position, il devait faire de fausses démonstrations avec sa gauche; contre le corps qui menaçait Landrecies, filer vivement avec le centre, la droite et l'armée de Charbonnier, sur Binch, culbuter et enlever le prince de Kaunitz, et revenir ensuite avec la même vigueur sur le prince de Cobourg. Il aurait ainsi écrasé avec 110 ou 120,000 hommes, l'extrême gauche de l'ennemi. Jourdan prenant en même temps une direction concentrique avec lui, aurait dû arriver sur la Sambre un mois plutôt qu'il ne le fit. Alors ces 150,000 hommes, placés, la gauche vers Maubeuge, la droite gagnant la direction de Hall et de Bruxelles, se seraient emparés des communications de l'ennemi, et auraient forcé Cobourg à combattre pour les regagner. Cette opération seule eût donné la Belgique presque sans coup férir; au lieu que cent mille victimes des deux partis, payèrent les fautes de combinaisons qui balancèrent les succès pendant si long-temps.

La mer du nord, les frontières de France, la ligne de la Sambre et les points de Liége et de Namur, où les Autrichiens devaient diriger leur retraite, formaient un trapèze comme la figure suivante :



La ligne que l'on aurait prise sur la Sambre, et ensuite sur Hall, eût été la même que celle *g g*, et les alliés se seraient trouvés dans la position *h*, jetés dans l'angle A B, formé par la mer du Nord, et perdus sans ressource en cas d'une défaite. Les Français n'avaient rien à risquer dans cette entreprise, qui était protégée par les places de Mau-

beuge, Philippeville, Givet, Sedan, Mézières : ils auraient eu cent points de retraite depuis la Meuse jusqu'à Metz, et ils les eussent couverts par leur mouvement même.

L'opération que je viens d'indiquer aurait eu le même succès, et eût été moins longue encore dans son exécution, si Pichegru, au lieu d'aventurer sa gauche, comme il le fit, l'avait rassemblée vers Cambrai, et si, appuyant toutes ses forces, et celles de l'armée des Ardennes sur Guise, il avait attaqué avec 120,000 hommes, le corps du prince de Cobourg, posté entre Nouvion et Cateau, pour couvrir l'investissement de Landrecies. Les troupes de la gauche auraient contenu par de fausses attaques le corps du duc d'Yorck, en l'attirant même à leur poursuite sur Cambrai. Pichegru manœuvrant ainsi avec sa masse contre 40,000 hommes seulement, et changeant de front à droite, aurait rejeté Cobourg sur la Sambre, et dégagé Landrecies. Le corps du duc d'Yorck, qui se trouvait vers Cambrai, et celui de Clairfayt, qui était vers Tournay, auraient été jetés alors dans le même angle A B, formé par la mer du Nord, coupés de leurs communications par 180,000 hommes, et isolés sans retour du reste de leur armée. Pour juger du résultat qu'aurait eu une opération pareille, il suffit de voir quel fut celui des entreprises incohérentes sur la West-Flandre, et de la marche tardive que l'on exécuta ensuite sur la Sambre,

avec la moitié seulement des forces que l'on aurait dû y porter dès le principe.

Au lieu de combiner ainsi la mise en action de ses masses, sur les points qui auraient assuré les grandes chances, le général Pichegru attendit que les alliés eussent investi Landrecies, pour attaquer leur ligne d'observation, sans que les 60,000 hommes de sa gauche y prissent part. Malgré cette faute on aurait encore pu réussir, si on n'avait pas attaqué l'ennemi sur tous les points; et que l'on eût au contraire accablé un des deux corps seulement; mais il fallait, suivant la manie à la mode, attaquer tout le front à la fois; on fut battu à Catillon et à Troisville : était-il possible de ne pas l'être avec des dispositions pareilles?

Le vrai remède à tous les revers que l'on avait déjà essuyés à la fin d'avril, était encore de se porter en masse sur le prince de Cobourg, ou sur Kaunitz isolés; on s'imagina au contraire faire une merveille en longeant la mer du nord avec 50,000 hommes, pour déborder une armée de 150,000 combattans, et en se plaçant entre cette armée et la mer, de manière à y être culbuté par une marche rapide, sans que la présence des forces sur la Lys dût inquiéter en rien les alliés (1). Pourquoi

(1) Il n'y a pas de phrases que l'on n'ait faites pour nous persuader que l'on fit une manœuvre incomparable, en plaçant quelques divisions entre une masse quatre fois plus

les Français ne firent-ils pas un mouvement semblable par leur droite, contre la gauche de Cobourg? ils auraient au moins menacé les communications des Autrichiens en conservant les leurs, et sans courir le risque d'être jetés à la mer. Nous en avons déjà assez dit sur cette opération pour la faire juger.

On maintint ces dispositions fautives, encore après la prise de Landrecies. Pichegru redoubla même sa faute en partageant son centre pour en faire marcher la moitié sur Courtrai. *Quatre vingt mille hommes furent ainsi employés mal-à-propos dans le Cul-de-sac, entre l'Escaut, la mer du nord et Dunkerque, où ils ne pouvaient rien faire d'important, fussent-ils allés jusqu'à Anvers. On ne s'en va pas dans les marais de la Zélande, quand le salut de l'ennemi dépend du point de Liége* (1).

---

forte et la mer. Il suffit de lire les campagnes de l'empereur Napoléon contre les Prussiens, et la manœuvre qu'il voulut exécuter contre Beningsen, pour juger la course sur la West-Flandre. Ce sera d'ailleurs toujours opérer contre les principes que de se placer, même à forces égales, entre un obstacle insurmontable et la masse des forces ennemies; on doit au contraire chercher à rejeter son adversaire dans une telle position, et à le repousser sur cet obstacle : la mer du Nord valait mieux pour les Français que toute l'armée de Pichegru.

(1) On a voulu nous faire admirer, et la postérité regar-

En jetant un coup-d'œil sur l'ensemble des mouvemens, on verra également que Jourdan, combattant pour un accessoire vers Arlon, pendant les mois d'avril et de mai, n'annonçait guères une réunion avec la gauche de Pichegru, courant sur la Lys, et menaçant Ypres. La réunion à Bruxelles ne fut donc point le résultat d'un premier plan vastement médité; elle fut amenée par les circonstances, parce que six passages malheureux de la Sambre, firent sentir trop tard qu'on avait besoin de l'armée de la Moselle pour renforcer ce point. Au reste, cette réunion n'aurait jamais réussi, si

---

dera au contraire comme une faute grave, que 100,000 hommes aient versé leur sang à Cambrai et à Courtray sur le point le moins avantageux, tandis que de Givet ou de Philippeville à Namur, il n'y a qu'une forte marche, et qu'on pouvait ainsi, dans 24 heures, occuper le point décisif qui ôtait toute retraite à l'armée ennemie. En se rappellant les combinaisons des lignes d'opérations de Napoléon, à Marengo, à Ulm, à Iena et à Ratisbonne, on se convaincra qu'il eût saisi les avantages inouïs de cette configuration des frontières, et qu'il eût appliqué tous les principes, en portant sa masse sur une ligne qui lui aurait donné toutes les grandes chanoes. Jamais l'Empereur n'eut un théâtre aussi avantageux que celui-là, soit par la direction des frontières, soit par l'appui redoutable des places fortes auxquelles on pouvait s'appuyer; il n'eut jamais des forces aussi considérables sur une même frontière, on a vu, néanmoins, les brillans résultats de ses combinaisons, fondées sur le même principe.

le prince de Cobourg avait su comment, avec une masse centrale, on peut empêcher l'exécution d'une telle manœuvre, surtout lorsqu'une des deux parties qui doivent se joindre, commence ses mouvemens un mois avant l'arrivée de l'autre.

S'il était important que les armées françaises se réunissent à Bruxelles, il était bien plus simple de commencer, comme nous l'avons dit, par les établir en masse intérieure, la gauche vers Maubeuge, le centre vers Mons, la droite vers Soigne et Hall, la réserve vers Binch et Charleroi: un trait de plume eût suffi alors pour opérer cette réunion décisive, et dans des circonstances bien plus favorables; tandis que pour la faire réussir, il fallut plus tard le sang de 30,000 braves, et des fautes énormes sur lesquelles on ne devait pas calculer.

De toutes les opérations de cette campagne, l'entreprise sur Ypres (le 1.er juin), fut une des plus fautives, et il paraît certain que la faute en fut toute entière à Pichegru. Cette marche excentrique, qui rendait inutile pour longtemps une si grande et belle partie des forces de la France, aurait eu des résultats bien terribles, si Cobourg, quittant aussitôt son camp de Tournay, avec 50,000 hommes, se fût porté en deux marches sur l'armée de la Sambre. Il pouvait arriver le 3 juin au matin, au moment où Kaunitz et le prince d'Orange attaquaient et battaient les Français. Réuni alors à ces deux corps et à Beaulieu, le prince de Co-

bourg, fort de 110,000 combattans, eût achevé l'entière défaite de cette armée, que l'arrivée de Jourdan n'eût plus été à même d'empêcher. On ne peut surtout pas calculer quel aurait été le résultat de ce mouvement si, au moment où Desjardin repassait la Sambre en désordre, 50 000 hommes fussent arrivés sur Thuin ou Beaumont.

Je ne m'étendrai pas sur les détails d'exécution ni sur les combinaisons des combats; on les trouve assez caractérisés dans le cours de la narration; mais je ne puis me dispenser de payer aux généraux Moreau et Souham, les justes éloges que mérite la bataille de Turcoing (18 mai). Ils sauvèrent incontestablement, par une résolution prise à propos, les troupes que l'on avait si fort exposées à Courtrai. Néanmoins il faut convenir que leur résolution eût été inutile, sans la faute inconcevable que les alliés commirent, en voulant réunir à point nommé, au milieu des forces ennemies, des colonnes multipliées qu'on pouvait aisément réunir en un jour sur l'Escaut, pour les porter ensuite ensemble à Turcoing et Bondues.

On ne peut rien dire sur la bataille de Tournay (22 mai), ce fut un carnage, sans plan et sans but, de l'aveu même des deux partis.

La fausse expédition sur Bruges et sur Ostende, qui donnait une direction divergente à des forces dont la marche concentrique pouvait procurer des succès inouis contre un ennemi qui avait la manie

de se morceler et de faire face partout, n'est pas la faute la moins extraordinaire de cette campagne; on ne doit pas l'attribuer aux généraux, et si elle est venue de ce fameux comité de guerre, dont on a tant parlé, elle déposerait fortement contre la sagesse des plans qu'on lui a attribués.

Les fautes générales commises au nord, s'appliquent également aux armées des Ardennes et de la Moselle; on n'en fit qu'un accessoire pendant deux mois, tandis que c'était le point décisif. De là provinrent l'arrivée si tardive de Jourdan sur ce théâtre, et les scènes meurtrières qui ensanglantèrent si long-temps les rives de la Sambre.

La bataille de Fleurus fit honneur à l'armée française, notamment à Kleber et à Lefebvre. La position défensive était difficile, soit qu'on voulût rester en croissant, les deux ailes appuyées à la Sambre, soit qu'on voulût combattre en ligne parallèle adossée à cette rivière. Si les Autrichiens avaient su profiter des avantages qu'ils avaient, comme assaillans, contre une armée en position sur une longue ligne, il est plus que vraisemblable qu'ils eussent réussi à en accabler le point important. Il est hors de doute que, pour ne pas abandonner ce résultat au hasard et aux fautes de l'ennemi, il eût mieux convenu aux Français de prendre l'initiative, et de marcher contre l'armée impériale : cela était d'autant plus faisable que Charleroi ayant alors capitulé, on n'avait plus à craindre

que l'ennemi communiquât avec cette place, et que l'on pouvait même s'en servir pour appuyer la gauche qu'on aurait refusée afin d'agir avec d'autant plus de forces sur Lambusart, Fleurus et Frasne, où toutes les divisions auraient dû concentrer leurs efforts. Par cette manœuvre, l'armée française n'aurait eu à combattre que la gauche et une petite partie du centre des Autrichiens, dont la droite n'eût vraisemblablement jamais pu regagner la route de Bruxelles, puisqu'elle remontait la Sambre vers Fontaine-Levêque et Andelues. D'ailleurs, par ce changement de front à gauche, on se serait assuré de la route directe de Namur à Liége, qui était, comme nous l'avons déjà si souvent répété, le point décisif pour les communications des impériaux.

Après la bataille de Fleurus, les alliés commirent la faute de laisser un corps au mont Palisel, sous les ordres du prince d'Orange. Il est assez étonnant que Jourdan ait porté cinq divisions sur cette direction, tandis qu'il eût convenu d'attaquer auparavant les impériaux à Braine-la-Leud, avec toutes ses forces, en cherchant à les gagner par la droite sur Wavre et Judoigne : les deux divisions de Favreau et de Scherer étaient suffisantes pour tourner Mons. L'armée impériale, ainsi débordée par sa gauche, et battue sur cette direction de Judoigne, n'aurait jamais pu regagner le Rhin sans faire des sacrifices énormes, puisqu'on aurait pu

la prévenir de plusieurs marches sur Tirlemont et Liége. Il était imprudent et inutile de courir en même temps vers Havre et Mons, vers Seneff et Nivelles, vers Sombref et Gembloux, sur des directions tout à fait divergentes; Kleber, au lieu d'être dirigé sur Mons avec la gauche, devait marcher sur Braine-le-Comte; le centre de l'armée sur Nivelles; la droite, très-renforcée, aurait pu alors gagner Wavre. Tout ce qui se trouvait d'ennemis à Mons, Brequigni, Roeulx et Maulde, eût été inévitablement perdu.

En suivant le tableau des mouvemens sur la carte, on est étonné de l'enchevêtrement des armées, et on ne peut concevoir qu'après des événemens aussi importans, les Français n'aient pas tiré meilleur parti de leurs succès et du morcellement des forces ennemies, pour couper et enlever un seul de ces corps qui furent si souvent compromis.

Lorsque le prince de Cobourg eut quitté Tournay, en ne laissant que le duc d'Yorck et Clairfayt devant l'armée de Pichegru, celui-ci devait sentir que les grands coups allaient se frapper sur la Sambre et sur la Meuse. Au lieu de rester huit à neuf jours sans rien entreprendre, et de se porter ensuite sur Oudenarde, Pichegru aurait donc opéré bien plus en grand s'il était venu, avec son armée, par Tournay sur Ath, remplacer la gauche de Jourdan, et mettre ainsi ce général en état de

rassembler toutes ses forces, avec les divisions de Scherer et de Favreau, pour couper toute retraite à l'armée impériale en la prévenant à Liége ou à Tirlemont (1).

Je sais bien que le comité ordonna à l'armée du nord un faux mouvement sur Bruges : aussi je n'en attribue la faute qu'à celui qui en fut l'auteur, et j'indique seulement ce qu'il y avait de mieux à faire pour appliquer ce principe incontestable : *D'établir sa masse sur une des deux extrémités de la ligne ennemie, et de choisir à cet effet celle qui conduit le plus promptement sur ses communications, afin de s'en emparer, et de mettre les grandes chances de son côté* (2).

Au lieu d'opérer de cette manière, les deux armées françaises firent un pont d'or à l'ennemi, et le laisserent partir pour Liége.

Enfin la séparation des deux armées, aussitôt après leur réunion à Bruxelles, fut encore une faute grave. Les alliés avaient pris une ligne divergente; il fallait bien opposer une division d'ob-

(1) On trouvera de fréquentes répétitions relativement à ce point de Liège; mais il est impossible de les éviter. Il est de fait que ce point étant la clef de toutes les opérations qui eurent lieu depuis le 26 avril jusqu'à la retraite de Cobourg derrière la Meuse, tous les raisonnemens doivent s'y rattacher, et qu'on ne peut éviter de le citer souvent.

(2) Voyez chapitre 4.

servation aux Anglais et aux Hollandais, mais il était contraire à tous les principes de leur opposer la grande armée de Pichegru. On aurait dû en diriger les deux tiers de concert avec Jourdan pour frapper un coup décisif contre l'armée impériale sur la Meuse, afin de chercher à gagner la ligne du Rhin avant elle, et à lui rendre toute retraite impossible. De grandes forces étaient inutiles vers Anvers, Malines et Breda, où des places nombreuses, les obstacles du terrain et les grandes embouchures des fleuves rendaient les opérations difficiles. La clef du Brabant était sur la Meuse, et plus le duc d'Yorck aurait persisté à rester en avant vers Malines, plus sa perte eût été certaine si on avait porté de grands coups à l'armée impériale vers Mastricht.

Observations sur la seconde période.

Cette période comprend depuis le long séjour des deux armées vers Anvers et Liége jusqu'à la fin de la campagne.

Ce séjour fut une faute inexplicable, surtout relativement à l'armée de Sambre et Meuse. Il était d'autant plus urgent de frapper sur ce dernier point, qu'on n'avait plus qu'un pas à faire pour rejeter les Autrichiens au-delà du Rhin ; cette opération une fois achevée, on aurait eu bon marché

de tous les Anglais et des Hollandais qui auraient voulu tenir entre le Waal et Anvers.

Au lieu de s'empresser à déterminer le succès de toute la campagne, on resta six semaines sur la Meuse dans une inaction qui aurait pu devenir fatale, puisqu'on laissa à l'ennemi le temps de se retrancher, de se renforcer, et même de combiner un mouvement de ses trois armées. Il n'en fit heureusement rien, on devait néanmoins ne pas laisser la chose au hasard.

En comparant les résultats de six batailles gagnées dans cette campagne, avec les suites d'une seule des batailles de Iena, d'Ulm, de Lonado, de Castiglione ou de Bassano, on jugera encore ce qu'aurait fait l'empereur Napoléon avec des moyens semblables, et la rapidité avec laquelle, manœuvrant par sa droite, il aurait poussé l'armée autrichienne sur la mer du nord.

Si les généraux français ne croyaient pas qu'il fût plus conforme aux principes et plus dans leur intérêt de chercher ce grand résultat, et s'ils préféraient maintenir l'isolement des deux armées pour se borner à repousser celle des impériaux au-delà du Rhin, ils auraient pu au moins le faire au mois de juillet comme au mois d'octobre, et l'armée d'Yorck eût été alors fortement compromise ou forcée à se sauver, sans combattre, jusqu'à l'Yssel. Cette retraite même aurait pu devenir impossible, puisque la masse des Français, après

avoir rejeté les Autrichiens au-delà du Rhin, aurait été à Arnheim aussi vîte que les Anglais. Il ne serait donc resté à ces derniers d'autre ressource qu'un rembarquement pour lequel rien n'était disposé sur aucun point. En admettant, contre toute vraisemblance, que cette opération fût possible, les Français n'en auraient pas moins atteint leur but, qui était l'expulsion des Autrichiens au-delà du Rhin, et la conquête de la Hollande.

Toutes ces belles chances pouvaient être perdues par les deux mois de séjour à Liége, dont il serait très-difficile de donner un motif. Attendit-on si long-temps les 10 mille hommes que le général Scherer devait amener de Valenciennes? Mais, pour un si faible secours, on s'exposait à ce que les Autrichiens se fissent joindre, dans quelques marches, par le duc d'Yorck à Ruremonde, et par 50,000 Prussiens venant de Trèves par Bastogne. Alors les alliés auraient encore une fois tenu la position centrale la plus avantageuse avec 170,000 hommes, ce qui eût bien pu leur faire gagner une bataille, et les ramener dans deux jours à Namur et Charleroi.

Puisque les alliés ne savaient pas faire de ces mouvemens rapides et hardis, et qu'ils ne voulaient pas apprendre *que le moyen de défendre un pays est de combattre en masse sur le point stratégique décisif qui en est la clef*, les Français pouvaient bien ne pas ignorer que la clef de toutes les Pro-

vinces-Unies était à Liége, et Pichegru aurait bien pu envoyer d'Anvers 20,000 hommes à Jourdan pour faire frapper, deux mois plutôt, les coups qui devinrent moins décisifs à mesure qu'ils furent différés, mais qui le furent néanmoins assez pour être les plus importans de la campagne. Perdre une semblable occasion dans la journée même, c'est commettre une faute; la perdre pendant deux mois entiers c'est en commettre soixante. Je ne sais pas s'il faut donner le blâme de celle-ci à Pichegru, au comité ou aux représentans près l'armée, mais le fait est qu'elle est grave, et qu'elle ne justifie pas toutes les belles phrases que l'on a faites sur les combinaisons de cette campagne.

Toujours animé du même esprit, et guidé par le même mobile, je ne puis me dispenser, au contraire, de rendre justice aux opérations de l'armée de Sambre et Meuse, à la fin de septembre(1).

En opérant par la droite sur l'Ourte et l'Availle, pour s'établir sur l'extrémité importante de la ligne

(1) En faisant des objections sur la direction des grandes opérations, et en les rapportant aux principes, je ne prétends pas atténuer la gloire des armées qui ont vaincu si souvent; loin de moi une telle pensée! Les généraux, les officiers et les soldats combattent là où on les fait engager; ce n'est pas leur faute si leurs efforts n'ont pas été toujours dirigés vers le plus grand but, cela prouve au contraire que c'est à eux que la France est redevable de ses premiers succès.

ennemie, et pour menacer ses communications, Jourdan opéra par le même principe qui a motivé mes observations après la bataille de Fleurus, lorsqu'au lieu de pousser toute son armée également sur la droite, ce général, au contraire, en jeta la moitié sur Mons par sa gauche, et perdit tous les fruits de sa victoire.

Si les Français avaient employé à Fleurus le même système offensif que sur l'Ourte, et qu'ils eussent gagné cette première bataille, par un effort sur Lambusart et Sombref, on ne peut pas calculer quels en eussent été les résultats. La position des Autrichiens était alors bien autrement aventurée sur la Sambre et le Piéton, qu'elle ne le fut ensuite vers Mastricht, ayant un appui sous le canon de cette place, et même une retraite sous celui de Wesel ou de Nimègue, s'il avait fallu en venir là. Le prince de Cobourg n'avait aucune de ces ressources à Fleurus, puisque prévenu sur la Meuse, il l'eût été partout. Il lui aurait fallu deux grandes victoires pour se sauver, et son armée n'aurait eu de salut que dans ses baïonnettes, ce qui est toujours une chance bien douteuse.

L'affaire de Juliers, ou de Duren, fit le même honneur aux Français que celle de l'Availle; elle était calquée sur le même plan. Seulement paraît-il que l'on aurait pu se dispenser de porter autant de monde à la gauche, sous Kleber et Lefebvre, qui attaquèrent vers Linnich et Heinsberg; il aurait

fallu une division de démonstration vers Linnich, une vers Aldenhoven, et les six autres à Duren. Il était inutile de chasser le centre des Autrichiens, qui était en avant de la Roer, vers Aldenhoven, car il eût été perdu si Latour, accablé par six divisions à Duren, eût été rejeté sur Cologne. Plus le centre de Clairfayt aurait eu de succès contre la division d'observation laissée devant lui, plus sa perte eût été certaine; il se fût trouvé dans la même position que Provera marchant sur Mantoue, pendant la bataille de Rivoli, avec la seule différence que celui-ci avait un motif de chercher à s'avancer sur la place, tandis que les Autrichiens sur la Roer n'avaient aucune raison d'aventurer leur centre.

Les Français avaient d'autant plus de motifs de rabattre Kleber sur Linnich, Lefebvre devant Aldenhoven, et Jourdan, avec son corps de bataille réuni à Scherer, sur Duren et Norvenich, qu'à cette époque leurs troupes tenaient le Limbourg et Trèves, et que ce mouvement décisif ne les eût exposés en rien; tandis que l'armée impériale aurait été dans une position désespérée.

Je ne dirai plus rien de l'expédition de Hollande, elle fut faite à propos et bien dirigée; nous avons vu par la relation combien ce pays fut mal défendu. Les troupes françaises s'y couvrirent d'une gloire immortelle par leur courage et par leur

dévouement à supporter les dangers, les privations et les fatigues. Les généraux y soutinrent et accrurent leur réputation.

Observations sur les opérations des armées coalisées.

J'ai déjà dit, dans la 1.re partie, que les lignes d'opérations les plus avantageuses pour les alliés étaient celle de Luxembourg par Mézières sur Rheims, et celle de Maubeuge par Avesne sur Laon (1); si cette dernière n'était pas la plus avantageuse pour les Autrichiens, dans l'hypothèse du point de départ du Rhin, elle l'était dans la position effective des armées, dont la plus grosse masse était en Flandre depuis 1793.

Un corps léger, campé vers Valenciennes et le Quesnoi, aurait suffi pour empêcher les incursions

(1) Je n'indique cette dernière ligne, qu'à cause du rassemblement effectif de la plus grande masse des alliés en Flandre. Les deux bonnes lignes primitives étaient pour les alliés et les Prussiens celle de Luxembourg sur Verdun. Les Autrichiens ayant leurs bases naturelles à Philipsbourg et Kehl, devaient prendre la ligne concentrique de Nancy et Bar-le-Duc, pour se lier avec eux. Cela eût été toujours mieux, que de courir à Nieuport et à Ypres, où l'on s'éloignait de sa base et de son but, pour chercher les obstacles et la ligne des places fortes.

en Belgique, de concert avec les garnisons. La grande armée de Cobourg aurait dû partir par sa gauche, et marcher sur Laon, tandis que les 80,000 Prussiens, Saxons, Hessois et Autrichiens, qui étaient assez inutiles sur le Rhin, se seraient réunis à Mélas et à Beaulieu, et se seraient dirigés concentriquement vers Mézières et Sédan, pour former une ligne centrale de 220,000 hommes, entre l'Oise et la Marne, et pour opérer ainsi suivant les circonstances contre les parties isolées de l'ennemi.

Il était dangereux, et contre tous les intérêts des coalisés, de s'étendre dans la Flandre; ils s'éloignaient de leur base et de leurs communications qu'ils laissaient exposées à toutes les entreprises des Français, tandis que cela ne les menait à rien. Ces vérités prouvent assez quelle faute capitale les coalisés commirent, de ne pas s'emparer de Maubeuge et de Sédan, en 1793, lorsqu'ils pouvaient disposer de 200,000 hommes, et que les Français n'avaient pas alors 80,000 hommes en campagne, depuis Strasbourg jusqu'à Dunkerque (mai et juin 1793).

Au lieu de venir prendre la ligne d'opérations intérieure, dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouve figurée dans le carré au commencement de ce chapitre (*e. f.*), on a vu, par le récit des événemens, que l'armée impériale prit une position sur un front immense, ayant cinq à six corps défensifs, au moment où elle voulait entreprendre

des opérations offensives; pendant que l'armée prussienne et alliée, au lieu de se lier à elle, prenait une direction divergente en remontant le Rhin, et en se portant jusqu'aux frontières de l'Alsace.

Les détails d'exécution de chaque opération, furent aussi défectueux que le plan général était contraire aux règles de l'art. Plutôt que d'investir Landrecies, le 17 avril, par huit colonnes excentriques, il aurait fallu combiner la marche concentrique de deux masses de 40,000 hommes chaque, pour donner simultanément sur le centre de l'armée française, qui eût essuyé une grande défaite, et aurait pu être enlevé.

Clairfayt était, à cette époque, inutile dans la Flandre, que les Français n'auraient pas envahie si 110,000 hommes eussent gagné une grande bataille sous Landrecies, et poursuivi vivement le centre de leur armée. L'invasion de la Flandre n'était à craindre que parce que Clairfayt y était isolé, et pouvait être compromis; s'il avait été réuni à l'armée cette expédition n'eût été qu'une course dangereuse et sans fruit.

Dans cette journée du 26 avril, les Français s'étaient divisés en trois corps, chacun de 50 à 55,000 hommes; le premier de droite vers Charleroi; le second au centre, sous Guise et Cambrai; le troisième, à gauche, sur Courtrai. Les alliés en furent informés, le même jour, par les papiers

trouvés sur le général Chapuis. Ils auraient dû profiter sur le champ de la victoire qu'ils avaient remportée à Troisville sur le corps du centre, pour porter vivement leur masse sur l'une ou l'autre extrémité. Nous avons vu que, même en attendant la prise de Landrecies, ils pouvaient, dès le 3 mai, réunir 100,000 hommes, ou sur la Sambre ou sur la Lys. Il eût été plus prudent et plus conforme aux principes de diriger cet effort d'abord sur la Sambre, parce que c'était à Charleroi et Namur qu'était la clef de tout le théâtre des opérations, et qu'il convenait avant tout de s'en assurer. Si Cobourg, avec 60,000 Autrichiens, eût débouché vivement, les 28 et 29 avril, par Thuin sur les derrières de Charbonnier et de Desjardins, tandis que le prince de Kaunitz, renforcé, les eût attaqués de front, il est incontestable que ces deux divisions eussent été totalement défaites, et peut-être détruites. Alors le mouvement sur la Lys, qui n'eût exigé que 3 ou 4 marches, aurait été bien plus assuré, et sujet à moins de dangers, que si on l'avait fait avant.

Cependant, telle était la constitution de l'armée de Desjardins, et le mouvement tardif de Jourdan sur la Sambre, que les impériaux auraient eu dix fois plus de temps qu'il n'en fallait, depuis le 30 avril, jour de la reddition de Landrecies, jusqu'au 3 juin, pour marcher successivement avec leur masse sur l'un ou l'autre corps, en com-

mençant même par celui qui, placé le long de la mer, pouvait être plus facilement anéanti.

Le prince de Cobourg était à même de réunir, le 3 mai, à Turcoing et Bondues, 115 bataillons et 150 escadrons; la présence d'aussi grandes forces sur ce point, avant que les mouvemens sur la Sambre fussent devenus aussi inquiétans, aurait permis de faire marcher le corps de Clairfayt sous le canon d'Ypres, par la gauche de la Lys, et d'attaquer avec le reste en ligne, la gauche à Werwick, la droite vers Lauwe ou Reckem; on peut juger ce que serait devenu Pichegru à son camp de Morscelle, avec 50,000 hommes. Il eût été presqu'impossible qu'il se sauvât; mais dans tous les cas il fallait chercher à l'en empêcher en l'attaquant vivement, c'était l'opération la plus avantageuse et la plus sûre qui se soit jamais présentée à la guerre.

L'idée d'envoyer le général Erskine avec sept bataillons, là où devait marcher toute l'armée, prouve combien les faiseurs de projets, dans l'armée alliée, avaient le coup-d'œil rétréci. Ils ont toujours fait la guerre aux places, aux rivières et aux camps, sans vouloir juger qu'il faut commencer par la faire aux corps organisés; quand ceux-ci sont battus, dispersés ou enlevés, les conquêtes sont faciles et rapides.

Loin d'opérer un effort décisif sur les troupes compromises de Souham et de Moreau, nous avons vu comment Clairfayt les attaqua isolément le

30 avril; il renouvela ses tentatives les 10 et 11 mai, avec son corps seul, quoiqu'il ne fût qu'à 5 ou 6 lieues du duc d'Yorck. C'était envoyer des braves gens à la boucherie, et si la position des Français leur eût permis de poursuivre Clairfayt, sans crainte de s'engager imprudemment sur Bruges, ce corps eût été détruit.

Je ne m'étendrai pas sur l'affaire singulière de Turcoing. Tout ce que l'on peut dire de plus fort contre les combinaisons et l'exécution de cette bataille, du côté des alliés, c'est de les présenter telles qu'elles furent. On chercherait vainement dans l'histoire rien de plus mal concerté.

J'ajouterai seulement à ce que nous avons vu dans la relation, que si Clairfayt était venu dans la nuit du 16, prendre position par Harlebek vers Espierre ou Moucron, et que l'archiduc fût venu dans la même nuit remplacer le duc d'York à Marquain, enfin que ce dernier eût pris position à Leers ou Nechin, pour se lier avec Clairfayt (1)

---

(1) J'ai dit plus haut que Clairfayt aurait pu être porté d'Ingelmunster sur Ypres, pour rendre la position de Pichegru plus difficile, en lui empêchant sa retraite sur Dunkerque. Mais ce mouvement, qui eût été bon le 5 mai, dans l'hypothèse où toutes les forces alliées se seraient portées sur ce point, ne l'était plus autant le 18 mai, lorsqu'un tiers de ces forces avait été envoyé sur la Sambre où les mouvemens devenaient plus inquiétans et plus dé-

la masse des forces alliées pouvait arriver le 17 au matin, la gauche à Bondues, le centre et la réserve à Turcoing, la droite à Moucron; l'archiduc Charles à Mouveaux, isolant la division Bonneau sous Lille, et pouvant au besoin soutenir Bondues et Turcoing. Près de 90,000 hommes n'auraient pas occupé plus d'espace que la seule colonne du duc d'Yorck qui était de 14 bataillons, n'en occupait dans la matinée du 18 mai, et ils eussent tenu les deux routes qui mènent de Courtrai et Menin sur Lille.

Quoique l'arrivée de la division Bonneau eût porté l'armée de Flandre à 70,000 hommes, et qu'il fût déjà plus difficile de frapper un grand coup que quand il n'y en avait que 50,000, on aurait sans doute réussi en grande partie, si on avait opéré, comme nous venons de le dire, pour prendre *ensemble* la position centrale qui était la clef de toute l'entreprise. En effet Bonneau étant à Lille séparé du reste de l'armée par une masse aussi supérieure, aurait été contenu pour vingt-quatre heures par 10,000 hommes, et il en serait resté 80,000 pour accabler les forces de Souham.

La bataille de Tournay, le 22 mai, prouve ce

---

cisifs : ma première observation est relative au grand plan primitif, la seconde relative à la position effective à Turcoing, le 18 mai.

qu'on aurait pu faire en agissant ainsi, avec ensemble et avec l'armée réunie. Il n'y eut à cette bataille que les corps d'Otto, d'Yorck, de Kinsky, les Hanovriens et la réserve autrichienne qui donnèrent, mais ils ne donnèrent pas partiellement, les uns le 17 et les autres le 18, comme cela avait eu lieu à Turcoing. On peut juger que la bataille de Tournay aurait été la plus décisive de la campagne, et qu'elle eût sauvé la Belgique, si l'aîle de l'archiduc Charles y eût pris part, et si Clairfayt n'était pas resté inutilement à Thielt. On ne peut pas concevoir pourquoi on s'obstina à isoler et compromettre ce corps pour empêcher les Français d'aller à Bruges, lorsqu'on aurait dû faire l'impossible pour les y attirer. Quels que fussent les projets des Français, il est incontestable qu'après l'affaire du 18 mai, le prince de Cobourg devait envoyer sur le champ à Clairfayt l'ordre de revenir sur l'Escaut, et de remonter cette rivière jusqu'à Espierre. Toutes les forces alliées étant ainsi en ligne, elles auraient pû reprendre l'offensive par leur gauche, pour exécuter leur projet de rejeter l'armée de Pichegru sur Nicuport et Ostende. Même pour rester sur la défensive, cette concentration eût été indispensable.

L'action du 22 mai fut engagée dans une position singulière, les Français se prolongèrent par leur gauche jusqu'au Peck, tandis que les alliés étaient encore à Lamain, Marquain et Tournay. Si

Clairfayt et l'archiduc Charles eussent pu être employés avec les 40,000 hommes qui ne prirent point de part à l'affaire, on ne peut pas trop juger la tournure qu'elle aurait prise, car les Français pouvaient être jetés sur Oudenarde et coupés. La bataille fut gagnée par les alliés, malgré le mauvais emploi de leurs forces : le résultat n'aurait pas été douteux avec 40,000 hommes de plus, surtout si cette masse avait été employée et dirigée vivement par la gauche, depuis Marquain sur Lannoi ; au moins le centre et la gauche de Pichegru auraient été fortement compromis vers Leers et Nechin.

Les alliés eurent encore une belle occasion dont ils ne surent pas profiter. Ce fut le mouvement de Pichegru sur Ypres, le 1er. juin. L'armée du nord, en s'isolant davantage de la Sambre, et en allant creuser des tranchées devant une place qui pouvait bien tenir quinze jours, donna aux alliés la facilité de diriger Clairfayt sur Oudenarde, et de marcher sur le champ vers la Sambre avec les 60,000 hommes qui étaient sous Tournay. Au lieu de prendre un parti prompt et vigoureux, leur conduite, à cette époque, fut inconcevable ; ils ne sauvèrent ni Charleroi, ni Ypres, et restèrent à Tournay, sans qu'eux-mêmes puissent en indiquer la raison. On a vu dans la relation quelle fut l'incohérence des mouvemens du prince de Cobourg et son irrésolution, lorsqu'après quinze jours de temps perdu il résolut trop tard de faire une ten-

tative en faveur d'Ypres. Il avait déjà laissé battre Clairfayt deux fois isolément, il ne marcha vers lui qu'avec la moitié des troupes dont il pouvait disposer, et il arriva justement à temps pour apprendre la prise d'Ypres, comme huit jours après il arriva dans les plaines de Fleurus pour apprendre la chute de Charleroi (1).

Nous avons vu dans la narration de la bataille de Fleurus, tout ce que l'on fit pour la perdre. Si on l'avait engagée par de grandes attaques vers Lambusart et Mellet, concentriquement sur la droite de la longue ligne des Français, elle eût vraisemblablement procuré la victoire. C'était le point décisif, et 70,000 hommes donnant ensemble et vigoureusement là où on n'employa pas 25,000 hommes, auraient sans doute donné un autre résultat; d'ailleurs, je ne reviendrai pas sur ce que j'en ai déjà dit.

Après la perte de cette bataille, on commit la faute de laisser le prince d'Orange à Mons, et il eût été pris, si les généraux français avaient

---

(1) Est-ce-là cet ensemble, ces mouvemens rapprochés et soutenus que M. de T.... regarde comme une faute dans l'art militaire des armées germaniques? L'art militaire de toutès les armées est le même, il a des principes fondamentaux qui sont de toutes les nations; on a des systèmes différens, mais ces systèmes ne sont que trop souvent contraires aux principes de l'art.

opéré comme ils le devaient et comme nous l'avons dit. Il est inconcevable qu'avec le système des positions isolées, comme les alliés en avaient, les Français, au milieu de tant de succès, et avec une supériorité marquée, n'aient jamais enlevé un de ces corps aventurés ; ils en eurent dix fois l'occasion et ne le tentèrent jamais.

Le projet de concentration arrêté à Braine-la-Leud le 1er. juillet était bon, et il en était bien temps ! ! Quoique son exécution, remise de cinq jours, ne fût plus praticable, néanmoins on aurait dû tenir au principe qui l'avait dicté, et ne pas séparer les deux armées. Ce fut une espèce de séparation nationale, et elle ne contribua pas peu à mécontenter les Hollandais, qui, voyant les Autrichiens marcher seuls sur la Meuse, virent aussi la divergence des intérêts de cette puissance, qui ne faisait rien pour la Hollande.

Anvers, Berg-op-zoom, Breda, Bois-le-Duc et vingt autres places, formaient une barrière inexpugnable, que l'on pouvait abandonner à sa propre défense, et au milieu de laquelle les Français n'auraient pas été s'engager en laissant une armée de 120,000 hommes sur leurs derrières. Le duc d'Yorck aurait dû venir prendre position à Louvain avec ses 50,000 hommes, et Cobourg à Namur avec toutes ses forces. Pichegru aurait fait des siéges avec la moitié de son armée, qui était alors déjà occupée en partie vers la West-Flandre, et il

n'aurait pas été s'enfourner entre 120 mille hommes, la mer du Nord et la barrière du Brabant hollandais. Il n'aurait jamais passé l'Escaut avec une réunion de forces semblables derrière son flanc droit.

Les alliés pouvaient alors attaquer Jourdan avec avantage vers Gembloux. Telle était l'importance de cette ligne d'opérations, que Cobourg manœuvrant par sa gauche le long de la Sambre, et remportant une seule victoire, ramenait les Français sous Philippeville et Givet d'où ils étaient partis.

Si cette bataille avait été engagée sur les bases que nous venons d'indiquer, avec de la vigueur et de l'ensemble dans le mouvement d'une masse encore si imposante, la droite vers Tirlemont, la gauche vers Monceaux et Namur, il est probable qu'elle eût été gagnée : en cas contraire les deux armées alliées auraient toujours pu se retirer, celle d'Yorck sur Ruremonde, et Cobourg sur Mastricht et Liège. C'était même la ligne par laquelle l'armée anglaise pouvait arriver avec plus de sureté sur la Meuse.

Au lieu de donner ainsi l'appui de 50,000 hommes à l'armée impériale, de décider alors la grande question de la possession des Pays-Bas, et de s'assurer une retraite sur Mastricht, Venlo et la Meuse, le duc d'Yorck alla s'engager à Conticq, dans le cul-de-sac, entre la Nethe et l'Escaut, d'où

il ne fût sorti que pour rendre les armes s'il avait eu affaire à l'empereur Napoléon. Nous avons déjà dit qu'il aurait suffi pour cela d'un mouvement de l'armée du Nord par Lier sur Montril.

Je terminerai là mes observations pour ce qui concerne l'armée d'Yorck ; depuis cette époque, elle ne fit que cumuler des fautes qui sont déjà relevées. Nous avons vu comment les généraux hessois et hanovriens, toujours isolés aux avant-gardes, furent exposés sans cesse à des combats partiels et désavantageux; ces combats semblaient n'avoir d'autre but que de favoriser le départ du quartier-général et de l'armée anglaise, qui gémissait elle-même du rôle singulier qu'on lui faisait jouer (1).

Les combats de Malines contre la seule division hessoise de Dallvig ; celui de Boxtel, celui d'Appeltern, celui de Bommel, le passage du Waal où Abercrombie fut engagé par un hasard et où la brigade autrichienne de Sporck, disséminée en chaîne de vedettes, ne put pas se soutenir contre des colonnes formidables, furent de petits enga-

(1) Ceci est un fait dont il faut convenir à l'honneur de cette nation, il m'a été certifié par des officiers suisses au service de Hollande, qui ont fait cette campagne. D'ailleurs on a vu souvent les officiers anglais, dont les corps restaient dans leurs camps, accourir volontairement aux avant-postes, partager les dangers avec leurs camarades des troupes alliées, qui étaient toujours compromis.

gemens d'avant-postes. L'Histoire transmettra à la postérité comme une fable, que 60,000 Français à moitié armés, équipés et habillés, aient chassé du Brabant et de la Hollande une armée égale en nombre, soutenue de 40,000 Hollandais, abritée par six grands fleuves, et appuyée par vingt places fortes, toutes plus redoutables les unes que les autres. Il ne sera pas moins incroyable, que ces vingt places soient tombées dans trois mois devant ces mêmes Français qui n'étaient pas beaucoup plus nombreux que leurs garnisons réunies. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que tout cela s'est opéré sans bataille, presque sans effusion de sang, et par de simples affaires d'arrière-garde contre des têtes de colonnes : quelques places furent prises par des corps de siége qui souvent n'étaient guère plus forts que la garnison (1).

De tels événemens sont au-dessous de toute critique, telle amère qu'elle puisse être. Je suis éloigné cependant d'accuser les chefs supérieurs des armées alliées de manquer de courage : ils en avaient comme Daun et comme Soubise; mais ils manquèrent totalement de génie militaire, et surtout de cette force d'ame, de cette énergie dans le

(1) Heusden a été attaqué par 1000 hommes, et Gertruidenberg par 2000 : les garnisons étaient plus nombreuses. Il n'y eut aucune bataille depuis la séparation du duc d'Yorck des Autrichiens.

conseil, qui dicte les grandes résolutions, et qui est la première vertu d'un capitaine.

Il faut savoir être calme, ferme, impassible sur le champ de bataille comme sur sa carte, dans l'intérieur de son cabinet; mais s'il fallait choisir entre les deux, on devrait toujours préférer, pour un commandant en chef, la dernière de ces qualités à la première. Les plans décisifs ne se font jamais dans le tumulte des combats, ils se créent dans le silence du cabinet. C'est là où un général doit, avant tout, être grand. C'est là où les généraux des alliés perdirent toujours la tête.

Les opérations des Autrichiens dans la seconde période, depuis le passage de la Meuse à Liège, n'offrirent rien de bien remarquable.

Puisqu'il était décidé que les trois armées d'Yorck, de Cobourg et de Moellendorf, au lieu de prendre une ligne d'opérations intérieure, par une marche concentrique sur la Meuse vers Liège et Namur, prenaient trois rayons divergens, celle des Anglais vers Grave, et celle de Moellendorf sur Lautern; il n'y avait pas beaucoup de moyens de se soutenir sur la Meuse dans une longue position défensive, occupée par des divisions un peu isolées depuis Ruremonde jusqu'à l'Availle.

L'armée impériale devait savoir par expérience quel sort éprouvent tous ces beaux cordons immo-

biles, et dans une situation semblable, il ne lui restait que trois partis à prendre :

1°. De se retirer au-delà du Rhin sans risquer une attaque avec des chances aussi ruineuses; 2°. de réunir au contraire toutes ses forces sur leur gauche pour attaquer la droite de Jourdan et gagner Namur; 3°. ou pour éviter une ligne trop longue, de se concentrer sous Mastricht.

Le premier parti était violent : le second était le plus avantageux; le troisième aurait exigé de grands dépôts de munitions et de vivres dans Mastricht, parce que Jourdan menaçant Liège et la route de Cologne, et Pichegru Venlo; on se serait trouvé resserré pour les approvisionnemens, et forcé à s'en aller, ou de combattre pour en avoir.

Les Autrichiens ne prirent aucun de ces partis, et leur en substituèrent un pire encore, celui de rester et de s'étendre. Ils en auraient été punis, si, comme je l'ai déjà dit, Jourdan, dans son attaque du 18 septembre, avait encore plus renforcé sa droite, en y portant même la presque totalité de son armée. Il est certain que l'armée autrichienne se serait trouvée dans la position la plus critique si elle avait eu affaire à l'empereur Napoléon : il eût appliqué à sa position la manœuvre de Donawert sur l'extrême droite de Mack, et celle de Iena sur l'extrême gauche des Prussiens, et incontestablement la moitié de l'armée de Clairfayt n'aurait point regagné le Rhin.

La même observation est applicable à la bataille de Juliers : jamais Clairfayt n'aurait dû recevoir une bataille dans des positions aussi décousues, il valait mille fois mieux se rassembler et attaquer, ou rester concentré sous Juliers.

Quant à l'inconcevable faute d'avoir laissé les Français pendant deux mois à Trèves, elle appartient surtout aux Prussiens. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit sur les opérations de cette armée. Il est temps de passer à la relation de la campagne de 1795, bien moins fertile en événemens que celle-ci; mais qui prouva d'autant mieux ce que l'on aurait pu faire en 1794, si on avait appliqué les principes de l'art consacrés depuis des siècles, au lieu des beaux rêves de Lascy.

CHAPITRE XXIII.

Campagne de 1795, sur le Rhin (1).

Nous voici arrivés maintenant à une des périodes les plus singulières de cette première guerre : elle ne fut pas fertile en événemens importans; ce fut plutôt un moment de réaction dans le choc des masses belligérantes, et un intermède entre les deux grands actes que constituèrent les campagnes de 1794 et de 1796; mais elle offrit des résultats intéressans pour l'homme observateur qui juge les événemens par leurs causes, et sur les premières combinaisons qui les ont produits.

Les armées de toute l'Europe réunie venaient d'essuyer des revers, et d'abandonner des provinces immenses; la France, naguères menacée d'une destruction presqu'inévitable, menaçait aujourd'hui l'Europe elle-même. Le moment qui eût

(1) Je n'ai pu me procurer, jusqu'à ce moment, que de très-faibles matériaux sur cette campagne; je n'en présenterai donc qu'un aperçu; elle n'eut pas d'ailleurs des suites assez importantes pour être donnée, avec des détails, dans un cadre qui doit renfermer postérieurement de si grands événemens; je n'en ferai pas moins mon possible pour présenter les opérations qui eurent lieu, de manière à faire ressortir leurs vrais rapports avec l'art de la guerre.

dû former une coalition générale de tous les intérêts nationaux, ce même moment qui, 90 ans auparavant, produisit en effet une ligue de tous les états contre la puissance menaçante de Louis XIV, nous offrit au contraire un spectacle singulier, en amenant la dissolution de la première coalition. Les puissances, qui n'avaient qu'à prolonger la guerre pour voir consumer la France en efforts surnaturels, se désunirent sans aucun motif plausible. Il y avait eu peu d'accord, il est vrai, mais l'ennemi devenant plus dangereux, il semble qu'on aurait dû chercher à établir cet accord, au lieu de rompre tous les liens de l'alliance qui existait, et par laquelle seule, l'Europe pouvait espérer de maintenir la France dans l'état où elle était en 1790, ou du moins dans la limite du Rhin.

Par une bizarrerie non moins étonnante, les opérations militaires prirent une tournure tout à fait différente de celle que l'on devait attendre en suite de cette défection politique. Lorsque les armées prussiennes et espagnoles eurent quitté la coalition, que l'armée anglaise fut rembarquée, que les Hanovriens étaient neutres, que les Hollandais, au lieu de combattre contre les Français, étaient devenus leurs alliés; lorsqu'enfin l'armée autrichienne fut réduite à lutter seule contre un ennemi si redoutable, on s'attendait à la voir anéantie, et toute la campagne fut au contraire une série de succès pour elle. Plus d'ensemble dans les plans,

plus de mobilité pour leur exécution, et une ligne d'opérations moins désavantageuse, furent sans doute les premières causes de ce changement.

Du côté des Français, le gouvernement le plus modéré ayant succédé au régime le plus violent, beaucoup d'hommes aspirèrent à quitter l'armée, où ils avaient été jetés par le tourbillon des événemens : les bataillons diminuèrent donc considérablement, et les forces des deux nations reprirent ainsi leur équilibre.

L'état respectif des deux partis semble donc être la seule cause des revers essuyés par les armes républicaines; le dénuement, le délabrement de toutes les parties du service, la rigueur de la campagne de la Hollande, et celle du blocus de Mayence pendant l'hiver, avaient un peu ébranlé l'armée française, dont l'enthousiasme devait d'ailleurs diminuer, à mesure que les dangers de l'indépendance nationale s'évanouissaient; les Autrichiens, au contraire, combattaient alors pour l'Allemagne, *pro aris et focis;* ils avaient toute leur confiance en Clairfayt, qui l'avait méritée par sa conduite dans des affaires partielles, où il s'était montré avec vigueur; mais ce qui était plus important encore, ils avaient une ligne d'opérations moins hasardée que celle de la Flandre.

Premières positions.

Au commencement de la campagne, la gauche des Français était composée de l'armée de Sambre et Meuse, aux ordres de Jourdan; elle était cantonnée entre la Roer et le Rhin, depuis Ruremonde, à Bonn et Coblence; on ne la comptait pas à 70,000 hommes.

L'armée de Rhin et Moselle, aux ordres de Pichegru, avait sa gauche dans les fameuses lignes devant Mayence, le centre vers Manheim, etc., jusqu'à Landau; la droite, aux ordres de Desaix, tenait le haut Rhin.

L'armée du Nord, qui avait détaché plus de la moitié de ses forces pour renforcer les deux précédentes, gardait encore la Hollande.

La droite des Autrichiens, composée de l'armée du bas Rhin, aux ordres de Werneck, s'étendait jusqu'à Duisbourg, et s'appuyait au cordon de neutralité que les Prussiens avaient tiré après la paix de Bâle, depuis Duisbourg sur la Ruhr, jusqu'à Embden d'un côté, et jusqu'aux frontières de Saxe de l'autre. Le centre était vers Mayence et Manheim aux ordres de Clairfayt. La gauche s'étendait, comme dans les années précédentes, jusqu'à Kehl, avec un cordon jusques vers Bâle. On estimait à 170,000 hommes le nombre des troupes d'Autriche et des cercles qui garnissaient cette

longue ligne, et je ne crois pas que ce calcul soit exagéré.

Soit qu'on eût entamé des négociations à cette époque, soit qu'on se fût occupé des préparatifs pour remettre les armées en état, une cessation d'hostilités avait eu tacitement lieu, et les deux partis cantonnèrent en repos jusqu'au mois de juillet; les Français en profitèrent pour continuer le blocus de l'importante place de Luxembourg, qui se rendit enfin par famine, le 5 juin; la garnison, forte de 10,000 hommes, fut prisonnière.

Au milieu d'août, la droite des Impériaux, commandée par Werneck, occupait plusieurs camps retranchés sur la ligne entre le Mayn et la Wupper; elle n'était que de 20 à 25,000 hommes, les plus grandes forces avaient remonté le fleuve. Clairfayt avait son quartier-général à Gros-Gerau; une armée formidable se rassemblait sur le haut Rhin, vers Fribourg; on y comptait près de 80,000 hommes, sans le corps de Condé qui était vers Muhlheim. Il paraissait que le théâtre des grandes opérations allait être transféré sur ce point, où Wurmser vint prendre le commandement le 22 août; Pichegru s'y était transporté de son côté, et y avait fait marcher quelques divisions.

Passage du Rhin à Duisbourg.

Les armées françaises ayant eu quelques renforts, reçurent enfin l'ordre de prendre l'offensive et de passer le Rhin. Jourdan, après avoir rassemblé sur sa gauche un bon nombre de barques plates, fit faire, les 1, 2 et 3 septembre, de fausses démonstrations sur l'île de Neuwied, pour inquiéter le général Werneck, tandis que les divisions du centre et de la gauche passèrent le 5 vers Dusseldorf, Urdingen et Eichelcamp, sous la protection de batteries très-avantageusement postées, qu'on avait construites depuis plusieurs mois sur cette ligne, autant pour tromper l'ennemi que pour servir à lui défendre le passage s'il osait le tenter.

La défense de la ligne, depuis la Wupper jusqu'au ruisseau d'Angerbach, était confiée au corps du général Erbach, fort de 10,000 hommes au plus, et disséminé suivant l'usage, en plusieurs postes isolés (1); les plus considérables à Mindelheim et

(1) Depuis que l'on fait la guerre, l'on n'avait jamais prétendu défendre toute la ligne d'un fleuve; il était réservé à ceux qui voulaient agrandir l'échelle des combinaisons de nous démontrer ce singulier système. Frédéric, dans son instruction à ses généraux, avait déjà prévu que ceux qui veulent tout couvrir, ne couvraient rien, et il avait établi le seul moyen de disputer le passage d'un fleuve, qui est d'avoir des petits postes d'avertissement, et sa

Sarem, un bataillon à Dusseldorf et Hamm; le gros en réserve à Kalkum.

Le 6, au point du jour, une canonnade très-vive se fit entendre sur toute la ligne; une division s'embarqua sur des bateaux, à l'embouchure de l'Erft, débarqua vers Hamm, et se dirigea sur Dusseldorf, d'où les 3 compagnies autrichiennes eurent peine à se retirer.

Au moment où le comte d'Erbach voulait marcher avec sa réserve, au devant de ce débarquement, Dusseldorf, gardé par une faible garnison de troupes palatines, capitula sans la moindre résistance. D'un autre côté le général Lefebvre, avec l'aile gauche, avait passé vers Eichelcamp, traversé le cordon prussien, et tourné la droite des Autrichiens par Angerort, où elle se croyait à l'abri de toute insulte.

La gauche du comte d'Erbach, menacée par Dusseldorf, se retira promptement sur Closterath et Gerresheim; le reste de son corps, campé à Stockum, débordé sur ses deux extrémités par des forces supérieures, fut trop heureux de s'en tirer à si bon marché; il se replia sous la protection de sa cavalerie sur Rattingen, tandis que la gauche de Werneck canonnait vers Neuwied avec les fausses attaques de la droite de Jourdan.

---

masse rassemblée dans une position centrale à une ou deux marches en arrière.

Ce passage, qui d'après les dispositions d'un long cordon défensif, ne pouvait manquer de réussir, fut, selon toutes les apparences, beaucoup facilité par le débarquement de la gauche de Jourdan vers Duisbourg, sur le cordon de l'Angerbach, que les Autrichiens croyaient à l'abri par les conventions de neutralité (1). La totalité de l'armée de Sambre et Meuse ayant passé le fleuve, le comte d'Erbach n'eut rien de mieux à faire qu'à se retirer précipitamment pour regagner sa communication par Elberfeld et Schwalme; il se réunit avec la division du prince de Wurtemberg, mais cela ne le mit pas beaucoup plus en état de se mesurer avec l'armée française, qui le poussa jusques sur Siegbourg, où elle arriva le 11 septembre. Le prince se replia ensuite sur le corps de Wartensleben, qui était resté assez inutilement vers Neuwied, et il prit position sur la Lahn.

Après quelques combats d'arrière-garde, dont

(1) Cette assertion est celle d'une relation autrichienne; j'ignore jusqu'à quel point elle est fondée; mais elle paraît fort probable; il est difficile de passer 25,000 hommes avec des bateaux, dans 2 ou 3 heures, sur un fleuve aussi large que le Rhin l'est à Duisbourg, sans que l'ennemi en sache rien, et sans qu'il puisse s'y opposer: au reste, le détail de cet incident ne change rien au fait; une masse passa sur l'extrême droite de la ligne autrichienne, qui dès-lors n'était plus tenable.

le principal fut livré à Ukerath, l'armée de Jourdan vint prendre position en face de l'ennemi, la gauche vers Limbourg, la droite au Rhin. Le général Clairfayt fit alors marcher une partie de son centre sur le même point, et s'y porta de sa personne: le général Quasdanowich resta vers Heidelberg. Wurmser dut détacher une partie de l'armée du Haut-Rhin, pour venir remplacer les troupes parties avec Clairfayt du camp de Schwetzingen.

Passage du Rhin à Manheim.

Dans le même temps que ces événemens se passaient, le général Pichegru descendait le Rhin, et se rapprochait de Manheim qu'il fit sommer; une convention singulière conclue le 20 septembre par un conseiller de l'électeur palatin, mit cette place au pouvoir des Français sans coup férir; et les Autrichiens, qui n'eurent pas la fermeté de s'opposer à cette reddition, ou la prudence de la prévenir, brûlèrent la ville, un mois après, pour la reprendre.

La prise de Manheim, et la crainte de perdre ses communications avec l'armée du Haut-Rhin, décidèrent Clairfayt à quitter la position de la Lahn, et à occuper celle du Mayn; il repassa cette rivière les 22 et 23, pour prendre position, la droite vers Aschaffembourg, la gauche vers

Francfort. L'armée de Sambre et Meuse cerna Mayence.

Clairfayt, voulant opérer concentriquement avec Wurmser, marcha le 24 à Heppenheim où il reçut déjà la nouvelle d'un avantage considérable remporté sur les Français vers Heidelberg. En effet, après l'occupation de Manheim, Pichegru avait porté la division Dufour sur Heidelberg : le général Quasdanowich y fut attaqué le 24 dans sa position avantageuse près de Schriesheim et Wibligen ; mais après une affaire très-vive, les Français furent forcés à se replier sur Manheim, avec perte de 1200 hommes hors de combat ; le général Dufour y fut fait prisonnier. Le résultat le plus important de ce combat, fut le rétablissement de la communication entre les deux armées autrichiennes, par la grande route du Rhin (Berg-Strasse).

Clairfayt reprend l'offensive.

Peu de jours après, les renforts détachés de l'armée de Wurmser commencèrent à arriver; ils montaient à 25,000 hommes. Alors la position de Jourdan devint équivoque : il avait fait investir Mayence, et le reste de ses forces semblait vouloir protéger le siége, en campant le long du Mayn et de la Nidda ; les succès qu'il avait remportés n'étaient pas assez décisifs pour faire un siége aussi

difficile en présence d'une armée supérieure au corps d'observation.

Clairfayt ayant reçu tous ses renforts, résolut de reprendre l'offensive, et s'il l'eût fait avec plus de rapidité par sa gauche, en profitant de l'avantage que lui offrait Mayence pour accabler la droite des Français, la position de Jourdan, qui n'avait de retraite que sur Neuwied, aurait pu devenir très-critique, au moins pour une partie de son armée. Le général autrichien aima mieux, en manœuvrant lentement par sa droite, obtenir la retraite de l'ennemi jusqu'au delà du Rhin. S'il préférait agir sur ce point, il pouvait néanmoins, en y mettant plus de vivacité, pousser sa masse, de Hochst sur Nassau, et rendre le mouvement de retraite de l'armée française très-pénible. Au lieu de chercher ce grand résultat, on se borna à menacer successivement la gauche de l'armée française, en passant le Mayn à Hochst et Hanau; le corps qui était à Aschaffenbourg se réunit le 10 octobre à l'armée, qui prit position le long de la Nidda, le quartier-général à Bergen.

La ligne des Français avait changé un peu de front à gauche, la droite était devant Mayence, le centre vers Hochst, d'où la ligne formait un crochet appuyant la gauche aux montagnes.

Le 11, les Autrichiens passèrent la Nidda sur leur droite: alors Jourdan, craignant de s'engager avec des chances défavorables, prit le parti de lever

le siége, et de se rapprocher de la Lahn, où l'armée ennemie le suivit en manœuvrant toujours dans le même sens. Cette retraite, que les Autrichiens ont fait sonner si haut, n'eut, dans le fait, rien que de très-ordinaire; on s'y livra quelques combats, dans lesquels les Français firent beaucoup plus qu'on ne devait l'attendre d'une arrière-garde en retraite; ils n'y perdirent que fort peu de monde, et quelques canons. Le 18 octobre, les Autrichiens avaient déjà passé la Lahn, et occupé Montabauer. Le 20, Ehrenbreitstein fut débloqué.

Jusqu'alors ces événemens n'avaient été que le résultat des positions singulières des deux partis. On voit en effet, par ce court exposé, que Jourdan était parvenu à établir la masse de l'armée de Sambre et Meuse sur l'extrême droite de l'immense ligne des Autrichiens, où il ne trouva d'abord qu'un corps de 10,000 hommes encore divisé. Le général français eut nécessairement des succès, jusqu'à ce que les corps d'Erbach, de Wurtemberg et de Wartensleben, reployés successivement sur Clairfayt, lui présentassent une force suffisante. Pendant ce temps 80,000 Autrichiens étaient à 70 lieues de là, sur le Haut-Rhin, dans une inaction absolue. Lorsqu'une grande partie de ces forces revint sur le théâtre, repoussa l'armée du Rhin de Manheim, et renforça Clairfayt, Jourdan se trouva seul, forcé de détacher un gros corps de blocus en présence d'une masse supérieure, et sa retraite

devint probable, tandis que des forces assez considérables de l'armée du Rhin étaient enterrées dans des lignes devant Mayence, et en observation depuis Manheim à Landau. Le seul parti qui eût pu éviter à Jourdan de faire cette retraite, eût été celui de lever un blocus qui était à peine commencé, de rassembler toutes ses forces pour livrer une bataille à Clairfayt, et reprendre le siége après : afin de rendre cette bataille plus décisive, on aurait pu se faire joindre par une partie de l'armée du Rhin, qui formait le blocus sur la rive gauche, et dont le centre était blotti assez inutilement sous Manheim.

Dès qu'on ne prenait pas cette forte résolution, il n'y avait pas moyen de rester en position devant Clairfayt, sans s'exposer à renouveller la catastrophe des lignes de Turin (1), ou à faire une répétition des scènes sanglantes de Charleroi, pour la réparation desquelles on n'avait plus les mêmes ressources.

Affaire des lignes de Mayence.

Des événemens plus importans suivirent de près ces faibles succès : Clairfayt voyant qu'il serait inutile de suivre Jourdan sur Neuwied et sur Dusseldorf, où il avait une retraite sûre, jugea assez

---

(1) Bataille de Turin, où le prince Eugène força l'armée française dans ses lignes.

habilement qu'il pouvait profiter de l'avantage que lui donnait l'excellente place de Mayence, pour déboucher sur la rive gauche du Rhin, et forcer l'armée française à évacuer la rive droite pour venir combattre sur son propre territoire. Le général autrichien laissa un tiers de ses forces en observation sur la Sieg, et revint avec le gros de son armée, le 27 octobre, à Florsheim. Dans la nuit du 28 au 29, il arriva à Mayence, et attaqua, le 29 au matin, la division Chales qui gardait les fameuses lignes.

Depuis l'arrivée de l'armée devant cette ville, en 1794, les Français avaient fait des travaux immenses, pour opposer, en quelque sorte, une forteresse à celle de Mayence, et pour resserrer plus facilement la garnison dans la place. Ils avaient élevé des lignes qui appuyaient des deux côtés au Rhin, la gauche au bois de Mombach, qui était couvert d'abattis et de retranchemens, la droite à Weissenau. Ces ouvrages, construits avec si grande peine pendant plus d'un an, avaient près de quatre lieues d'étendue, et cela seul suffisait pour rendre leur défense impossible contre une masse. Quinze ou vingt mille hommes, dispersés sur une aussi longue ligne (1), contenus sur tout le front par

(1) La relation autrichienne porte à 30,000 le nombre des troupes françaises dans les lignes, cela me paraît exagéré.

des canonnades et des démonstrations, n'étaient sur aucun point assez forts pour empêcher de grosses colonnes de pénétrer. Dans toutes les défenses de cette nature, la ligne est perdue dès qu'un point est enlevé; les troupes épouvantées des succès de l'ennemi qui ne les étonneraient pas autant en rase campagne, croyant d'ailleurs n'avoir plus rien à défendre, songent plutôt à leur salut qu'aux moyens d'enlever à l'ennemi les avantages qu'il a remportés, et à le rechasser des ouvrages.

Tout le succès de cette entreprise dépendait donc de celui des premières attaques; il était probable qu'en cachant parfaitement les dispositions préalables et en débouchant vivement, on surprendrait des troupes habituées depuis long-temps à rester paisibles dans leurs retranchemens. La nuit fut orageuse et favorable aux assaillans. Le 29 octobre, à six heures du matin, cinq colonnes avaient débouché en silence de Mayence, et se trouvaient en marche pour attaquer : elles furent dirigées sur les points principaux de Mombach, Zahlbach, Hechstheim et Weissenau. Aucune affaire ne fut plus honorable pour les troupes autrichiennes, elles escaladèrent les ouvrages presque sans tirer un coup de fusil; les régimens de Pellegrini et de Manfredini se distinguèrent surtout à l'attaque de Hechtsheim; à neuf heures tout était déjà emporté. Le général Chales, entendant la canonnade, écrivit à Pichegru, monta à cheval

et arriva pour être témoin de la débandade qui s'était introduite parmi ses troupes : on l'accusa de trahison, et il n'était coupable que de défaut de surveillance : le fait est que sa division fut à moitié surprise. Les Français perdirent soixante canons et plus de 3,000 hommes, les Autrichiens en eurent 1500 hors de combat.

Cette opération, dont la résolution ne laisse pas que de faire honneur à Clairfayt, aurait pu avoir de bien plus grands résultats, si, au lieu d'attaquer en rayons divergens, par des colonnes multipliées, on eût fait trois petites attaques démonstratives et deux grosses masses qui se seraient jetées par Hechstheim et Marienborn sur Ober-Ingelheim; les deux tiers de la division Chales eussent été jetés sur Mombach, et adossés au grand coude que le Rhin forme sur ce point. Les Autrichiens firent de grands efforts vers le bois de Mombach, où ils auraient dû chercher à jeter les Français plutôt qu'à les en chasser.

Il semble aussi que si Clairfayt s'était fait renforcer par le corps de Wurmser, qui était alors devant Manheim, il aurait pu suivre plus vivement ce succès important; il resta 6 jours dans la position conquise, et n'en partit que le 5 novembre. Le général Wartensleben marcha sur Alzey, Nauendorf attaqua une division ennemie à Rochenhausen, et la rejeta sur Winweiler : Clairfayt lui-même se porta sur Westofen, Osterofen et Worms.

Pichegru, de son côté, avait rassemblé l'armée française derrière la ligne de la Pfrim, la droite au Rhin, la gauche au Mont-Tonnerre, et Jourdan, à la première nouvelle de l'affaire des lignes, détacha le général Marceau avec 20,000 hommes sur le Hundsruck, vers Creutzenach, pour faire une diversion en faveur de l'armée du Rhin.

Combat sur la Pfrim et à Frankendal.

Clairfayt voulant attaquer Pichegru, avait pris, un peu trop tard, le parti de se faire renforcer par le corps de Latour, de l'armée de Wurmser. Ce renfort ayant enfin passé le Rhin, le 9 novembre, l'attaque sur la position de la Pfrim eut lieu le 10 au matin. Le général Wartensleben, avec l'aile droite, marcha d'Alzey sur Kirchheim-Poland, emporta ce poste, et pénétra jusqu'à Masbach, tandis que le général Nauendorf poussait l'ennemi jusqu'à Gollheim. Kray, avec l'avant-garde, contenait le centre et la droite des Français, pour favoriser ces attaques jusqu'au moment où il serait temps de pouvoir engager le gros de l'armée, conduit par Clairfayt en personne. La première ligne se forma enfin près de Niederflorsheim, et sous la protection d'une artillerie beaucoup supérieure à celle des Français, elle emporta Pfedersheim, et tout le centre des positions. Alors Pichegru fut

obligé de se retirer pendant la nuit sur l'Elsbach, d'où il prit ensuite la ligne du canal de Frankendal.

Cette affaire coûta du monde aux deux partis; elle eût pu devenir bien plus fatale à l'armée française, si Clairfayt avait opéré d'après les principes que nous avons déjà appliqués aux mêmes positions, dans le récit des campagnes précédentes, c'est-à-dire, si profitant de sa supériorité, il avait contenu le centre et la droite des Français par des démonstrations et des canonnades, et qu'en réunissant les deux tiers de ses forces vers Gollheim, il eût accablé l'aile gauche ennemie, gagné les positions dominantes des Vosges, et prévenu la droite de l'armée française par Turckheim et Grunstadt sur Lambsheim. Il est probable que l'aile gauche étant repoussée sur Landau, et la droite isolée sur le Rhin, sans artillerie, au milieu de forces disproportionnées, la défaite de l'armée eût été totale.

Quoi qu'il en soit, le général autrichien eut la gloire de faire mieux que ses prédécesseurs, et le lendemain il profita de sa position centrale pour détacher le corps de Wartensleben contre Marceau, qui fut repoussé d'abord de Creutzenach après une affaire très-vive, mais qui y rentra bientôt après.

Clairfayt, instruit de ce premier succès, résolut alors d'achever l'investissement de Manheim, en

continuant ses attaques contre l'armée de Pichegru, qui tenait le canal de Frankendal, sa droite au Rhin, sa gauche à Turckheim, le front couvert par le bois de Friesenheim, et par les rives marécageuses du canal et des ruisseaux de Flosbach et de Fuchsbach.

Le 13, le général Kray dut inquiéter la gauche des Français vers Turckheim, afin d'attirer l'attention sur ce point, et Nauendorf alla même courir dans les montagnes jusques vers Tripstadt. Clairfayt manœuvra mal, car il fit ainsi un accessoire du point principal, et il dirigea ses grandes attaques vers le centre, et la gauche par Lambsheim et Frankendal, tandis que sa droite resta dans l'inaction.

Le 14 au matin, le centre des Autrichiens se porta sur Lambsheim; la division de Baillet emporta ce poste retranché, pendant qu'une plus forte colonne, où se trouvait Clairfayt, tournait la ville en jetant des ponts sur la Fuchsbach. Le général Latour commandait l'aile gauche, qui ne forma pas moins de trois attaques; la première, à l'extrême gauche, aux ordres du général Ott, marcha sur Edickem et Friesenheim; la seconde, conduite par le général Latour lui-même, se porta par la chaussée, directement sur Oggersheim et Studernheim; la troisième, plus à droite, aux ordres du général Lilien, attaqua Epstein de concert avec une brigade du centre de Clairfayt.

Toutes ces attaques, exécutées par des forces supérieures, réussirent assez bien; le général Ott poussa même un parti jusqu'à la tête de pont de Manheim, que l'on trouva évacuée.

Tandis que ceci se passait, le général Werneck, avec toute l'aile droite de l'armée, se bornait à canonner le moulin d'Arsheim. Cette singulière combinaison du général Clairfayt, permit à Pichegru de faire sa retraite, presque sans grande perte, derrière le canal de Frankendal, d'où il marcha dans la nuit à Mutterstadt, pour venir prendre position sur la Speyerbach.

Cette affaire prouva bien que l'on peut remporter une victoire avec des dispositions médiocres, lorsqu'il ne s'agit que de forcer, avec de bonnes troupes un ennemi qui est en position défensive, et qui se borne à une défense locale sans manœuvrer; mais une telle guerre est une boucherie sans art. Il suffit de voir, sur la carte, la position de Turckheim et celle de Frankendal, pour juger que les démonstrations auraient dû se faire à ce dernier point, et que les grandes attaques auraient dû avoir lieu par Turckheim, qui se trouvait déjà sur les communications de Pichegru : le moindre succès remporté sur ce point, par une masse supérieure, aurait totalement perdu le centre et la droite de l'armée française. On peut juger par l'heureux résultat qu'eurent six ou sept attaques morcelées, ce qu'aurait produit un effort

concentré des corps de Nauendorf, de Kray et de Werneck, avec le centre de Clairfayt, par Turckheim, sur la direction de Mutterstadt et de Rehut, tandis que la gauche aux ordres de Latour, se serait liée successivement à eux par Lambsheim. Trois de ces corps ne furent pas du tout engagés, les deux autres le furent là où ils ne devaient pas l'être. Le général autrichien aurait eu d'autant plus de raisons d'opérer, comme nous venons de le dire, qu'il avait une cavalerie formidable, hors d'état de rien faire dans une attaque sur le front des Français, couvert de deux ruisseaux marécageux, et de villages retranchés; cette arme, au contraire, aurait pu rendre la victoire complète, en donnant dans les plaines de Ellerstadt ou de Rugheim.

Après cette affaire, l'armée de Pichegru prit la ligne de la Speyerbach, mais le corps de Nauendorf s'étant porté sur Kayserslautern, le 16 novembre, cette ligne se trouva menacée sur sa gauche, et les Français prirent celle de la Queich, leur gauche appuyée à Landau, les Autrichiens gardèrent la position de la Speyerbach.

Les communications de Manheim se trouvant alors totalement coupées, le siége en fut pressé avec assez de vigueur; une partie de la ville fut réduite en cendres; enfin, le général Montaigu, qui la défendait, n'ayant plus beaucoup de munitions, fut forcé de se rendre avec sa garnison, forte d'environ 9000 hommes.

Mouvement de l'armée de Sambre et Meuse sur la Nahe.

Tandis que ceci se passait, Jourdan avait aussi résolu de laisser son aile gauche sur la rive droite du Rhin, et de se porter avec une partie de son armée sur la Nahe, pour forcer Clairfayt à revenir sur ses pas, ou pour combiner une attaque de concert avec Pichegru; mais les succès du 14 novembre, et surtout la reddition de Manheim mirent Clairfayt à même de déjouer ce projet. Il avait déjà porté le corps de Nauendorf au point important de Deux-Ponts, par où les deux armées pouvaient communiquer. On pourrait peut-être lui reprocher de n'avoir pas, aussitôt après la prise de Manheim réuni le corps de Wurmser au sien, laissé une simple division d'observation devant Pichegru, avec ordre de se replier sur Manheim si elle était attaquée, et de n'avoir pas marché avec toutes ses forces sur la Nahe, pour y attaquer le corps de Jourdan, qui n'ayant pas comme Pichegru l'appui d'une ligne de places, aurait pu essuyer des revers marquans : mais la saison était avancée, les pluies abondantes, les chemins mauvais, et c'était, encore dans ce temps-là, des considérations puissantes pour retenir un général, qui faisait la guerre aux positions, aux lignes, aux provinces, et non aux forces organisées de l'ennemi.

Cinq divisions de l'armée de Sambre et Meuse vinrent enfin garnir une assez longue ligne défensive le long de la Nahe, depuis Bingen jusqu'à Birkenfeld; quelques combats eurent lieu vers Creutzenach, que les généraux Marceau, Kray et Nauendorf se disputèrent plusieurs fois. Pichegru fit reprendre Deux-Ponts et menacer Kaysers-lautern, mais dans le fait ce furent des affaires de postes insignifiantes, où l'on ne retrouve aucun plan vastement combiné; Jourdan finit par céder la Nahe, et se rapprocha de Trèves et de Trarbach.

Enfin une suspension d'armes vint mettre un terme à ces luttes sans résultats. Cette campagne fit honneur aux troupes autrichiennes, elles prouvèrent ce qu'on aurait pu attendre d'elles, si on avait su les employer dans les premières campagnes. Les armées françaises luttèrent avec courage contre la désorganisation et les privations de toutes espèces, qui devaient naturellement suivre les dissentions affreuses qui agitaient le gouvernement.

Le pouvoir exécutif, confié alors à de tristes comités qui avaient plus à faire dans les fauxbourgs de Paris et dans les tribunes de la convention qu'à l'armée, ne pouvait apporter aucun remède aux maux qui les accablaient.

En relisant les séances épouvantables de cette période, et tout ce qui se passait alors dans les départemens du Midi, on sera étonné qu'une nation en proie à de telles convulsions, menacée à Qui-

beron et dans la Vendée, attaquée par 170,000 Autrichiens et 60,000 alliés conduits par Clairfayt, Wurmser et Devins, ait pu encore trouver une armée qui protégeât ses frontières et qui lui conservât des conquêtes. Pour réussir contre une nation semblable, il fallait un Alexandre, un César, un Napoléon. Clairfayt fut un général brave et un peu au-dessus du commun, mais il n'était point ce que l'on appelle un grand capitaine.

Observations générales.

Autant que mes matériaux et le plan d'une esquisse rapide l'ont permis, j'ai déjà indiqué les rapports de chaque événement avec le principe de l'application des masses sur les points importans, qui forme incontestablement la première base de l'art. Je terminerai donc ce chapitre par un court examen des grandes opérations.

La campagne précédente avait fini en Hollande au mois de février, mais elle avait déjà fini pour les Autrichiens au mois d'octobre 1794, par la retraite de Juliers. Pendant six mois, les Impériaux avaient eu le temps de faire affluer à l'armée les réserves ou les dépôts de tous les régimens, et d'y joindre même de nouvelles levées. Au mois d'avril, ils auraient pu commencer des opérations offensives partant de la base importante et cen-

trale de Mayence. Peut-être même que s'ils eussent débouché avec 150,000 hommes sur Trèves au mois de mars, ils eussent empêché la paix de Bâle, qui sépara la Prusse de la coalition (1). A cette époque, toute l'armée du Nord était suffisamment occupée dans la Frise et la Hollande; celle de Sambre et Meuse et du Rhin étaient dans un état de dénuement au-dessus de toute expression : on peut affirmer qu'elles n'étaient pas à mettre en parallèle avec les armées impériales.

Ce mouvement pouvait avoir des suites incalculables; il était à tenter, car il n'offrait que les chances les plus favorables : pour juger si Napoléon l'eût tenté, il faut lire les relations d'Abensberg et d'Eckmuhl, et se rappeler ce qu'il fit en 1809, avec une masse d'un tiers moins forte, contre cette même armée autrichienne qui était au total deux fois plus nombreuse que la sienne.

L'inaction des armées impériales jusqu'au mois d'août est difficile à comprendre. Quant au plan de campagne qu'elles peuvent avoir conçu au mois de juillet, il serait difficile d'en raisonner avec une certitude parfaite, puisque ce plan n'a pas été

(1) Les armées qui avaient évacué la Flandre, jointes à celles de Wurmser sur le Haut-Rhin, aux troupes de Saxe, de Bavière, et au corps de Condé, faisaient encore 170 à 180,000 hommes, sur-tout après avoir reçu leurs recrues pendant l'hiver.

publié, et qu'il paraît avoir été totalement renversé. Les grandes forces qui s'étaient rassemblées entre Philipsbourg et Bâle, et principalement sous Wurmser, dans le Brisgau, semblent assez annoncer le projet de pénétrer par la Haute-Alsace, en Franche-Comté, où l'armée de Condé croyait avoir de nombreux partisans, et où l'on rencontrait moins d'obstacles par le défaut de forteresses et de grands fleuves.

Ce rassemblement ne laisse aucun doute sur le plan d'agir offensivement; pourquoi alors retarda-t-on si long-temps son exécution, pour laisser aux Français le temps de prendre eux-mêmes l'initiative, en passant le Rhin, et mettant en défaut tous les projets. Voulait-on se borner à la défensive? Pourquoi alors rassembler ses forces à une aussi grande distance du point central décisif, qui était vers Philipsbourg et Carlsruhe. Que voulait-on faire de 80 à 90,000 hommes à Fribourg et Muhlheim aux revers des montagnes noires, où l'ennemi n'avait aucune chance favorable à chercher?

Il paraît qu'on peut donc répondre affirmativement pour l'offensive; dans cette hypothèse les Autrichiens voulurent agir trop tard, comme nous l'avons déjà dit, et peut-être sur une fausse ligne. Je crois parfaitement qu'en 1792, 1793, même au commencement de 1794, lorsque 60,000 Prussiens et 80,000 Anglais, Hanovriens, Hollandais

et Hessois pouvaient garder la ligne de la Meuse et de la Moselle, il eût convenu de porter 150,000 Autrichiens par les Vosges sur Nancy; mais en 1795, lorsque les Autrichiens étaient les seules forces agissantes, que l'armée française était étendue sur une ligne immense, depuis Laudau jusqu'à Embden à la mer du Nord; je crois que le point important était le centre de cette longue ligne où les impériaux avaient de plus l'avantage de posséder les bases, presqu'inattaquables, de Philipsbourg, Mayence, Ehrenbreitstein, Manheim et Luxembourg, qui n'était pas encore rendu.

Si après les échecs essuyés sur la Sambre et sur la Meuse en 1794, le gouvernement autrichien ne s'était pas mis en mesure d'avoir une armée complète et nombreuse au mois de mars 1795, ce serait une faute impardonnable, et on doit supposer qu'il le fit. En admettant donc que les armées eussent été en état d'agir à cette époque, on peut juger ce que 180,000 hommes, passant le Rhin sous Mayence et Ehrenbreitstein, gagnant la droite de la longue ligne de Jourdan, et le rejetant par Juliers sur la Basse-Meuse, eussent pu produire de changement dans la face de l'Europe. On prétendra peut-être que l'armée de Pichegru aurait pu venir au soutien, mais cela ne serait pas juste; la garnison de Mayence, celle de Luxembourg, jointes à un bon corps d'observation laissé à Trèves lui auraient disputé le passage de la Moselle

assez long-temps pour qu'il arrivât trop tard. D'ailleurs, pour répondre à cette objection, il suffit de se rappeler l'impuissance que doivent nécessairement avoir deux parties isolées au loin, contre une masse centrale pareille, ayant tous les avantages du terrain pour elle dès les quatre premières marches, et qui était supérieure à ces deux parties, lors même qu'elles eussent été jointes.

Il eût été sans doute dans les choses possibles que ce projet ne réussît pas parfaitement, mais c'était dans tous les cas la seule manière d'appliquer les grands principes de l'art; j'ose dire plus, c'est ce que l'empereur Napoléon eût tenté dans une situation pareille, à en juger par ce qu'il fit sur le centre bien moins décousu des Autrichiens à Abensberg, à Lonado, aux gorges de la Brenta, et à Millesimo.

L'idée de faire passer la moitié des forces autrichiennes par le Haut-Rhin, tandis que l'autre moitié couvrait Dusseldorf à cent lieues de là, n'est pas une des combinaisons les moins singulières de cette guerre dans laquelle la fureur de s'agrandir et de s'étendre, surpassa tout ce que l'on avait imaginé jusqu'alors de fautif. Il reste à examiner le succès que l'on pouvait se promettre d'une semblable entreprise; on aurait pu faire du chemin, il est vrai, mais aurait-on couru à Paris sans combattre, sans même prendre Huningue, Brisach ou Strasbourg, pour avoir un point de retraite sur

le Rhin, et en laissant 150,000 Français vers Landau, Strasbourg et Mayence? On peut tenter des invasions hardies et rapides, mais elles doivent toujours avoir pour but primitif de battre et disperser les corps organisés qui pourraient les empêcher, ou les rendre dangereuses : Napoléon est allé à Berlin et à Vienne, mais ce n'était jamais qu'après avoir frappé des coups décisifs; l'armée impériale n'en pouvait frapper de semblables, que sur le centre dégarni entre les armées de Jourdan et de Pichegru.

Les armées françaises n'opérèrent pas mieux; l'idée de faire passer Jourdan sur l'extrême gauche vers Dusseldorf, était contraire à tous les intérêts et à tous les principes. Il faut gagner l'extrémité d'une ligne, lorsqu'elle est peu étendue, serrée et contiguë, comme nous l'avons déjà souvent répété; mais la partie faible, et le point décisif d'une ligne immense et morcelée, c'est son centre. Si Jourdan, au lieu de se jeter par son extrême gauche sur Duisbourg, y eût fait des démonstrations, et qu'il se fût serré en masse par sa droite, pour se lier avec l'armée de Pichegru vers Manheim, ils auraient isolé Clairfayt sur le Mayn, et Wurmser dans la forêt noire. Etablis alors au centre, avec une masse aussi formidable, les gé-

néraux français auraient rendu impossible tout concert entre les armées ennemies, qui eussent formé deux lignes d'opérations extérieures au loin, et qui n'auraient pu lier leurs opérations que par une retraite concentrique, sur le Danube, jusques vers Ingolstadt ou Ratisbonne.

Les meilleures preuves que l'on puisse citer à l'appui de ces assertions, et des mêmes principes déjà souvent réitérés dans le cours de mes observations, sont encore les immortelles batailles d'Abensberg et d'Eckmuhl. On se rappelle comment les Autrichiens perdirent leur centre, et quels furent les résultats de la retraite excentrique, des corps de Hiller, archiduc Louis et Jellachich sur l'Inn, et de Hohenzollern, Kollowrath, Rosenberg et Lichtenstein par Ratisbonne et Waldmunchen sur la Bohème.

Peut-être aurait-il été possible de réparer la première direction fautive de l'armée de Sambre et Meuse sur Dusseldorf, si Jourdan ayant passé le Rhin, le 5 septembre, avait poussé plus vivement sur le Mayn, au lieu de s'arrêter au blocus de Mayence, avant d'avoir établi ses communications avec l'armée de Pichegru, qui avait passé à Manheim. Cette opération n'était peut-être pas convenue dans leur plan, mais ce serait justement là en quoi consisterait la faute.

En voilà assez sur la direction primitive des

opérations; les combinaisons qui suivirent celles-ci, furent amenées par les événemens, et se trouvent rapportées dans le cours de la narration, autant que cela pouvait entrer dans mon plan pour cette campagne.

CHAPITRE XXIV.

Coup-d'œil rapide sur la campagne de 1795, aux Pyrénées et en Italie.

Après la défaite de l'armée espagnole à Lier et Figuières, à la fin de novembre 1794, ses généraux étaient parvenus à la réorganiser derrière la Fluvia. Les opérations avaient été peu importantes, et des négociations étaient entamées à Bâle.

Roses, investie depuis long-temps, et assiégée depuis 44 jours, se rendit le 4 février.

Les Espagnols tentèrent plusieurs attaques sur la division Augereau, à Bezalu le 1.er mars, à Cistella le 5 mai, et à Pontos le 26. Mais ces entreprises, faites toujours partiellement, n'eurent aucun succès. Enfin, le général Scherer ayant pris le commandement en chef de l'armée des Pyrénées orientales, remporta, le 14 juin, un avantage assez important, dans les plaines de San Perès-Pescador, sur l'armée espagnole qui avait passé la Fluvia. Cette affaire, que l'on a honorée du nom de bataille, n'était néanmoins qu'un grand fourrage attaqué par des forces considérables, et défendu avec vigueur; ce fut le dernier exploit sur cette ligne.

Aux Pyrénées occidentales, le général Moncey

remporta des succès plus décisifs; il reprit l'offensive à la fin de juin.

Le 28, la division Willot passa la Deba de vive force, et chassa la gauche des Espagnols de sa position retranchée. Une attaque générale fut combinée, le 3 juillet, sur Lecumberi, mais l'ennemi craignant d'être tourné, avait déjà abandonné, pendant la nuit, cette position importante, et avait pris celle non moins avantageuse d'Yrursum : son aile gauche, aux ordres de Crespo, resta isolée vers Salinas, pour couvrir la Biscaye.

Le général Moncey résolut de profiter de cet isolement, afin de ne pas donner, à la droite, le temps de s'établir, et de la rejeter sur Pampelune : il la fit attaquer, le 6 juillet, par la division Willot, et tourner à droite et à gauche, par les brigades des généraux Merle et Digonnet. Les Espagnols furent successivement chassés de leurs premiers postes et de la montagne de Barrabas; mais ils tinrent avec plus d'opiniâtreté dans la plaine en arrière, où leur réserve les soutenait; enfin, ils en furent aussi expulsés, avec perte de 7 à 800 hommes, et forcés à se retirer sur Pampelune.

Ce combat eut des suites importantes, parce qu'il rendit les Français maîtres du centre de la ligne ennemie, et qu'il isola sans retour l'aile gauche. Pour profiter de son avantage, le général Moncey résolut de combiner une attaque contre cette gauche, et de l'accabler. A cet effet, le général

Willot partit d'Yrursum, et se dirigea, par la grande route de Vittoria, sur la droite de la position de Salinas, tandis que le général Dessein se portait par Elgoybar, emportait la position d'Eybar, et attaquait la gauche de celle de Salinas.

Cette dernière colonne remporta, les 12 et 13, un avantage signalé à Eybar et Durango; mais le général ennemi n'attendit pas l'arrivée de la division Willot, et il se rejeta avec perte sur le défilé de Pancorbo. Les Français portèrent deux colonnes sur Bilbao, le 17, et une sur Vittoria, le 18 juillet. Ce fut le dernier exploit de cette guerre, à laquelle le traité de Bâle mit fin le 12 juillet. Le gouvernement espagnol, sans énergie et sans grandes vues, jugea qu'elle lui était trop onéreuse, et se détermina à faire des sacrifices pour acheter la paix. Dans le fait, c'était une monarchie usée, au bord du précipice, et qui cédait des provinces pour prolonger son existence de quelques momens.

Opérations en Italie.

Les premières opérations qui eurent lieu dans cette campagne, furent à peu-près calquées sur les mêmes bases que celles de l'année précédente. On se battit, depuis les frontières de la Savoie jusqu'à Nice, pour garder ou enlever des gorges. Cette guerre de postes forme une petite ombre au grand tableau des évènemens, qui dès-lors ont ébranlé le monde; elle est peu intéressante pour l'art.

Les Autrichiens avaient porté quelques renforts à leur armée; elle était d'environ 36,000 hommes, et les Piémontais en avaient au moins 40,000. Le général Devins devait avoir reçu des pleins pouvoirs du conseil de guerre, et tout semblait annoncer le projet de prendre l'offensive : le général Kellermann commandait l'armée française; il avait aussi une longue chaîne de corps; mais le gros de son armée, fort d'environ 30,000 hommes, avait la droite dans l'état de Gênes, vers Noli et Vado; le centre à la Planette et au mont Bardinetto. La division Serrurier couvrait les passages depuis ce point, à Ormea et au col de Tende, d'où la ligne s'étendait par les Alpes jusqu'au Mont-Cénis.

Les alliés firent souvent des tentatives pour s'emparer de quelques postes principaux, mais ils ne les exécutèrent qu'avec des détachemens, et sans ensemble. L'affaire la plus sérieuse fut celle des 24 et 25 juin, à Vado, où les Autrichiens attaquèrent sur quatre colonnes; une d'elles attaqua assez vivement, mais inutilement, le pont de Vado; une autre se dirigea sur la chapelle del Monte et Tersanno, où Massena la repoussa.

Le 25, les alliés firent une entreprise plus sérieuse. Leur aile gauche attaqua le général Labarpe, à Vado, et fut repoussée. Une autre colonne de 6,000 hommes attaqua Saint-Jacques, formant à-peu-près le centre de la division de droite, et l'emporta après sept heures de combat. Une troi-

sième colonne, forte de 4,000 hommes, aux ordres du général Argenteau, emporta Melogno, poste important, qui liait l'aile droite avec le centre. Enfin, deux autres colonnes s'étaient dirigées sur Spinardo et San-Bernardo, mais elles ne purent réussir à s'y établir. Cette affaire aurait causé peut-être la ruine de l'armée française, si les Autrichiens avaient concentré tous leurs efforts sur Melogno et Saint-Jacques, au lieu d'aller courir vers Vado d'un côté, et vers Spinardo de l'autre. On en fut quitte pour la peur : les impériaux, repoussés sur quelques points, craignirent sans doute pour leurs colonnes victorieuses; au lieu de les appuyer, ils restèrent paisiblement à Melogno et Saint-Jacques, sans rien tenter. Le général Massena, sentant sa ligne percée et compromise par la perte de ces deux postes importans, fit, les jours suivans, de vigoureux efforts pour reprendre les redoutes, mais il ne put y parvenir : les Autrichiens évacuèrent néanmoins celle de Saint-Jacques, comme si la possession leur en eût paru trop chère.

Le 27, les alliés attaquèrent de nouveau les cols de Spinardo et de Bardinetto, et s'emparèrent du premier.

Kellermann sentit enfin que sa droite occupait une position beaucoup trop étendue, et très-aventurée le long de la mer jusques vers Vado; il résolut de la retirer sur Borghetto, et ce mouvement, qui heureusement ne fut point troublé par

l'ennemi, se fit avec beaucoup de fermeté et d'ordre (28, 30 juin); le centre resta, jusqu'au 6 juillet, dans sa position de la Planette, d'où il se retira ensuite vers Castel-Bianco, Pezora et Zucarello. Cette nouvelle ligne, beaucoup plus concentrée et plus forte, fut choisie par le général Berthier, chef d'état-major de l'armée.

Les alliés restèrent assez long-temps sans rien entreprendre; le 29 juillet, on combattit avec acharnement, à Campo di Pietri, et sans trop savoir pourquoi de part ni d'autre; cette affaire, engagée par une reconnaissance du général Laharpe, fut encore un carnage sans but important.

Au milieu d'août, une division de l'armée du Rhin vint renforcer celle des Alpes, qui, à son tour, porta des renforts à celle d'Italie.

A la fin du même mois, les Piémontais attaquèrent en vain le mont Genièvre par leur droite, tandis que leur gauche voulait déloger Serrurier de son camp de Cerisola. Toutes ces affaires partielles n'aboutirent à rien (ainsi qu'il était aisé de le prévoir); les alliés mettaient leur génie à la torture pour faire passer 1500 hommes d'élite par une gorge, comme si un tel résultat servait à quelque chose, lorsque ce corps était sans soutien, et toute l'armée disséminée par détachemens guerroyant contre les rochers occupés par l'ennemi. Les Autrichiens étaient d'autant plus blâmables de ne pas profiter de leur supériorité pour faire des

entreprises décisives par leur droite, qu'ils avaient la ligne d'opérations la plus avantageuse, et qu'ils savaient depuis long-temps que les Français devaient recevoir des renforts.

La fin du mois de septembre fut également signalée par des combats aussi opiniâtres que peu décisifs. Les Autrichiens tentèrent, les 19 et 20, d'attaquer le général Massena dans sa position retranchée de Borghetto, au petit Gilbatar, et vers Campo di Pietri, mais ils furent vivement repoussés; le 26, ils le furent également à Sambusco : plusieurs petits combats eurent encore lieu à Spinardo, Termini et Garessio.

Ces combats isolés ne menaient à rien qu'à faire tuer des hommes : les armées gardaient toujours à-peu-près les mêmes positions. Enfin, les renforts étant arrivés de l'armée des Pyrénées orientales, le général Scherer prit le commandement de l'armée d'Italie, qui montait alors à plus de 50,000 hommes, sans compter celle des Alpes, dont Kellermann conserva le commandement, et dont la ligne s'étendait depuis le col de Tende jusqu'au Saint-Bernard.

Aussitôt après avoir joint l'armée, les divisions Augereau et Charle firent leurs preuves en chassant l'ennemi, le 16 novembre, de sa position de Campo di Pietri, qui avait été si long-temps le théâtre de scènes sanglantes. Une affaire plus décisive termina la campagne, ce fut la bataille de Loano.

Scherer, après avoir reconnu la position de l'ennemi, et fait tous les préparatifs préliminaires, avait fixé l'attaque au 23 novembre. Les Austro-Sardes occupaient toujours la même ligne, la gauche vers Loano et Pietri, le centre à Roccabarbena et Malsabeno vers Bardinetto; la droite aux ordres du général Colli, vers Ormea et Garessio.

Le général français aurait pu profiter de sa supériorité pour chercher à obtenir de grands résultats, en portant presque toutes ses forces contre le centre isolé des Autrichiens, par Bardinetto, Garessio, et les sources de la Bormida, afin de rejeter la gauche de leur armée sur Loano et sur la mer. Il s'amusa, au contraire, à porter une grande partie de ses efforts contre cette aile gauche, pour la chasser de positions où elle eût été perdue, si on l'y avait laissée.

Le général Serrurier, avec la gauche des Français, forma quatre fausses attaques sur la gauche des Piémontais, qui se liait à l'aile droite des Autrichiens. Le général Massena, avec ses deux divisions, dut attaquer la droite et la gauche du corps d'élite commandé par le général Argenteau, pour le couper du gros de l'armée, qui était posté vers Loano, et pour le prévenir à Melogno et Sette-Pani. Ce corps fut en effet repoussé, d'abord sur Bardinetto, accablé ici, et dispersé jusques sur Bagnasco. Dans le même temps, le gros de l'armée ennemie était attaqué vers Loano, par la droite de

Scherer, aux ordres des généraux Augereau et Victor.

Après un combat très-vif, le village de Tuirano et la plaine de Loano furent enlevés; l'ennemi se retira au milieu du talus des hauteurs du mont-Carmèle, à trois heures après midi : mais une colonne s'étant emparée de Mont-Calvo, le général Wallis partit dans la nuit pour Finale.

Le 24, au point du jour, l'aile gauche de Wallis voulut continuer sa retraite; alors le général Massena, qui avait dispersé Argenteau la veille, fit déboucher son avant-garde sur Saint-Jacques et Pantaleone, et menaçant les dernières communications des impériaux, les força à se jeter en désordre, partie sur Dégo, partie sur Vado.

Cet événement prouve une vérité trop méconnue, *c'est qu'il n'y a jamais, dans une ligne de bataille, qu'un point décisif où les plus grands efforts doivent être dirigés.* Il est aisé de voir que, si le général Scherer eût porté une partie des forces de Serrurier et la presque totalité de celles d'Augereau sur Verzi et Melogno, en échelon de la division Massena, toute l'aîle gauche de l'armée autrichienne eût été compromise à Loano. On se battit avec acharnement pour la débusquer de ce poste, où elle eût été perdue après l'entière défaite du corps d'Argenteau, puisqu'elle se serait trouvée entre la mer et une masse de 36,000 hommes victorieux, gardant des postes presque inaccessibles et maîtres de toutes les communications.

Au lieu de poursuivre vivement les débris de Wallis, le général Scherer se contenta de s'emparer des sommités de l'Appenin, et reporta une partie des forces de sa droite au général Serrurier, qui attaqua alors avec succès le général Colli à Spinardo le 27 novembre, et le força à se retirer dans le camp retranché de Ceva avec perte de 800 hommes.

La victoire de Loano valut aux Français près de 4,000 prisonniers et 50 pièces de canon; elle fut assez bien combinée, en ce que le point décisif fut bien saisi; mais comme nous venons de le dire, on employa trop de forces aux accessoires. Le succès fut dû principalement au courage des troupes, aux dispositions locales, et à la vigueur des généraux Massena, Laharpe, Serrurier et Augereau.

Cette bataille, telle qu'elle fut engagée, aurait pu néanmoins avoir des suites assez brillantes, si on en avait profité pour déboucher par la vallée du Tanaro, et isoler pour toujours les débris des deux armées battues, comme l'empereur Napoléon le fit, quelques mois plus tard, après la bataille de Millesimo : au lieu d'en tirer un parti semblable, on se contenta de posséder tranquillement la rivière de Gènes et les sommités des monts jusqu'aux sources de l'Orba.

Je ne ferai pas de longues observations sur ces opérations, le lecteur, en jetant un coup-d'œil sur la carte, aura vu que les combinaisons furent absolument les mêmes que celles de la campagne

précédente. On fit avec acharnement une guerre de postes qui ne menait à rien. Les Autrichiens, supérieurs dans les premiers mois de la campagne, auraient pu faire repentir le général Kellermann d'avoir trop étendu sa droite vers Vado; ils n'auraient eu qu'à rassembler leurs forces vers Garessio, s'y lier avec l'armée de Colli, et porter 40 ou 45,000 hommes par Zucarello sur l'Arossia, ou par le col de Bardinetto sur Borghetto, Melogno et Saint-Jacques; la gauche des Français eût été isolée et rejetée sur le col de Tende; le centre sur Albenga ou même sur Oneille, tandis que la droite en l'air à Vado, eût été privée de toute retraite.

Les combats partiels de Vado, de Campo di Pietri et de Borghetto, nous offrent sans cesse des combinaisons étroites et des efforts morcelés, dirigés encore sur les points les moins avantageux, où le sang ruisselait pour des accessoires. Ces combats font autant d'honneur à la constance, à l'activité et à la fermeté des généraux Massena et Laharpe, qu'ils offrent peu d'intérêt pour l'art.

Le même principe, qui devait engager les Autrichiens à ne pas manœuvrer par leur gauche sur Vado, le long de la mer, aurait aussi dû engager Scherer à ne faire que de faibles démonstrations sur le même point, et à porter sa masse supérieure dans la position centrale et décisive de Bardinetto et de Garessio. Une semblable combinaison eût été la meilleure, non-seulement parce que le centre

dégarni d'une ligne trop étendue et divisée, en est toujours la clef et le point important, mais parce que la possession des sommités des Appenins aurait rendu cette manœuvre encore bien plus décisive, en isolant, sans doute pour toujours, Colli sur Ceva, et Wallis sur Loano. Il ne serait resté alors aucune retraite à ce dernier, pour peu qu'on l'eût prévenu par les hauteurs des sources de la Bormida, et qu'on fût descendu par Zucarello sur Finale ou sur Noli.

L'empereur Napoléon prouva, dès son début dans la campagne suivante, qu'il était un grand capitaine, et l'application qu'il fit des principes de l'art, dans sa première victoire de Millesimo, fut aussi brillante qu'elle put l'être dans les victoires qui l'ont suivie. La comparaison des dispositions de ces deux batailles suffit pour faire ressortir la faute que l'on commit à celle de Loano.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TABLE

DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

CAMPAGNE DE 1794. — *Première période.*

CAMPAGNE DE 1794. — *Seconde periode.*

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





